



**LA  
FEMME  
SANS  
PEUR**

**VOL.1**

**JEAN-PHILIPPE  
TOUZEAU**

**88SEEDS**

# **La femme sans peur**

## **(Volume 1)**

**Jean-Philippe Touzeau**

88Seeds

© 2012 - Tous droits réservés

# Table des Matières

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

Je m'appelle Trinity Silverman, et ce soir, j'en ai assez de ma vie.

C'est pour ça qu'à près d'une heure du matin je suis encore dans le bar du Four Seasons de Las Vegas, le Charlie Palmer, en train de boire plus que de raison. Généralement, à cette heure-ci, je dors tranquillement sous mes couvertures dans la chambre d'hôtel de la ville où je dois donner une de mes présentations.

Mais voilà, mon entreprise me sous-paie, mon chef m'exploite, mon copain me ment et ma famille ne me respecte pas.

Il n'est pas joli, le tableau.

Alors je bois. Non, je ne suis pas une alcoolique. Je me contente d'un Bolli-Stoli.

Il y a quarante-cinq minutes, je n'avais aucune idée de ce que c'était. Mais apparemment, le barman s'ennuie aussi et a gentiment proposé de faire mon éducation « cocktailienne ». Je ne sais pas ce qu'il me trouve.

Il paraît qu'un Bolli-Stoli, c'est trois volumes de champagne Bollinger et un volume de vodka Stolichnaya, servis dans une flûte. Il m'a dit que ça se buvait comme du jus de fruit. Prix de la flûte ? 21 dollars !

J'ai cru qu'il voulait me voler.

Mais non, il m'a dit qu'il me la faisait à moitié prix. Je ne sais vraiment pas ce qu'il me trouve.

J'en suis maintenant à mon troisième. Le barman a l'air inquiet. Je ne comprends pas pourquoi non plus. Et puis, il a raison, ça se boit réellement comme du jus de fruit.

Un homme s'approche, verre à la main. Il est gros. Cheveux noirs fournis. Bretelles sous sa veste ouverte. Nœud papillon cramoisi. Des lunettes derrière lesquelles des yeux brillent d'une lueur de fin de soirée. Lui aussi il a bu, et plus que moi, je pense.

Il s'assied à mes côtés, sur ma droite, me regardant.

« B'soir.

– Bonsoir.

– Seule ?

– Non. Mon fiancé est au casino. »

Il glousse.

« Pourquoi toutes les femmes seules ont-elles besoin de se créer un alibi ? »

J'ai envie de le gifler. Mais je n'ose pas.

« Écoutez, vous êtes seule, je suis seul et j'ai horreur des jeux de hasard. Je cherche juste à bavarder car je m'ennuie. Je m'appelle Paul. Paul Davenport », dit-il en tendant sa main droite.

J'hésite un peu mais le Bolli-Stoli commence à faire son effet. Je lui rends sa poignée de main. Elle est un peu molle.

« Trinity Silverman.

– Qu'est-ce qui vous amène à Vegas, Trinity ? »

J'hésite à répondre.

Il comprend et met tout de suite la main sur son cœur.

« Promis, je ne cherche pas à connaître vos secrets ! » Il vide son verre. « Moi, je suis ingénieur chimiste, je travaille pour les laboratoires Marck.

– Le géant pharma ?

– Exactement. Je suis ici pour un séminaire de pharmaciens du Sud-Ouest des États-Unis. On leur présente de nouveaux médicaments. Et vous, alors ? »

Je me détends un peu. C'est bon le Bolli.

« Moi, je suis dans les placements financiers, les échanges de devises. Le forex si vous connaissez.

– Ah oui ! Tout le monde peut faire fortune dans le forex, c'est ça ? » dit-il avec un air enjoué.

Je ris un peu.

« C'est ce que les pubs disent. Mais 90 % des gens perdent tout. Ce sont les 10 % restants, les traders pros, qui ramassent tout. Et moi, je fais des conférences pour eux. »

Paul fronçe les sourcils.

« Vous leur apprenez quoi puisque ce sont des pros ?

– Je travaille pour une société, MetaForex, qui fabrique des logiciels pour gérer votre portefeuille en ligne. Il est très performant et moi je leur fais des démonstrations pour qu'ils l'achètent. »

Paul siffle entre ses dents.

« Une femme chez les requins de la finance... pas trop dur ? »

Mon visage s'assombrit. Paul se détourne et appelle le barman.

« Mettez-moi la même chose », dit-il en pointant du doigt mon Bolli-Stoli. « Vous en reprenez un ? »

– Non, non. J'en ai bu assez, merci. »

Le barman, l'air soulagé, acquiesce. Paul reste silencieux quelques secondes puis tourne son visage joufflu vers moi.

« Vous n'aimez pas trop votre boulot, hein ? »

Je secoue la tête.

« Pourquoi ? » enchaine-t-il. « Je suis certain que vous êtes douée pour ça ! »

Je soupire. Vive le Bolli et les confidences de fin de soirée.

« J'aime surtout étudier le marché, parier dessus et gagner. Et c'est vrai, je suis plutôt bonne à ce jeu-là. Mais les conférences, je les ai en horreur. Tous ces traders, sûrs d'eux, machos, méprisants. Je les déteste... Ils me font peur. À chaque fois que je dois faire une présentation, je ne peux rien manger, sinon je vomis tout. »

Le barman apporte le Bolli-Stoli. Paul le remercie de la tête et continue.

« Pourquoi vous ne les envoyez pas balader ? Si vous êtes bonne en forex, vous pouvez bien gagner votre vie, non ? »

– Théoriquement oui. Mais... »

Paul me regarde. Ses yeux, derrière ses lunettes, changent d'expression mais j'ai du mal à comprendre ce que ça veut dire. J'ai envie de parler. Merci Bolli-Stoli.

« ... rien que d'y penser, je panique. Et si je perds toutes mes économies ? Qu'est-ce que je vais devenir ? Ma famille ne le verrait pas d'un bon œil non plus. Pour eux, le travail c'est au bureau, pas à la maison. »

Ma voix est à peine audible. Ma tête est un peu lourde.

« Et votre... fiancé ? »

Je lève la main et la laisse retomber un peu trop lourdement sur le comptoir, comme pour dire « lui, n'en parlons même pas. »

Paul boit une longue gorgée de sa flûte avant de se rapprocher.

« Trinity, vous avez tout pour être heureuse... chuchote-t-il.

– Oui... c'est ce que tout le monde me dit. Mais ils ne savent pas ce qui se passe ici », et je

touche le haut de ma poitrine. « J'angoisse tout le temps. Ça me fait mal. Physiquement. Vous voyez, je me laisse trop dominer. »

D'un coup, j'attrape ma flûte et je la finis. C'est bon, le Bolli-Stoli. Je la repose doucement puis je regarde Paul dans les yeux.

« Un jour, je voudrais tous les envoyer promener ! »

J'ai dû parler fort car, surpris, il a reculé en cillant. Mais il revient, lentement. Il pose son bras gauche sur le haut de mon dossier.

« Ça serait bien, si vous n'aviez plus peur, non ? »

Je hoche la tête, perdue dans mes pensées.

« J'ai tout fait : les psy, la méditation, l'hypnose. Rien ne marche. Franchement, si... »

Je baisse la tête. Les larmes me montent aux yeux. Paul vide rapidement son verre. Il approche la bouche de mon oreille.

« Et si moi, j'avais la formule magique ? »

Les yeux embués, fixés sur le marbre noir du comptoir, je fronce les sourcils. Je relève la tête. Paul me regarde de trop près, avec un sourire que je n'aime pas. Je crois. Le Bolli-Stoli est soudain plus présent. Lourd dans mon crâne.

Je me recule un peu.

« Quelle formule ? »

Il se rapproche. Son haleine sent fort le Bolli-Stoli et la fumée de cigarette.

« La formule magique qui vous permette de vous ôter toute peur, en toutes circonstances... »

Un de ses doigts touche mon dos.

« Vous vous moquez de moi ? »

Je m'avance un peu sur mon siège, de façon à ce que le doigt de Paul Davenport ne touche plus mon dos. Il retire son bras et s'appuie sur le comptoir, regardant droit devant lui.

« Je n'aime pas votre ton, Trinity. Oubliez ce que je viens de vous dire. »

Il regarde sa flûte presque vide. Il la prend lentement, la porte à ses lèvres et fait doucement couler le reste de Bolli-Stoli dans sa gorge. Il la repose sur le comptoir et appelle le barman.

« Mettez tout sur ma note. Chambre 886. »

Le barman du Charlie Palmer hésite une seconde en me regardant.

« Non merci, Paul. J'ai déjà payé mes boissons. »

Je fais un clin d'œil rapide au barman qui comprend et repart. Enfin, je crois. Ma tête est trop lourde maintenant. J'ai envie de dormir.

« Ne vous fâchez pas. Ce que vous venez de me dire est tout simplement incroyable, irréaliste... impossible. »

Je lui offre mon meilleur sourire après trois Bolli-Stoli.

Paul regarde toujours droit devant lui. Son double menton ressort un peu plus de son col de chemise. D'un geste machinal, il glisse un de ses pouces sous une de ses bretelles.

« Vous n'avez aucune idée des progrès de la biologie moléculaire... marmonne-t-il.

– Je suis prête à vous écouter. »

Mon sourire doit être le bon, puisque finalement, après m'avoir jeté un coup d'œil blessé, Paul Davenport se tourne à nouveau vers moi en réajustant ses lunettes.

« Vous connaissez le MDMA ? demande-t-il d'un air quelque peu suffisant.

– Non, aucune idée. »

Il pousse un petit soupir de satisfaction et fait claquer sa bretelle.

« Le MDMA est, disons... un composant chimique. Je vous passe les détails. C'est un stimulant de notre système nerveux. D'accord ?

– Oui, je comprends.

– Ses effets incluent principalement une montée de la confiance en soi avec une chute des inhibitions et une meilleure empathie. En fait, le MDMA est très connu du public.

– Ah bon ?

– Oui, sous le nom d'ecstasy. »

J'ai un mouvement de recul qui me réveille.

« De la drogue ? Vous plaisantez ?

– L'ecstasy que vous trouvez en vente illégale est de mauvaise qualité, souvent coupée avec d'autres produits plus ou moins dangereux. Celle que moi je produis en laboratoire est pure.

– Et alors ? Vous voulez me vanter vos services de dealer ? »

Paul Davenport glousse.

« Dealer, moi ? J'ai un doctorat en chimie et dans mon labo je dirige une équipe de douze chercheurs.

– Je devrais vous saluer pour ça ?

– Non, mais sachez que nous travaillons d'arrache-pied pour trouver de nouveaux composés. Or, presque par hasard, j'ai découvert une propriété du 5-HTP. »

Je fronce les sourcils. Il commence à m'ennuyer avec tous ses symboles chimiques.

« 5-HTP ?

– Oui, c'est un acide aminé d'origine naturelle, donc peu intéressant pour les laboratoires puisqu'il ne peut pas être breveté. Mais là où ça devient intéressant, c'est que le 5-HTP est lié à la production de sérotonine dans notre corps. Vous savez, le Prozac, qu'on avait appelé la pilule du bonheur ? »

Il est tout content, Paul Davenport. Il glisse à nouveau son pouce sous sa bretelle pour la faire claquer.

« Oui, je me souviens, mais où voulez-vous en venir ? »

Il me regarde un peu étonné.

« C'est évident, non ? Je prends le 5-HTP qu'on trouve en vente partout comme supplément naturel pour le traitement de la dépression et je l'associe au MDMA, comme adoucissant des effets de ce dernier ! »

Il a l'air triomphant.

« Et vous avez fait ça comme ça, dis-je en claquant des doigts.

– Ah non, il m'a fallu des années de tâtonnements pour arriver à trouver la combinaison parfaite et stable... »

Ses yeux se mettent à briller.

« Et le résultat, ajoute-t-il, le voici. »

Il fouille dans la poche droite de son veston et en sort un petit flacon en plastique blanc, avec un bouchon rouge, qu'il tient entre deux doigts. Il n'y a aucune étiquette dessus. Il le secoue, surexcité comme un enfant gâté. On entend le bruit caractéristique de pilules.

« Là-dedans, il y a sept comprimés parfaitement dosés. »

Il s'approche à nouveau très près de moi.

« Un par jour et voilà de quoi faire taire les phobies les plus tenaces. »

Je frissonne. S'il me restait du Bolli-Stoli, j'en avalerais tout de suite. Je me recule à nouveau.

« Et qu'est-ce qui me prouve l'efficacité de vos pilules ? Vous pourriez avoir juste des cachets d'aspirine, dans votre flacon. »

Il prend un air blessé.

« Je ne suis pas un dealer arnaqueur. Moi, je suis un homme de science. Je travaille pour faire avancer nos connaissances et sauver des vies ! Imaginez tous les bienfaits qui pourraient être tirés de ce composé, toutes les névroses que l'on pourrait effacer, tous les maux que l'on pourrait soulager.

– Alors pourquoi votre labo ne le commercialise-t-il pas ? Il ferait une fortune... »

Il se tourne à nouveau, face au bar.

« Personne n'est au courant. » Il pose le flacon sur le comptoir. « Ces comprimés sont un petit projet secret que je mène dans mon coin. Je vous l'ai dit, ça m'a pris des années pour trouver la bonne formule. »

Un silence se fait. Mais maintenant, moi aussi je suis lancée.

« Et comment vous savez que ça ne va pas tuer quelqu'un si vous ne l'avez pas distribué, pour voir ?

– Oh mais, il a été testé... »

Il pivote pour me regarder. Ses yeux brillent toujours mais il est plus calme. Il se penche à nouveau.

« ...sur moi ! »

Il continue en murmurant, relaxé, soudain convaincant.

« Vous me voyez ? Bedonnant, pas beau, lunettes. Comment se fait-il que moi, petit épouvantail, je puisse être ici, assis aux côtés d'une belle femme comme vous, tranquille, décontracté, en train de vous... draguer ? »

Je tremble un peu et je rougis malgré moi. Je ne sais pas quoi dire. J'essaie, au hasard.

« L'alcool ?

– Non, je faisais semblant d'être un peu éméché, tout à l'heure. Ça vous rassure, vous, les femmes. »

Ma respiration s'accélère. Il m'énerve et me fait paniquer. C'est vrai qu'il a l'air détendu.

« Et puis, rappelez-vous, je vous ai déjà touché le bas du dos. »

Je frémis rien qu'en y repensant. Le mélange de fatigue et d'alcool me rend confuse et irritée.

« Croyez-moi, dit-il, un gros type, moche comme moi, n'oserait jamais s'approcher de vous. Avec mes pilules, – et il tapote du doigt le couvercle rouge du flacon –, je n'ai plus de timidité, plus d'inhibition, je n'ai plus peur... j'ai confiance en moi... »

Il fait une pause. Sa voix est presque suave.

« Ces comprimés... ça change la vie. »

Il sourit, satisfait de lui-même. Il joue. Il joue avec moi. Eh bien, jouons.

« Combien ? »

J'ai du mal à croire que c'est moi qui vient de prononcer ce mot.

Paul Davenport lève un sourcil et se recule.

« Ces cachets ne sont pas à vendre, Trinity. Je vous l'ai dit, je ne suis pas un dealer. Venez les chercher. Vous connaissez le numéro de ma chambre. »

Et sans même me laisser le temps de réagir, il se lève avec une aisance surprenante et quitte le bar d'un pas rapide, m'abandonnant, stupéfaite, au comptoir.

Je laisse retomber ma tête entre mes mains. J'ai encore envie de pleurer. Le Bolli-Stoli m'empêche d'y voir clair. C'est du chantage qu'il est en train de me faire. Je ne dois pas céder. Paul Davenport est un être abject, un profiteur, un filou. Je devrais le dénoncer immédiatement à la police.

Je pense aussi à demain. Une nouvelle conférence. De nouvelles angoisses. Un ventre tenaillé par la crainte...

La peur.

Cette peur qui m'accompagne depuis si longtemps. Pourtant, quand j'étais petite, je n'avais peur de rien. Tout me paraissait possible. Et puis, je me souviens de ma mère m'expliquant que je devais me comporter d'une certaine manière sinon j'allais la décevoir et me faire remarquer.

D'une certaine manière... Ce qu'elle voulait, c'est que je sois juste obéissante et silencieuse. Elle voulait que les autres m'admirent et à travers moi, l'admirent, elle. Elle disait qu'elle ne voulait que mon succès dans la vie. Elle disait qu'elle voulait que je sois heureuse.

Alors j'ai obéi. Comme une bonne petite fille à maman.

Cela a été difficile. Parce que plus je réussissais et moins elle paraissait heureuse. Je crois que rapidement, elle est devenue jalouse de mes diplômes, jalouse que ses amies parlent en bien de moi, jalouse de me voir partir travailler sur Wall Street.

Elle dit qu'elle m'aime mais elle a toujours des remarques blessantes.

Je ne suis jamais assez bien, assez forte, assez quelque chose. Il y a toujours un élément qui me manque. Un mari ? Un enfant ? Un autre succès ?

Et me voilà, dans ce bar, à près de deux heures du matin en train de pleurer sur ma vie gâchée par la peur.

J'ai toujours rêvé d'avoir une baguette magique anti-peur. Quelque chose, par exemple, que l'on pourrait juste avaler et soudain on aurait confiance en soi. On n'aurait plus peur de rien. On

agirait rapidement et sans douter.

Oh, une fois dans ma vie, je veux connaître cette sensation, comme lorsque j'avais douze ans et que je m'étais mise en tête de construire une fusée. N'ayant aucun doute, j'avais trouvé le moyen de le faire en demandant de l'aide. Une petite fusée qui s'était envolée avec éclat et panache pour un vol en demi-lune avant de retomber au bout du champ derrière notre maison.

J'étais fière.

Oui, je veux encore connaître cette sensation.

À quoi sert la vie, sinon ?

Et Paul Davenport a cette pilule.

Je relève la tête et je jette un œil autour de moi. Les canapés et autres sièges aux couleurs orangées sont tous vides. Je suis la dernière. Il y a juste mon barman, tout là-bas à la caisse, qui fait les comptes de la journée. Je regarde droit devant moi et, derrière les différentes bouteilles d'alcool alignées contre les étagères, je peux apercevoir mon visage dans le miroir qui couvre toute la longueur du bar.

J'y vois une jeune femme, plutôt jolie, les yeux bleus rougis, les sourcils parfaitement épilés, le nez fin, les cheveux tirant sur le blond, coiffés et attachés en arrière et retombant tout juste sur le haut des épaules en une boucle presque parfaite.

Cette femme, c'est moi. J'ai du mal à croire, juste en me voyant comme ça que, derrière ce visage, il y ait tant d'angoisse et de stress.

C'est peut-être parce que je suis encore jeune et que le poids des années ne m'a pas encore marquée dans la chair, comme ma mère.

Machinalement, je réajuste une mèche et la ramène derrière mon oreille.

Je vois que ma main tremble un peu.

Je n'ai pas le choix. Je dois avoir ces pilules. Elles sont ma dernière chance.

Car j'en ai essayé, des solutions. J'en ai lu, des livres. La peur est une illusion, disent-ils. Mon œil, oui ! On voit qu'ils ne savent pas ce que c'est que d'être constamment sur le qui-vive, ne se sachant jamais vraiment en sûreté.

Même chez moi, je passe mon temps à ressasser les choses qui pourraient tourner mal. Le seul moment où je peux vraiment me relâcher, c'est lorsque je m'endors. Là, j'oublie tout et ça fait du bien.

Et puis, mon moment favori, c'est le matin, à l'instant où je me réveille.

Au moment où ma conscience revient, il y a toujours quelques secondes pendant lesquelles je ne fais que respirer et apprécier l'instant, au chaud dans mon lit. En plus, s'il y a un rayon de soleil, je suis presque en extase, à la puissance 10. Pendant ce bref laps de temps, je n'ai pas de nom, pas de passé, pas d'avenir.

Je respire, tout simplement, et là, j'apprécie ce moment unique que je voudrais faire durer. Ensuite, à chaque fois, j'essaie de repousser une chose qui veut s'introduire en moi. Très vite, trop vite, cet intrus semble surgir du néant et vouloir remonter jusque dans mon cerveau. Ce sont deux mots.

Trinity. Silverman.

Dès que je me rappelle qui je suis, tout le reste attaché à cette simple identité – mon nom – vient s'accrocher à moi comme des étiquettes agressives, pour me faire basculer dans ma sombre réalité.

Mes peurs sont ainsi de retour.

Tous les matins.

Ça ne peut plus durer.

Je me lève brusquement. Je vacille un peu.

Le barman, au loin, me dit quelque chose que je n'entends même pas. Je lui fais un vague signe mais j'ai toujours la main qui tremble.

Presque mécaniquement je me dirige vers les ascenseurs. Je m'engouffre dans le premier qui s'ouvre et j'appuie sur le bouton « 8 ».

Tout mon corps frissonne. La peur ou la honte ? Je jette un dernier coup d'œil à mon iPhone et je le serre fort. Je soupire.

Lorsque les portes s'ouvrent à nouveau, j'essaie de prendre une grande respiration pour me rassurer, pour me dire que ça va bien se passer, pour me dire que ce sera vite oublié, mais l'air ne veut pas entrer dans mes poumons.

Je m'avance lentement, essayant de retarder le moment. Je n'ai pas tous mes esprits. Heureusement. C'est une bonne excuse. Tout en marchant, je regarde les numéros des chambres défiler.

Je m'arrête. Je fais face à la porte de la chambre 886. Pendant quelques secondes, je reste devant, immobile. Mon bras, presque malgré lui, s'avance.

Je frappe.

La porte s'ouvre presque immédiatement sur un Paul Davenport, chemise ouverte, bretelles tombées.

Son sourire victorieux me donne envie de rendre mes Bolli-Stoli.

Trinity Silverman a les yeux fixés sur le grand miroir de la salle de bain.

Elle ne veut pas regarder ailleurs. Elle s'appuie des deux mains sur le lavabo pour se pencher en avant. Les fines bretelles noires de son soutien-gorge Ann Summers lui tirent un peu sur les épaules. Son ventre touche le rebord froid du lavabo, ce qui la fait tressaillir.

Ses pieds nus se tendent.

Elle reste ainsi quelques secondes, craintive. Malgré tout, elle veut se voir au plus profond d'elle-même, elle veut voir ce qui se passe dans ses yeux bleus inquiets, quand ça se produira.

Penchée en avant, elle attend. Prête.

Rien ne se passe.

Elle bat plusieurs fois des paupières comme pour se réveiller, comme pour revenir à la réalité. Ses yeux sont toujours aussi clairs et limpides. Elle note la minuscule tache familière sur son iris droit qui fait qu'il paraît toujours un petit peu plus sombre que l'autre.

Mais pas de pupille qui se dilate, pas d'éclair dans le regard, pas d'excitation électrique qui lui ferait comprendre qu'elle est en train de se transformer en superwoman.

Soudain, elle se recule et ses pieds retombent sur la moquette blanche, épaisse.

La réalité, c'est que ce matin, dans moins de quarante-cinq minutes, elle commencera sa conférence sur le nouveau logiciel de MetaForex et qu'elle n'est pas prête.

Et qu'elle a une belle gueule de bois.

Et qu'elle n'est pas encore habillée.

Enfin, pas tout à fait.

Elle réajuste sa petite culotte de tulle noire brodé, regarde encore son visage dans la glace, pousse un long soupir et retourne dans la chambre.

Sur le bord du lavabo, il y a un verre d'eau à moitié vide et un petit flacon blanc avec un bouchon rouge.

Trinity enfle rapidement son pantalon de tailleur gris anthracite, celui qui lui donne un air professionnel.

Elle s'assied devant son petit déjeuner – livré sur un plateau – tout en essayant d'écouter la télé où, sur CNBC, on débat au sujet de la dernière tendance du marché des devises.

Mais elle ne peut s'y intéresser, tout comme elle ne peut rien manger. Elle n'a pas faim. Le nœud dans son ventre est déjà là, grandissant, bien présent.

Elle ne peut plus se voiler la face.

Et si Paul Davenport avait abusé d'elle ? Et s'il ne lui avait raconté que des bêtises ? Et si les pilules ne contenaient rien ?

Quelle idiote !

Elle sent la colère monter en elle. Il faudrait qu'elle fasse analyser les comprimés pour savoir ce qu'ils contiennent.

Le présentateur annonce qu'il est 8 h 15.

La conférence commence dans une demi-heure. Hier, tout a déjà été installé, et ce matin, Jim – un technicien de MetaForex – doit être en train de vérifier que tout fonctionne bien. Trinity n'a plus qu'à descendre avec son MacBook.

Elle enfle la veste de son tailleur, cachant les broderies noires de son soutien-gorge crème avant de retourner dans la salle de bain. Elle se regarde à nouveau dans la glace. Oui, elle a l'air professionnelle et sérieuse, comme d'habitude. Mais c'est dedans que ça ne va pas.

Dedans, il y a des remous, une tourmente, un tsunami.

À chaque fois, la peur panique surgit, bien présente, hachant, paralysant ses mouvements. Ces maudits cachets n'ont rien changé ! Trinity attrape le flacon et le jette dans la poubelle.

L'ignoble ! Le faux-jeton ! L'ordure !

Combien de fois s'est-elle déjà fait abuser comme ça ? Avec des promesses de paradis imaginaires ? De guérison après traitement thérapeutique ? De mieux-être à la suite d'un programme de développement personnel ?

Mais là...

Elle a envie de pleurer, mais elle se reprend. Elle inspire très fort. Non, pas maintenant. Il y a une présentation, suivie d'un temps de questions-réponses, et elle doit assurer. Elle se force à respirer lentement et à grands coups par son ventre douloureux, pour tenter de calmer ses tremblements incontrôlables.

« Ça va être une catastrophe », pense-t-elle.

Elle jette un dernier regard tout autour de sa chambre plus que spacieuse – MetaForex a les moyens. Son lit à peine défait, la télé qui annonce une nouvelle chute de l'euro, son petit déjeuner qu'elle n'a pas touché, et puis une sorte de vanity-case noir, là-bas, sur le bureau.

En le voyant, ses yeux s'éclairent et elle s'avance pour l'ouvrir. À l'intérieur, il y a une boîte, toute en plexiglas, elle-même entièrement entourée par une mousse synthétique protectrice. Trinity la prend, en coulisse délicatement le couvercle percé de quelques petits trous, avant de s'asseoir sur le rebord du lit.

Un petit sourire se dessine sur ses lèvres.

Dans la boîte transparente, il y a un petit trésor dans une sorte de jardin secret. Quelque chose qui fait grimacer ses copines et sa famille. Presque tous ceux et toutes celles qui découvrent sa passion secrète trouvent ça quelque peu dégoûtant. Même Tom, son dernier petit ami n'a pas pu s'empêcher de grimacer, trouvant ça répugnant.

C'est quelque chose qui lui est venu à l'adolescence, un jour qu'elle se promenait seule dans les bois, derrière la maison de ses parents. Et c'est la seule chose qui lui fasse oublier temporairement ses angoisses, en la calmant.

Elle aurait pu aimer les chats ou les hamsters, ou même les souris, ou pourquoi pas, les araignées.

Mais non.

Elle avance tranquillement la main dans la petite boîte. Elle ne tremble plus. Elle touche la terre humide du doigt, vérifiant qu'elle n'est pas sèche. Dans un coin, il y a quelques lamelles de champignon à moitié grignotées. Dans un autre, un peu de végétation.

Et puis un peu partout sur les parois, un filet visqueux.

# 5

Elle le trouve dans un coin de la boîte.

Il semble dormir du sommeil du juste. Collé à la paroi de plexiglas, il paraît ne pas avoir remarqué qu'une main s'est approchée de lui.

Elle se lève et repose doucement la boîte sur le bureau. Elle s'agenouille devant pour que ses yeux soient au niveau de son ami. Trinity sourit. Elle est toujours étonnée par la capacité qu'il possède à s'adapter aux changements de fuseau horaire au cours de ses voyages d'un bout à l'autre des États-Unis.

La coquille bouge un peu, se soulève, et des antennes apparaissent.

Speedy, l'escargot, vient de se réveiller.

Trinity, qui est une malacologue amateur, sourit.

Depuis son adolescence, elle élève des escargots. Elle sait tout d'eux : leur incroyable histoire, leurs mœurs, comment s'en occuper. C'est son havre de paix dans un monde qui va de plus en plus vite et dont elle a de plus en plus peur.

Mais Speedy, lui, est spécial.

C'est un *Euxina circumdata*, une espèce d'escargot originaire d'Europe de l'Est et de Turquie, vivant principalement tout autour de la mer Noire.

L'une de ses particularités, c'est sa coquille qui est fine et longue, beaucoup plus grande que son corps – ou plutôt son pied – la partie molle et humide qui lui permet de ramper.

Autre spécificité, il possède une sorte d'écouille qu'il peut fermer, quand il veut vraiment vivre sa vie en privé. Oui, c'est un des rares escargots à pouvoir se retirer dans sa coquille derrière une porte solide et rétractable à souhait ! Rien que de penser à l'ingéniosité de son petit compagnon, Trinity en a les larmes aux yeux.

Et ce n'est pas tout !

Elle pourrait en parler pendant des heures. Le jour où elle avait tenté d'expliquer à Tom, son petit ami, la particularité de sa coquille, cela avait mal tourné. En effet, pratiquement tous les escargots du monde ont la coquille qui s'enroule vers la droite mais la famille de Speedy, elle, l'enroule vers la gauche. Comme un rebelle, quoi...

Et ça, Trinity, elle adore.

Tom beaucoup moins.

« Ton stupide chewing-gum baveux peut s'enrouler dans n'importe quel sens, ça ne va rien changer à mon compte en banque, ni au tien ! »

Telle avait été sa réponse à quelque chose qu'elle trouve merveilleux. Tom ramène tout à l'argent. Il veut se marier, investir dans une grande maison, faire des enfants et gagner encore plus sur les marchés boursiers.

Lui aussi, il est dans la finance, mais dans les marchés classiques.

Et il ne supporte pas que Trinity soit bien plus douée que lui dans ce domaine. Il pense que le Forex, le marché des devises, c'est pour les losers, les boursicoteurs du dimanche. Lui, il gère d'énormes portefeuilles d'actions qu'il investit avec flair – pense-t-il – dans des multinationales.

Le grand art, quoi !

Sauf que les gains de Trinity sont bien plus importants que les siens. Et encore, elle en cache une partie pour qu'il ne se vexe pas une nième fois.

Parfois, elle perd même volontairement et, face à son air condescendant, elle se dit qu'elle n'est pas prête du tout à lui confier ses avancées sur la modélisation et les probabilités des marchés, et surtout, la stratégie qu'elle en a dégagé. Elle hésite aussi d'ailleurs à la révéler aux pontes de MetaForex.

Vu comme ils la traitent, eux aussi.

Mais l'épithète de « chewing-gum baveux » attribué par Tom au pauvre Speedy avait conduit Trinity à, comme d'habitude, quitter l'appartement sans mot dire pour marcher dans les rues, tête baissée, et à aller discrètement pleurer sur un banc. Avant de se rabibocher.

Combien de temps cela va-t-il durer ?

Tout au fond d'elle-même, Trinity a aussi peur de ça : se retrouver un jour seule, vieille fille, flétrie et aigrie. Alors elle s'accroche et pardonne trop à Tom, le cœur serré et le ventre noué d'angoisse.

Elle sent quelque chose qui lui touche légèrement la main. Speedy est maintenant complètement réveillé et effectue sa première mission du jour : explorer sa boîte. La jeune femme aime à penser que son Euxina la reconnaît, les escargots étant très sensibles aux odeurs.

Et puis Speedy est un escargot qui n'a pas peur de l'aventure et elle pense qu'elle pourrait vraiment en prendre de la graine. En effet, il n'hésite pas non plus à partir en exploration en dehors de son « chez lui » en plexiglas.

Pourtant, le pied de Speedy ne mesure que cinq millimètres et sa coquille n'est longue que de deux centimètres ! Oui, c'est un escargot miniature – c'est ce qui fait son charme – mais c'est un escargot qui n'a pas froid aux antennes.

Ainsi, la jeune femme va laisser la boîte en plexiglas ouverte et le gastéropode explorateur va sans doute examiner les alentours – c'est à dire le dessus du bureau – avant de revenir dans sa boîte, à la grande surprise des femmes de ménage.

D'ailleurs, Trinity laisse toujours un petit mot expliquant qu'il ne faut en aucun cas toucher à la boîte et à tout ce qui se trouve sur le bureau.

Escargot en vadrouille !

Chez elle, à San Diego, elle possède un grand terrarium où Speedy peut s'adonner aux joies de la course de fond. Ceci dit, il connaît parfaitement ses limites. Il ne s'éloigne jamais d'une zone mystérieusement définie et revient toujours à la « maison ». Pourquoi ? Elle ne sait pas, mais les experts à qui elle a posé la question pensent que la nourriture et l'eau contenues dans la boîte ou le terrarium en sont les raisons.

La sonnerie du téléphone la fait sursauter.

Trinity décroche tout en continuant à regarder Speedy qui remonte son index à vitesse grand V. Enfin, grand V pour lui.

« Allo, oui ?

– Mademoiselle Silverman ? C'est Jim, vous allez bien ? J'ai besoin de tester une dernière fois votre ordinateur et... et la salle est déjà en train de se remplir. Alors... »

Elle se redresse d'un bond, comme frappée par la foudre. La conférence !

« J'arrive ! » souffle-t-elle avant de raccrocher brusquement le combiné.

D'un coup, toutes ses angoisses rejaillissent. Sa respiration s'accélère. Son cœur commence à battre la chamade. Son ventre se noue à nouveau.

La panique, familière, est de retour.

Vite, Trinity retire de sa main Speedy, qui proteste bien sûr, et le repose dans la boîte.

Elle bondit dans la salle de bain pour jeter un dernier coup d'œil à sa tenue et à son maquillage. Le souffle déjà court, elle voit dans ses yeux bleus la peur qui ressurgit. Cette dernière est comme une bête rampante, se glissant, silencieuse et froide, sous la peau de la jeune femme, serrant son ventre, étouffant son cœur.

Trinity détourne le regard et revient dans la chambre.

Haletante, elle attrape son petit bagage à roulettes qui contient ses documents ainsi que le MacBook réclamé par Jim. Elle sort de sa chambre, les mâchoires serrées.

La porte se referme automatiquement derrière elle, dans un bruit lourd et sec.

À l'intérieur, sur le bureau, Speedy a déjà atteint le haut de sa boîte et, toutes antennes sorties, essaie de « lire » les odeurs autour de lui.

Dans l'ascenseur, Trinity tente de se calmer. Elle sait qu'elle respire trop vite pour ça. Heureusement que la salle de conférence est au 3<sup>e</sup> étage, soit juste au-dessus de la réception.

Elle ne voudrait pas croiser Paul Davenport.

Lorsqu'elle entre dans la grande pièce remplie de sièges bien alignés, son souffle s'accélère encore. Il y a déjà quelques traders présents dans l'allée centrale, échangeant les dernières nouvelles sur les tendances du Forex.

Trinity essaie de les éviter, discrètement, par le côté de la salle. Un des hommes la remarque passer à grandes enjambées, le long du mur, tête baissée.

« Hey, miss MetaForex a eu du mal à se réveiller, ce matin ? »

La remarque a été faite sur un ton ironique et presque méprisant par Nick Burr, une star du daytrading qui accumule les succès boursiers. Les autres hommes présents autour de lui se mettent également à rire.

Trinity, la gorge nouée, est obligée de s'approcher de l'allée centrale pour les saluer. Ce sont des clients, après tout.

« Bonjour Nick, bonjour messieurs. Je... j'ai eu un peu de mal à dormir... »

Nick porte un costume gris, taillé sur mesure, assez serré et mettant en valeur ses épaules qu'il travaille consciencieusement à la gym. Il lève un sourcil et écarte les bras.

« Trinity, il faut dormir le soir. » Il prend un ton faussement boudeur. « Ne me dites pas que vous étudiez les marchés asiatiques la nuit ? Je vais finir par être jaloux, moi. »

Tous les autres rient à son trait d'humour. Dans le petit milieu des daytraders, on sait que Nick aurait bien voulu faire plus que du trading avec elle.

Une conquête supplémentaire dans sa panoplie de golden boy.

Ses assauts ont toujours été repoussés et il en garde une amertume palpable lorsqu'il s'adresse à elle. Trinity rougit et reste là, plantée avec un sourire crispé, passant rapidement la main dans ses cheveux.

« Mademoiselle Silverman ? » Jim, qui s'est rapproché du groupe, vient à son secours. « Je peux avoir votre portable ? »

Avec sa longue queue de cheval et son sourire engageant, elle le considérerait presque comme le messie.

« Excusez-moi, messieurs », souffle la jeune femme qui s'empresse de faire demi-tour et de suivre le technicien.

Mais Nick, qui a croisé les bras, n'en a pas fini avec elle. Ses yeux de furet ne la quittent pas.

« J'espère que votre nouveau logiciel en vaut vraiment la peine ! » lance-t-il, fort, dans sa direction. « Parce que moi, c'est des millions de dollars que je gère, pas des escargots de jardin. »

Les autres s'esclaffent mais Trinity ne les entend presque plus.

Elle est tétanisée par la douleur et par la peur. Elle marche à grandes enjambées vers l'estrade pour mettre le plus de distance possible entre elle et les blagues qui continuent.

« Ne l'écoutez pas », lui dit Jim en se dirigeant vers le côté de la scène, là où se situe sa table de mixage. « Comme toujours, il est jaloux de vous. Son talent ne vaut pas la moitié du vôtre et vous le savez. »

Trinity lui tend son MacBook avec un petit sourire forcé.

« Merci Jim, vous êtes gentil. Ça va aller. »

Mais en elle, ça ne va pas du tout. Comme d'habitude, avant de commencer sa conférence, elle est prise de vertiges et d'angoisses. Et comme à chaque fois, elle va prétexter vouloir revoir ses notes afin de s'asseoir dans un coin, pour récupérer un peu.

La salle se remplit petit à petit. Le brouhaha augmente.

Sa conférence, elle la connaît par cœur, d'une part parce qu'elle a travaillé comme une acharnée sur ce nouveau logiciel, MetaForex 3.0, mais aussi parce qu'intérieurement, elle sait qu'elle n'est pas solide. Elle se méfie de ses angoisses et préfère répéter sa conférence jusqu'à la savoir sur le bout des doigts. Au moins, elle est certaine de ses chiffres, de ses données, de ses graphiques.

Même la peur au ventre, elle peut toujours les commenter.

Finalement, Jim vient la voir.

« Vous êtes prête, Trinity ? C'est l'heure. »

Son cœur bat la chamade.

Elle entend le bourdonnement des voix du public qui parlent, chahutent, s'interpellent. Ils sont environ deux cents.

Ils, pas elles.

Pas une seule femme parmi tous ces traders. De véritables petits requins de la finance. Toujours en alerte. L'esprit vif.

Et au milieu, une seule femme : elle, Trinity Silverman, qui va devoir monter sur l'estrade, sous les regards machos, les remarques pas toujours polies et les silences qui en disent long.

La tension monte encore d'un cran.

Elle se dit, pour la nième fois, qu'elle devrait quitter MetaForex et se mettre à son compte. La vie serait bien plus simple, seule à la maison. Avec Speedy.

Jim a lancé le programme.

Trinity tremble. Ses mains sont moites.

Il y a systématiquement, en introduction, une petite présentation vidéo, histoire de bien faire connaître MetaForex – et ses succès – aux nouveaux traders.

Lorsque sa photo apparaît enfin sur l'écran avec son titre, Directrice du département recherche, on entend quelques sifflets dans la salle.

Sans doute Nick et sa petite cour.

Enfin, la voix de la vidéo la présente. « Et maintenant, je vous demande d'accueillir la chef de projet derrière MetaForex 3.0, Trinity Silverman ! »

Elle a presque envie de vomir, mais elle se force à aller de l'avant et grimpe mécaniquement, sous les applaudissements mous, les quelques marches qui l'amènent sur l'immense estrade. Jim a préparé son MacBook qui l'attend sur le pupitre et il lui a donné la petite télécommande qui lui permettra de changer d'image pendant sa présentation.

Il a aussi fixé le micro, ultraléger, qui lui arrive juste devant la bouche, pratiquement invisible. Une bénédiction. Sa voix, qui naturellement est légère et fluette, grâce aux talents de mixeur de Jim, porte loin. Si elle veut bien parler.

Elle s'avance jusqu'au milieu de la scène. Les spots blancs aux reflets bleus implacables l'aveuglent.

Le silence se fait. Elle entend encore quelques murmures et rires.

Ses mains s'agrippent au pupitre.

Elle est seule, face à l'obscurité où elle entend une ou deux quintes de toux.

Il faut y aller.

« Messieurs... »

Elle reprend difficilement son souffle.

« ... je, je vous remercie beaucoup d'avoir répondu à l'invitation de MetaForex... afin de découvrir notre nouveau logiciel ultrarapide... pour la gestion de votre portefeuille de positions. Il, il est même maintenant le plus rapide du marché... »

Une voix l'interrompt.

« ... Ça, faudra le prouver. »

La remarque a été faite assez haut pour friser l'insulte, mais pas assez pour trop scandaliser l'assistance.

Dans la masse sombre, il y a un petit brouhaha entre ceux qui pouffent et ceux qui, gênés pour la jeune femme, demandent le silence.

Trinity, elle, est déstabilisée par la remarque. Elle essaie d'inspirer un grand coup pour reprendre le fil de son speech.

Rien.

Rien ne vient.

Sa respiration est comme bloquée.

Sa bouche aussi.

Trinity est pétrifiée. Sa mémoire est vide. C'est la première fois que cela lui arrive. Elle a tout oublié, tout.

Une seconde passe. Deux, puis trois.

Dans la salle, un malaise s'installe. Jim, qui a mal au cœur pour elle, ferme les yeux, priant le ciel pour qu'elle dise quelque chose. N'importe quoi, mais qu'elle dise quelque chose.

Les chuchotements s'intensifient.

Cramponnée à son pupitre, Trinity cherche désespérément une solution dans son cerveau qui patine.

Elle sent alors quelque chose qui s'amplifie, qui grossit en elle. Comme une grande vague qui monte du plus profond de son ventre. Une vague qui dévaste tout sur son passage. Une vague qui remonte de plus en plus vite, qui la penche en avant et qui force sa bouche à s'ouvrir malgré elle.

Soudain, comme un grand fouet qui claque, cinglant, on entend une voix crier « Stop !! ».

Tranchante, elle résonne aux quatre coins de la salle de conférence.

Presque inhumaine.

Les murmures se sont interrompus net.

Plus personne ne bouge.

Le silence est palpable.

Chacun se regarde, incrédule.

Ce « stop » qu'on vient d'entendre et qui a éclaté dans les haut-parleurs, il ne peut venir que d'une direction.

Du micro de Trinity Silverman.

C'est tellement surréaliste, lorsque l'on connaît la timidité et la discrétion de la jeune femme, que personne n'ose commenter.

Jim, les yeux ronds, toujours fixés sur Trinity, reste la bouche grande ouverte. Il enlève lentement ses écouteurs qui viennent de lui infliger ce « stop » à lui faire éclater les tympans. Oui, c'est bien elle qui vient de crier comme ça.

Au premier rang de l'assistance, Nick Burr est également surpris. Un petit peu déstabilisé, même. Ceci dit, il se reprend vite et il va pour réagir afin d'utiliser ce silence à son avantage, lorsque sur le podium, il voit la jeune femme faire un mouvement.

Elle s'avance. Le golden boy est encore une fois stupéfait. Trinity, qui ne quitte jamais la bulle protectrice de son pupitre, marche vers le bord de l'estrade.

Les copains de Nick Burr se mettent soudain à le regarder, gênés. C'est vers lui qu'elle se dirige, d'un pas de plus en plus décidé. Instinctivement, il croise les bras.

Lorsque Trinity arrive au bord, à gauche du grand podium, elle est juste en face de Nick, qu'elle domine.

Jim s'est levé de derrière sa table de mixage, éberlué.

Le silence est toujours aussi intense. On entend juste, dans les haut-parleurs, la respiration de Trinity, lente, profonde, comme les vagues d'une marée de printemps.

Elle lève le bras et pointe directement Nick.

« C'est bien vous, monsieur Burr, qui venez de me dire de le prouver ? »

Sa voix, toujours légère, contient pourtant une nouvelle force en elle. Le golden boy cligne des yeux, abasourdi. Ce n'est pas comme ça que les choses sont censées se passer. Ses amis s'empressent de hocher la tête.

« Je vois », reprend Trinity, la voix posée. « Monsieur Burr médite sur son prochain investissement. »

La salle se détend un peu. La jeune femme se recule pour s'adresser de nouveau à tout le public.

« Entre le moment où monsieur Burr s'est aimablement exprimé et le moment où j'ai dit ' stop ', savez-vous combien de secondes se sont écoulées ? »

Dans la salle, on secoue la tête.

« Quatre secondes, messieurs. Quatre ! » Sa voix est montée d'un cran. « Quatre secondes contres lesquelles, à MetaForex, nous nous battons depuis plus de deux ans. Quatre secondes qui peuvent vous faire perdre des milliers de dollars, voire plus, sur les transactions éclairs. »

Un murmure d'approbation parcourt la salle.

La jeune femme marche vers l'autre bout de l'estrade tout en parlant.

« Et savez-vous combien de dixièmes de seconde nous avons pu gommer ? Combien de temps MetaForex 3.0 vous fera économiser ? » Sa voix est encore montée en intensité.

On entend quelques « non » dans l'assistance.

« Les tests ont été effectués par les représentants de la SEC, le gendarme de notre système boursier. Je tiens leur rapport à votre disposition. Alors, combien de dixièmes de seconde peut-on gommer lorsque l'on travaille extrêmement dur avec une équipe formidable sur un logiciel performant ? »

Nouveau grand silence dans la salle. Même Jim, qui ne s'intéresse pas du tout à la bourse, veut savoir. Oui combien ?

Trinity revient lentement sur ses pas et s'arrête à nouveau devant Nick Burr. Il serre un peu plus fort ses bras croisés.

« Monsieur Burr, pour donner un exemple clair, faisons la démonstration ensemble. Redites-moi la même phrase que tout à l'heure, s'il vous plaît. »

Le golden boy la regarde avec des yeux ronds. Ses copains le poussent du coude. Trinity sourit.

« Tout le monde attend, monsieur Burr. »

De nouveaux murmures – amusés, cette fois – parcourent la salle de conférence.

Nick Burr, se rendant compte qu'il est en train de se ridiculiser, décroise les bras, se redresse sur sa chaise, pointe un doigt menaçant et ouvre la bouche pour exprimer son mécontentement.

« Je ne...  
– Stop !! »

Une nouvelle fois, le cri de Trinity a surpris tout le monde. Même Jim a encore sursauté. Et pourtant, il n'avait plus son casque sur les oreilles. La jeune femme profite du nouveau silence qui s'est installé.

« Voilà le temps qu'il faut pour confirmer une transaction avec MetaForex 3.0. »

Un murmure d'admiration parcourt le public.

« Oui, quinze dixièmes de seconde », dit-elle lentement, « c'est tout ce qu'il nous faut pour valider votre position sur le marché des devises. » Elle regarde à nouveau Nick Burr, qui est tout rouge. « Un commentaire monsieur Burr ? »

« Oui, je...  
– Stop !! »

Elle regarde l'assistance où on distingue des sourires.

« Vous voyez, c'est simple, non ? »

Nick Burr enrage.

« Je veux...  
– Stop !! »

Cette fois-ci, tout le monde se met franchement à rire. Trinity enchaine rapidement.

« Rappelez-vous, à peine plus d'un dixième de seconde, c'est tout. »  
Elle repart vers son pupitre.  
« Voyons maintenant plus en détail les caractéristiques du logiciel. »

Jim se rassoit rapidement et réajuste son casque. C'est le signal pour lancer la deuxième vidéo de présentation. Dès que la musique se fait entendre dans les haut-parleurs, Nick Burr se lève et, rouge de colère, quitte la salle.

Pendant que la vidéo joue, Trinity s'approche des marches de l'estrade, près de Jim.

Elle est souriante. Il lui fait un signe de la main pour lui dire que tout va bien. Elle lui répond d'un petit signe de tête. Elle est encore tout étourdie par ce qui vient de se passer. Elle ne tremble même plus. Elle est presque à l'aise. C'est incroyable, pense-t-elle, c'est un mira...

Et soudain, elle comprend.

Les pilules !

Paul Davenport n'a pas menti. Les comprimés fonctionnent au-delà de toutes ses espérances. C'est, c'est... irréal, magique ! Elle se sent bien. À l'aise. Elle a même envie de retourner devant le pupitre car elle sait déjà ce qu'elle va dire. Elle a confiance en elle.

C'est incroyable, cette peur qui a disparu. Ça vous change une situation, Trinity vient de le voir avec Nick Burr. Jamais elle n'aurait pensé qu'elle aurait pu...

Et pourtant, c'est toujours elle, Trinity Silverman, avec le même passé, les mêmes expériences. Juste quelques composés chimiques microscopiques qui ont été modifiés. Quelques filtres qui font voir les événements sous un angle différent.

Mais... ça transforme une vie.

Une petite pilule.

Une petite pil...

Trinity se redresse d'un coup, comme si son corps avait pris une décharge électrique. Elle se frappe le front avec la main.

Les pilules ? Elles les a jetées dans la petite poubelle de la salle de bain et les femmes de ménage vont passer pour tout nettoyer ! Elle voudrait arracher son micro et courir à l'étage jusqu'à sa chambre.

Mais elle ne peut pas.

Elle doit terminer sa présentation.

On pense toujours que les yeux des escargots, situés tout au bout de leurs antennes supérieures, sont leur moyen principal d'appréhender le monde autour d'eux.

En fait, c'est faux.

Ils voient très mal et ne se fient pas à la vision dans leur vie quotidienne. En plus, ils n'ont pas d'ouïe. Non, les escargots utilisent principalement leur odorat.

Ils possèdent un bulbe olfactif et leurs antennes supérieures sont toutes munies d'un « nez » qui se situe sous les yeux. C'est d'ailleurs la seule partie de leur corps qui ne soit pas couverte de mucus et, comme ils en possèdent deux, de ces nez, les escargots ont la chance d'avoir un odorat en « stéréo » ou en HD !

Quant aux antennes inférieures, elles sont également tactiles et permettent aux gastéropodes de toucher et surtout de « goûter » leur environnement.

Ces organes sont donc tellement vitaux pour eux que si l'une de leurs antennes est brisée ou coupée, elle repousse comme le ferait la queue d'un lézard ou la branche d'une étoile de mer. Ainsi, les escargots se baladent, tranquilles, agitant leurs antennes, non pas pour mieux voir mais pour mieux saisir les odeurs autour d'eux.

Et ce matin, les multiples nez de Speedy en ont senti, des choses !

D'abord, il y a eu cette senteur fraîche, naturelle, fleurie, qui tourne toujours autour de lui et qui, souvent, le manipule avec douceur. Il y est habitué, elle n'est pas désagréable, bien au contraire. Mais après, elle se mélange trop souvent à une odeur âcre, irritante, qui inquiète Speedy, comme ça s'est passé ce matin.

Et puis, il a été déposé dans sa boîte. Mécontent, il en est ressorti immédiatement... Non mais !

Ensuite, notant l'absence de cette senteur claire, Speedy a entrepris d'explorer les alentours de sa boîte. C'est toujours passionnant. Il y a systématiquement des objets intéressants à toucher et à manger. Il a d'ailleurs fait un petit festin sur quelque chose de très lisse et de très bon qu'il a enduit de son mucus brillant avant de le déguster.

Il a aussi exploré une vaste plaine tout plate sans rien à grignoter.

Et puis après, il a senti de nouvelles choses. Il y avait de nouvelles présences autour de lui. Elles se sont approchées, émettant des odeurs assez fortes mais pas désagréables. L'une d'elles l'a même touché.

Il n'a pas senti cette odeur âcre qui le met mal à l'aise.

Les présences se sont agitées tout autour de lui pendant un bon moment. Il a eu le temps d'aller tout au bout de sa plaine déserte jusqu'à un précipice et ensuite, de revenir grignoter cette chose plate et très fine, au goût un peu fade.

Après ? Eh bien, comme dans toute bonne expédition, il faut savoir récupérer et Speedy, ne sentant plus aucune odeur autour de lui, est allé se reposer dans sa boîte. Il a replié ses antennes et s'est enroulé dans sa coquille à côté des lamelles de champignon.

Un peu plus tard, une nouvelle présence l'a réveillé.

Un peu de mauvaise humeur, il a déplié ses antennes pour en savoir plus et ses informations olfactives ont été formelles.

La senteur fraîche qu'il connaît le mieux est revenue et elle s'agite dans tous les sens.

Speedy, mal réveillé, note quand même un fait étonnant. L'odeur âcre qui accompagne toujours cette senteur est pratiquement absente. C'est bien meilleur comme arôme ! S'il pouvait le faire, il en sourirait. Alors il sourit avec ses antennes en les agitant dans tous les sens. La senteur est quand même bien plus agréable sans cette acidité. Il aimerait bien qu'une main se tende, tiens...

Mais cela ne risque pas de se produire. Pas maintenant.

Car Trinity, qui vient d'entrer en trombe dans la chambre, a d'autres chats à fouetter. Elle porte encore son micro et s'est éclipsée dès la fin de la conférence, répondant à peine aux différents compliments et aux mains qui se tendaient pour la féliciter.

Dès qu'elle voit le lit bien fait, son cœur se serre. Elle bondit dans la salle de bain et, à genoux, attrape des deux mains la petite poubelle. Vide ! Un sac en plastique tout propre confirme que les femmes de ménage sont bien passées.

Trinity revient dans la chambre, jette encore un coup œil autour d'elle. Oui, tout est bien rangé, sauf le bureau où sa petite note d'avertissement trône contre la boîte de Speedy. Ce dernier pointe d'ailleurs ses antennes aux quatre points cardinaux, aspirant goulûment les diverses informations olfactives.

« Non, pas maintenant », pense Trinity, « je n'ai pas le temps de jouer avec toi ».

Elle remarque, en passant, la trace brillante laissée par le petit gastéropode sur la table et la pause casse-croûte qu'il a faite avec une feuille de papier qui trainait par là. Un de ses coins a proprement disparu.

Trinity ressort vite de la chambre et à pas rapides, s'élance dans le couloir, un peu essoufflée, histoire de voir si les femmes de ménage sont encore à l'étage. Son cœur bat à nouveau la

chamade mais pour d'autres raisons.

Il faut qu'elle récupère ces pilules.

Il le faut !

Mais tout est vide. Pas même un plateau repas au sol ou un chariot rempli de draps à laver.

Rien.

Le souffle de Trinity s'accélère encore.

« Il faut que je me calme », se dit-elle en revenant pratiquement au pas de course. Elle essaie encore de prendre de grandes inspirations et puis, d'un coup, elle s'arrête. En plein milieu du couloir.

Sans regarder, elle tend la main derrière elle pour toucher le mur et s'y appuyer.

Lentement, elle s'y adosse, penchant la tête en arrière.

Elle porte la main à son cœur.

Elle tente une autre inspiration.

« Ce n'est pas possible », pense-t-elle.

L'air glisse en elle comme une douce caresse.

Elle le sent descendre et rouler au plus profond de ses poumons, soudain pleins de vie. Elle est surprise de constater que contrairement à leur habitude, ils ne se bloquent pas. Au contraire, ils aspirent avec délice cet élixir bienfaisant.

Cela fait combien d'années qu'elle n'a pas respiré de cette façon ?

L'effet est saisissant par rapport aux courtes inspirations auxquelles elle s'était habituée depuis trop longtemps. Comme des halètements perpétuels. Comme si elle n'avait fait que survivre.

Elle redresse la tête.

Les pilules !

Il me les faut, se dit-elle en repartant d'un pas décidé vers sa chambre.

Tout en marchant, elle remarque une porte, dissimulée dans un coin plus sombre du couloir. Elle fronce les sourcils et s'en approche. Elle tourne la poignée. La porte s'ouvre sur des marches éclairées par une lumière crue.

Trinity comprend que ce n'est que l'escalier de service. Elle hésite et puis, encore une fois poussée par son intuition, elle entre et commence à monter. Chaque marche résonne sous ses pas. L'odeur de poussière est forte, bien que l'escalier soit propre.

Elle arrive à l'étage supérieur et ouvre la porte. Elle jette un œil à droite puis à gauche mais rien, personne. Elle entend des voix. Elle va pour refermer et redescendre lorsqu'elle se rend compte que ces voix ne parlent pas en anglais, mais en espagnol.

D'un coup, elle s'engouffre dans le couloir et marche rapidement vers elles. Il y a une toute petite chance pour qu'elles soient celles d'employées de l'hôtel. Comme partout aux États-Unis, de nombreux jobs dans les services hôteliers sont tenus par des Latinos.

Elle tourne au coin du couloir et là-bas, tout au bout, elle aperçoit deux femmes de ménage poussant leurs chariots remplis de matériel de nettoyage. L'une d'elle presse le bouton pour appeler l'ascenseur.

Trinity se met à courir de plus en plus vite vers elles. Pour la première fois de sa vie, elle regrette de ne pas avoir étudié la langue de Cervantès au lycée. Comment dit-on « attendez » en espagnol ?

Les deux femmes poussent leurs chariots dans l'ascenseur qui vient de s'ouvrir.

« Attendez-moi ! » crie enfin la jeune femme en anglais.

Mais entre leurs papotages et la musique d'ambiance, les deux employées ne l'entendent pas. L'une d'elles appuie sur le bouton pour refermer les portes.

Trinity se lance dans un sprint final pour essayer d'empêcher les portes de se refermer.

Elle arrive un rien trop tard et se cogne contre les portes fermées.

Elle pousse un juron et donne un grand coup du plat de la main sur l'ascenseur. Mais elle se reprend vite. Elle recule un peu et regarde au-dessus de la porte de l'ascenseur à quel endroit les deux femmes s'arrêtent.

2GF. Deuxième sous-sol !

Trinity est déjà repartie en trombe vers l'escalier de service.

Elle manque plusieurs fois de tomber dans les marches aux bruits métalliques mais se rattrape pour finalement pousser la porte sur laquelle est inscrit « 2GF ».

Et là, elle s'arrête net.

Elle s'attendait à retrouver un couloir identique à ceux des étages supérieurs, mais non : ici, il est sans moquette, juste peint en gris et très sombre, avec des tas de tuyaux qui courent au plafond.

Surprise, Trinity s'engage prudemment dans ce long corridor.

Elle entend des voix, tout au bout. Elle se dirige vers elles en accélérant le pas.

« Mes pilules ! » se dit-elle encore.

Elle comprend qu'elle se trouve à l'étage de service, celui des employés et des casiers individuels. Celui où l'on stocke les milliers de serviettes et autres équipements qui viendront équiper les chambres, plus haut.

À nouveau, elle court vers les voix. Elle croise une ou deux personnes qui la dévisagent avec inquiétude, surprises de voir cette jeune femme qu'ils ne connaissent pas courir dans leur couloir avec ce micro toujours près de sa bouche.

Comme un agent. Comme dans un film. Comme dans une illusion.

Elle aperçoit enfin les deux femmes qui continuent à bavarder et à rire derrière leurs chariots.

Malgré sa course, une pensée lui traverse l'esprit. Pourquoi les Latinos sont-ils toujours aussi souriants ? Pour la plupart, ils sont originaires des pays défavorisés d'Amérique centrale,

travaillant dur sur deux ou trois jobs par jour pour ensuite envoyer de l'argent à leur famille restée « au pays ».

Et pourtant, ils sont souvent joyeux.

Pas comme sa mère, qui a passé sa vie à la recherche de la perfection, qui a échoué et qui a tout reporté sur elle, sa fille. Sans un sourire. Ou alors oui, mais de circonstance.

« Et si ma mère avait été plus joyeuse ? » se demande Trinity, toujours en courant dans le couloir sombre. Elle a l'impression d'être dans un long tunnel nébuleux qui remonte le temps, comme la ligne d'une vie obscure.

« Oui, et si ma mère avait été plus gentille, si elle m'avait élevé dans les jeux, si elle nous avait unies par une douce complicité, est-ce que j'aurais pu réussir comme ça ? »

La peur en moins ?

« En fait, pense-t-elle encore, j'aurais dû m'écrouler face à ses assauts de perfectionnisme, j'aurais dû me recroqueviller pour me protéger, j'aurais dû me couper du monde et ne plus rien faire. »

Maudite perfectionniste ! Elle devait le savoir, pourtant, que la perfection, on ne l'atteint jamais.

À bout de souffle, Trinity chasse ces pensées et rattrape enfin les deux petites femmes portant l'uniforme de l'hôtel, les cheveux attachés en chignon.

« Attendez ! »

Elles s'arrêtent et se retournent. La surprise de voir cette jeune femme courir vers elles se lit sur leur visage marqué par les ans et les épreuves. Elles se regardent.

Trinity finit sa course devant elles, tout essoufflée.

« Excusez-moi... » parvient-elle à articuler avant de reprendre un peu d'air. « Est-ce que... est-ce que vous avez aussi fait le nettoyage des chambres du 4<sup>e</sup> étage ? »

Les deux femmes, surprises par la question et un peu intimidées par le ton presque autoritaire de Trinity, se regardent encore une fois. La plus âgée des deux porte machinalement la main à son col avant de répondre dans un anglais accentué.

« Non madame, nous, on s'occupe seulement du 5<sup>e</sup> étage. »

Les épaules de Trinity s'affaissent d'un coup.

Tout ça pour rien.

Face à ces deux petites femmes d'âge mur et bien portantes, qui la dévisagent avec méfiance, Trinity, essoufflée par sa course dans les couloirs, sent soudain toute la pression de cette matinée hors du commun lui tomber dessus.

C'est comme si maintenant son corps pesait une tonne et ne pouvait plus bouger.

Elle ne sait même plus quoi dire aux deux femmes de ménage. Sa bouche est toujours béante, derrière son micro. Elle doit avoir l'air ridicule.

« Respire », se force-t-elle à penser. « Respire. »

Elle inspire, essayant d'aller le plus loin possible dans ses poumons.

Les deux employées se regardent. L'une d'elles se penche vers l'autre et lui dit quelque chose à l'oreille. En espagnol.

Trinity, qui expirait le plus profondément possible, s'arrête d'un coup.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Les deux employées sursautent comme deux collégiennes surprises en train de parler pendant un devoir. Elles sont impressionnées par la jeune femme avec ce costume sombre qui lui donne encore plus d'autorité. Après quelques coups d'œil supplémentaires, celle qui a répondu un peu plus tôt, s'avance.

« Le quatrième étage, c'est Dolorès et Christina qui s'en occupent. »

Trinity fronce les sourcils.

« Merci, et alors ? »

– Alors, elle sont peut-être encore à la cafétéria du personnel. »

D'un coup, cette tonne qui pesait sur tout le corps de Trinity tombe à ses pieds. Elle essaie de ne pas effrayer la femme de ménage en l'attrapant par les épaules et en la secouant comme un prunier. Elle voit son nom sur son badge.

« Merci Gloria ! » dit-elle, son visage retrouvant des couleurs, « amenez-moi là-bas, tout de suite, c'est très important ! »

Cette dernière penche la tête de côté.

« Vous avez perdu quelque chose dans la poubelle ? » demande-t-elle.

Trinity la relâche, surprise.

« Oui, c'est ça, comment vous le savez ?

– Ça arrive tout le temps », répond Gloria dans son anglais accentué.

Elle se tourne vers sa camarade pour lui murmurer quelque chose en espagnol. L'autre approuve et elle regarde à nouveau Trinity.

« Venez, je vous emmène à la cocina.

– La quoi ?

– La cafétéria. Mais entre nous, on appelle ça la cocina. »

Trinity, souriante, hoche la tête et emboîte le pas de la femme de ménage qu'elle pousse littéralement devant elle. Elles marchent quelques minutes dans le dédale de couloirs du sous-sol, croisant différents employés de l'hôtel portant chacun un uniforme correspondant à sa fonction.

« Normalement vous n'avez pas le droit d'être ici. Je prends un risque en vous accompagnant comme ça, dit Gloria.

– Merci beaucoup, vous êtes super sympa », répond Trinity qui aurait bien aimé juste courir jusqu'à la cocina.

Finalement, Gloria arrive à une double porte au bout d'un des couloirs sombres et entre dans une pièce de taille moyenne. La chef de projet de MetaForex s'attendait à trouver une cafétéria classique, immense, mais non, la cocina est petite avec, au plus, une dizaine de tables.

Il y a quelques employés attablés, bavardant par petits groupes, les traits fatigués.

Le visage de Gloria s'éclaire et elle se dirige vers une table où une jeune femme termine son petit déjeuner. Elle serait belle, si son visage n'était pas aussi fermé, dur, peu accueillant.

Gloria s'approche d'elle et lui dit quelques mots en espagnol. L'autre lui répond, dévisage Trinity, et continue à boire son café.

Il y a un petit moment de flottement. Gloria reprend la parole, lentement, un peu hésitante. L'autre continue à siroter son café, sans répondre.

Trinity s'avance à son tour.

« Excusez-moi, si vous êtes bien l'une des employées du quatrième étage, j'ai vraiment besoin de votre aide. »

Gloria approuve de la tête et elle se penche vers Trinity.

« C'est Christina, et elle a bien fait les chambres ce matin, avec Dolorès », murmure-t-elle.

Les traits tirés, la jeune femme aux cheveux noirs volumineux tirés en queue de cheval ne réagit pas.

« Dolorès est déjà partie, enchaine Gloria, donc il n'y a plus que Christina qui va pouvoir vous aider... Moi je dois y aller, désolée.

– Merci beaucoup Gloria », répond Trinity en regardant l'employée s'éloigner.

Elle se retourne vers Christina.

« Je peux m'asseoir ? »

L'autre hoche la tête, sans répondre.

« J'ai vraiment besoin de récupérer le contenu de la poubelle de ma salle de bain. C'est presque une question de vie ou de mort. »

Christina s'arrête de boire et repose sa tasse.

« Qu'est-ce que vous avez jeté de si important ? » demande-t-elle, s'adressant pour la première fois à Trinity.

Cette dernière est surprise par la question.

« ... des... des médicaments, finit-elle par répondre. Très rares et très chers. Si je les retrouve, je vous offrirai une récompense », finit-elle en souriant.

Mais ce n'est pas du goût de Christina.

« Gardez votre récompense », dit-elle sèchement.

Trinity cligne plusieurs fois des yeux, refroidie par l'attitude peu aimable de Christina qui se lève d'un coup.

« Je suis fatiguée et j'ai encore une longue journée devant moi. Alors venez, et je vous donne dix minutes pour fouiller dans le sac poubelle. Après, je dois le jeter et partir. »

Elle part sans même attendre la réponse de Trinity qui se lève immédiatement pour la suivre.

Quelques instants plus tard, Christina retire un grand sac plastique gris de son chariot et le jette au sol.

« Voilà, c'est là que je vide toutes les poubelles des salles de bain du quatrième. Bonne chance.

– Merci », répond Trinity.

Elle se baisse et ouvre le sac. Dedans, il y a plein de kleenex chiffonnés, des papiers humides, des touffes de cheveux et d'autres choses qu'on n'a pas envie de toucher. Elle hésite à y mettre la main lorsqu'elle entend la voix Christina derrière elle.

« Mettez ça. »

Elle est en train de lui tendre une paire de gants en plastique, longs.

« Vous n'avez pas idée de ce que les gens peuvent jeter dans leurs poubelles. C'est franchement dégoûtant. »

Trinity la remercie, enfile les gants jaunes et ouvre à nouveau le sac poubelle.

« Il me faut ces pilules », se dit-elle pour se donner du courage, et vaillamment, elle plonge les deux mains dans le fouillis écoeurant que contient le sac.

Les gants jaunes tâtent l'intérieur du sac poubelle.

Trinity, le visage crispé, les bras entièrement dans les détritrus, cherche. Elle essaie de ne penser à rien, d'oublier les odeurs et de se concentrer sur la forme du flacon. Derrière elle, elle entend Christina qui est en train de vider son chariot et de ranger son équipement de nettoyage.

Les minutes passent.

Soudain, elle sent quelque chose de dur sous ses doigts. Elle attrape la chose et la ramène à la surface. Au creux de sa main gantée de jaune, elle reconnaît le bouchon rouge. Elle secoue le récipient. Elle entend le bruit rassurant des pilules.

Elle se relève, joyeuse.

« Je l'ai ! dit-elle en se tournant vers Christina.

– Tant mieux, parce que j'allais partir. Nettoyez-vous », répond l'employée en indiquant un lavabo au coin de la pièce.

Trinity ressemble plus à un épouvantail qu'à autre chose. Si Nick Burr avec ses petits yeux de furet la voyait...

Elle chasse vite cette pensée et pose le flacon sur le rebord. Elle enlève ses gants et sous un flot d'eau fraîche, nettoie le flacon taché. Elle se regarde dans le miroir. Son tailleur anthracite en a pris un coup. Les manches sont pleines de poils, de cheveux et de bouts de papiers. Trinity les nettoie du mieux qu'elle le peut jusqu'à ce que Christina la rappelle à l'ordre.

« Je pars ! »

Elle est maintenant en jeans, tee-shirt blanc, avec un petit sac à dos noir. Elle porte des tennis blanches et ses cheveux noirs légèrement bouclés, souples et brillants, attachés en queue de cheval, retombent sur ses épaules.

Trinity, encore une fois, ne peut s'empêcher d'admirer cette belle chevelure.

Christina éteint la lumière du local et les deux jeunes femmes se retrouvent à nouveau dans le couloir sombre. Mais Trinity est souriante. Elle a retrouvé ses comprimés. Elle regarde Christina.

« Je vous ai promis une récompense, commence-t-elle.

– Et moi je vous ai dit que je n'en voulais pas, lui répond Christina.

– Qu'est-ce que je peux faire pour vous, alors ? »

Dans les yeux de Christina, il y a un instant de flottement mais son regard se durcit à nouveau.

« Rien. Vos médicaments devaient être très importants pour votre santé. Sinon vous ne seriez jamais venue jusqu'ici. Maintenant vous les avez. Ça me suffit. Au revoir. »

Elle commence à partir mais Trinity la retient par le bras.

« Attendez. Je veux vraiment faire quelque chose pour vous. Vous n'avez pas un peu de temps libre aujourd'hui ou ce soir ? »

La jeune employée s'arrête.

« Du temps de libre ? » Il y a de l'ironie dans sa voix. « Non, je n'ai pas de temps de libre. J'ai deux emplois et une enfant à élever seule. Ça vous parle, pour le temps libre ? »

Trinity retire sa main.

« Pardon, je ne savais pas. » Elle hésite. « Quand est-ce que vous revenez à l'hôtel ?

– Ce soir, je commence à 22 h 00.

– Vous pouvez venir à 21 h 00 ? Je vous invite à un petit diner, tout simple, dans ma chambre. »

Elle a dit ça très vite, sans trop réfléchir.

L'autre la regarde en fronçant les sourcils, se demandant si elle ne se moque pas d'elle. Mais Christina voit dans les yeux bleus de Trinity un éclat qui ne trompe pas. C'est un mélange de gentillesse et de soulagement.

Christina hésite, puis hoche la tête.

« D'accord, 21 h 00, dans votre chambre », et elle s'éloigne rapidement, presque en courant.

Trinity la regarde disparaître au bout du couloir avec un sourire de satisfaction. Elle revient ensuite dans sa chambre. Il est temps d'enlever ce micro qui pend toujours devant sa bouche. La jeune femme a aussi une furieuse envie de se laver et puis, il lui faut appeler Jim pour s'excuser de son départ précipité de la conférence.

Lorsqu'elle l'a au bout du fil, douchée et assise à son bureau, ce dernier est de bonne humeur.

« Non, ce n'est pas grave, lui répond le technicien. En tout cas, vous avez été formidable. Et Nick Burr, vous l'avez bien mouché ! conclut-il en riant.

– Merci Jim, l'espère que je n'en ai pas trop fait.

– Pas du tout, il le mérite. Sinon, j'ai fini de préparer la salle de réunion pour le petit séminaire de demain. MetaForex 3.0 fait un carton, vous pouvez être fière de vous Trinity. »

La jeune femme se sent rougir et passe un doigt distrait sur la coquille de Speedy qui agite joyeusement ses antennes dans tous les sens.

« Tant mieux. On a travaillé dur sur cette version. Ensuite, vous restez ou vous repartez avant la deuxième conférence ?

– Celle de la semaine prochaine ? Je reste, bien sûr, parce que le grand patron sera là et tout, techniquement, doit être parfait ce jour-là. »

Trinity se rembrunit. C'est vrai, la prochaine fois qu'elle montera sur l'estrade, il y aura tout le gratin de MetaForex pour l'écouter, dont son PDG, Howard Noyce, le plus requin de tous. Elle a un petit coup au cœur, pendant qu'elle compte mentalement les jours. C'est dans six jours.

Elle a six pilules.

Elle se détend et respire.

« Trinity ?... Allo ?

– Oui, oui... Jim, je suis là. Vous avez raison, ce sera vraiment la conférence la plus importante de l'année. Il faudra qu'on assure.

– Après votre prestation de ce matin, je n'ai aucun doute, lui répond Jim. Vous allez les épater ! »

Après avoir raccroché, Trinity, dans son peignoir de bain, repousse sa chaise, se met à genoux et pose ses mains devant elle, à plat sur le bureau. Elle penche la tête, l'appuie doucement sur son bras et attend, calmement.

Avec Speedy, il faut toujours être patient.

Même si le petit escargot pense qu'il est très rapide, évidemment, à l'échelle humaine, il lambine. Mais Trinity prend toujours son temps avec lui. Il a cet effet calmant qui relaxe la jeune femme. C'est comme quand on joue avec son chien ou son chat. Sauf que là, ça va moins vite.

Speedy grimpe sur le doigt tendu. Ses antennes inférieures touchent l'épiderme de Trinity. Ce goût-là, il le connaît bien. Il est doux et est toujours associé à la senteur fraîche qu'il saisit au vol avec ses deux nez des antennes supérieures.

Cette fusion d'arômes est parfaite. Il adore.

Le petit Euxina circumdata hisse sa longue coquille derrière lui et avance sur l'index de Trinity. Il connaît bien ce territoire, il se sent chez lui. Derrière, il laisse un tout petit sillon brillant, comme un magicien laisse derrière lui une traînée de paillettes.

# 12

On frappe doucement à la porte de la chambre.

Trinity se dépêche de venir ouvrir.

Elle a passé une après-midi tranquille à travailler sur son portefeuille. Il y a eu pas mal de volatilité entre le yen et l'euro, ce qui lui a, encore une fois, permis de prouver que ses théories étaient justes. Son système fonctionne. Merci à Bachelier. Si seulement on l'écoutait, MetaForex pourrait faire d'excellents bénéfices à long terme.

Elle soupire et chasse ces idées sombres.

Trinity ouvre la porte sur Christina qui attend, sourcils froncés, pas trop à l'aise. Elle entre rapidement.

« Merci encore pour l'invitation mais je ne me rendais pas compte ce matin, que ça serait si étrange pour moi. Vous savez, c'est l'étage où je travaille presque tous les jours... »

Trinity sourit.

« Alors vous savez où vous asseoir. »

Le visage de l'employée du Four Seasons se détend un peu. Elle porte un pantalon large, noir, qui flotte autour d'elle et un bustier coloré, découvrant des épaules droites et bronzées. Ses cheveux noirs sont attachés en une natte solide et brillante, lui donnant un air à la fois sage et sévère.

La chambre de Trinity est grande : c'est une suite avec un coin salon doté d'une baie vitrée, comprenant deux grands fauteuils confortables et aussi une grande table entourée de quelques chaises. C'est là qu'elle a travaillé cet après-midi, abandonnant le bureau à Speedy qui a bien pris le temps de marquer son territoire.

Christina remarque les zébrures argentées sur le dessus du bureau et secoue la tête en s'approchant.

« Votre escargot va nous donner du travail. Ce matin, avec Dolorès, on n'en revenait pas, d'en trouver un ici ! En plus, il ne fallait pas y toucher, selon vos instructions.

– Ne vous inquiétez pas, je passe toujours une éponge pour effacer les vagabondages de Speedy, répond Trinity en riant.

– Speedy ? En plus, il a un nom ?

– Oh oui ! Il ne peut pas l'entendre mais ça me rend plus proche de lui. On donne bien des noms à tous nos animaux de compagnie, alors... »

Du doigt, elle lui montre la boîte de plexiglas.

« Là, il dort, mais il peut se réveiller à tout moment.

– C'est vraiment un escargot de luxe, dit Christina.

– C'est vrai. Je le gâte trop, d'ailleurs. Je suis toujours à la recherche des meilleurs champignons que je puisse trouver.

– J'ai entendu dire qu'en Europe on les mangeait.

– Oui, surtout en France ! Ne m'en parlez pas », répond Trinity, les sourcils froncés, un peu irritée.

Christina montre la salle de bain.

« Je peux ?

– Oui, bien sûr. Vous connaissez... »

Pendant que son invitée s'absente, Trinity vérifie l'humidité de la litière de Speedy, mais elle n'arrive pas à voir où se cache le petit gastéropode.

On frappe à la porte.

La chef de projet de MetaForex ouvre, laissant entrer le garçon d'étage qui pousse devant lui un chariot.

« Bonsoir madame, votre room service.

– Bonsoir, mettez tout sur la grande table, s'il vous plait. »

Le garçon s'exécute, déposant deux grands plateaux et deux grands verres de vin blanc dans le coin salon. Trinity lui donne un pourboire et il repart.

À ce moment-là, la porte de la salle de bain s'ouvre sur Christina, qui se fige lorsqu'elle aperçoit le garçon. Ce dernier aussi s'immobilise, avec toujours le billet de 5 dollars de Trinity dans sa main.

Il réagit le premier, l'apostrophant en espagnol. Christina lui répond d'un ton brusque. Il va pour ajouter quelque chose mais Trinity s'interpose.

« Merci beaucoup. Si maintenant vous voulez bien nous laisser... Mon invitée et moi-même allons passer à table. »

Il hoche la tête, perplexe, empoche le billet puis se retire en jetant un dernier regard à Christina.

Dès la porte de la chambre refermée, Trinity pousse son invitée en avant, vers la table où les deux plateaux les attendent.

« Allez, oubliez ça, dit-elle. Venez plutôt déguster votre plateau.

– Vous ne connaissez pas Arsenio. Demain, tout l'hôtel sera au courant, c'est sûr.

– Et alors ? Vous avez bien le droit d’être invitée, non ?

– Oui, mais vous savez, les jalousies... »

Les deux jeunes femmes s’installent pour dîner. Trinity a choisi quelque chose de léger : des salades avec beaucoup de verdure – car Speedy aura sa part –, ainsi que du poulet grillé.

« Ça ira ? demande-t-elle.

– Oui, c’est très bon. Vous savez, notre chef du room service a beaucoup de talent.

– Ce qui est assez rare, croyez-moi. Généralement, ce n’est vraiment pas bon. Mais là, oui, Christina, vous avez raison. Félicitez-le pour moi.

– Oscar sera content. »

Trinity lève son verre.

« Merci de m’avoir permis de récupérer mes médicaments. »

Christina prend le sien pour répondre au toast. Elle sourit franchement, pour la première fois.

« Merci pour l’invitation ! »

Les deux jeunes femmes boivent un peu de ce vin blanc doux, avant de reposer leurs verres et de continuer à grignoter.

« Normalement, je ne vous aurais pas laissé fouiller dans ma poubelle, dit Christina en avalant un morceau de tomate et de salade verte. Mais j’ai vraiment senti la panique chez vous. Ce médicament, il vous soigne quoi ? »

Trinity marque un petit temps d’arrêt avant de répondre.

« D’une... d’une sorte de dépression. »

Christina lève les sourcils, surprise.

« Mais vous n’avez pas l’air déprimée du tout...

– Oui, car je prends mes comprimés.

– Vous savez, moi je n’y connais rien. Mais dans ma famille – on est du Salvador – on dit toujours que les substances chimiques font plus de mal que de bien. On l’a bien vu avec les engrais et les pesticides que nos gouvernements successifs nous ont encouragés à utiliser dans le passé. Mon oncle, qui était agriculteur, en a fait les frais. Aujourd’hui, le sol de mon pays est appauvri et nos rivières sont polluées. Alors, vos comprimés... »

Trinity s’est un peu raidie.

« Même s’ils peuvent changer une vie ? »

Christina pose sa fourchette, soudain très attentive.

« Qu'est-ce que vous voulez dire par... changer une vie ? »

Trinity est embarrassée.

Elle ne va tout de même pas lui raconter toute son histoire. Christina va la prendre pour une folle et puis surtout, elle aurait honte d'elle-même.

« Disons qu'un médicament peut vous faire voir la vie d'une toute autre façon. Les progrès de la médecine ont été étonnants ces dernières années. Mais, vous m'avez dit que vous travaillez sur deux jobs ? Ça ne vous stresse pas ? »

L'employée de l'hôtel se rembrunit.

« Je n'ai pas le choix. J'ai une petite fille de quatre ans. Son père nous a abandonnées lorsqu'elle est née. Alors je travaille ici et dans un salon de coiffure. Comme je n'ai pas d'horaires fixes, c'est la galère pour la nounou. Enfin, je survis, pour la petite. Pour Célestina. »

Elle hésite un peu et puis pose sa fourchette, prend son sac et en sort une sorte de petit portefeuille avec un logo « Hello Kitty ! », imprimé dessus. C'est un mini album photo. Elle l'ouvre, tourne les pages et s'arrête. Ses yeux s'éclairent.

« La voilà », souffle-t-elle en passant le portefeuille à Trinity.

Cette dernière essuie vite sa bouche avec sa serviette, prend l'album et pousse une petite exclamation.

« Elle est absolument adorable ! On dirait une vraie poupée. »

Christina rougit, les yeux brillants.

« Alors, imaginez, pour moi qui suis sa mère. Je la vois comme un ange protégé par Santa Ana, qui vient éclairer ma vie terne. »

Trinity a envie de lui dire que ce n'est pas vrai, que sa vie n'est pas terne, ni triste. Elle a Célestina, elle.

Sur la page opposée du mini album, il y a la photo d'un tout jeune homme - encore un ado -, torse nu, l'air défiant, les bras et la poitrine portant de nombreux tatouages. Il a les mêmes traits que Christina.

Trinity est fascinée par le contraste entre les deux photos, entre innocence et décadence, entre pureté et amoralité. Elle lève un regard interrogateur.

Christina reprend doucement l'album de ses mains et le ferme.

« Mon jeune frère. Encore une longue histoire », murmure-t-elle à contrecœur.

Trinity se reprend.

« En tout cas, votre joli petit bout de chou va grandir. Vous allez avoir de beaux moments avec elle.

– C'est vrai. C'est à ça que je me raccroche parce que le reste...

– Ne dites pas ça, les choses changent. On évolue. »

Christina s'arrête de manger.

« Dans ce pays, jamais ! J'ai trop souvent l'impression d'être traitée comme une citoyenne de deuxième classe. »

Trinity l'Américaine encaisse, sans rien dire.

« Et pourquoi vous ne retournez pas au Salvador ?

– J'aime mon pays, que Dieu le bénisse. Peu de gens le connaissent, tout petit, sur la côte pacifique de l'Amérique centrale. Mes compatriotes sont ouverts et gentils. Les plages y sont belles et tranquilles. Les montagnes couvertes de forêts d'une fraîcheur vivifiante... »

Les yeux brillants de Christina se voilent.

« Mais là-bas, on survit. Il n'y a pas de travail. Alors, le mirage d'une vie meilleure m'a prise moi aussi. Le dollar est roi. C'est une longue histoire qui m'a conduite de l'université jusqu'ici. »

Trinity hausse les sourcils, surprise.

« Vous étiez à l'université ?!

– Oui, j'ai étudié le management. Ne vous fiez pas aux apparences, comme la plupart de vos compatriotes.

– Mais alors... » commence Trinity, confuse.

Elle rougit à son tour, gênée par ce qu'elle allait dire.

Christina l'a bien comprise.

« Vous vous dites : comment j'ai pu me mettre dans une telle situation, mère célibataire avec un job comme celui-là et un père absent ? »

Trinity baisse un peu la tête.

« Je suis vraiment désolée, ça me fait honte... mais c'est bien ça. Vous lisez dans mes pensées.

– Non, c'est facile, répond Christina avec un triste sourire. C'est ce que tout le monde pense dès que j'en dis un peu trop sur mon passé. C'est pour ça que j'en parle rarement. Ça évite les questions embarrassantes pour moi.

- Vous n’avez pas besoin de me répondre.
- La vérité est banale. L’amour fou, une erreur de jeunesse, la peur d’être expulsée à la fin de mon visa. Célestina est née ici à Las Vegas, elle est donc américaine et moi, j’y ai gagné le droit de travailler comme une malade.
- Pour vous en sortir avec votre fille et reconstruire votre vie.
- Si son père nous laisse tranquilles. »

Pendant quelques instants, on n’entend que les fourchettes.

« Vous êtes courageuse », dit Trinity.

Christina avale une bouchée de salade avant de répondre.

« Non, pas courageuse. C’est juste que je n’ai pas le choix. Le plus dur dans tout ça, c’est quand son père revient. De temps en temps, quand il a besoin d’argent. À chaque fois, je n’ai pas la force de le mettre à la porte, je dois être encore un peu amoureuse. Je me dis que, peut-être un jour... » Elle laisse sa voix flotter. Elle se reprend. « Il me fait un peu peur, aussi. »

Trinity sent l’angoisse dans sa voix.

« Vous devriez appeler la police.

– Pour quoi faire ? Il est le père de ma fille.

– Vous pourriez obtenir une injonction d’éloignement contre lui et l’obliger à vous aider financièrement. »

Christina s’arrête de manger et sourit tristement.

« D’abord, nous ne sommes pas mariés. Ensuite, il n’a pas d’argent et j’ai trop bon cœur pour le forcer. Enfin, nous sommes des Latinos et chez nous, on règle nos affaires entre nous. On se méfie d’une police qui n’est pas toujours neutre. »

Trinity hoche la tête et termine sa salade.

« Dans ce cas, j’insiste. Vous êtes vraiment courageuse, Christina. Je vous admire et je suis encore plus heureuse de vous avoir invitée. »

Les traits de la jeune mère se détendent et elle rougit à nouveau. Trinity en profite. Elle lève vite son verre et fait signe à Christina de faire de même.

« Au Salvador, un pays que je ne connais pas mais qui possède des femmes fortes et persévérantes ! »

Les deux rient et trinquent une nouvelle fois, terminant leur verre de vin blanc.

« Il faudra que vous veniez visiter. Vous verrez, El Salvador est très beau, dit Christina en reposant son verre.

– Pourquoi pas ? répond Trinity. Mais vous serez mon guide, d'accord ?

– Promis ! » souffle la jeune Salvadorienne, beaucoup plus détendue.

À quelques mètres de là, sans qu'elles s'en rendent compte, on les observe.

Deux antennes se sont déployées, puis deux autres plus petites. Ensemble, elles hument l'atmosphère animée de la chambre. Les phéromones qu'elles captent sont agréables, légères, formant un vent optimiste et enjoué.

S'il pouvait, Speedy en sourirait de plaisir.

Le lendemain matin, Trinity, comme à son habitude, met quelques secondes à réaliser où elle se trouve. Il lui faut un moment pour comprendre qu'elle est à Las Vegas, dans une chambre d'hôtel.

Sa tête la lance un peu.

Émergeant de son brouillard nocturne, elle se rappelle alors de son diner avec Christina. Elle n'aurait peut-être pas dû insister sur le vin blanc.

Une gentille fille, cette femme, se dit Trinity. Sous une attitude distante et sévère, elle cache une histoire difficile, avec pourtant un adorable petit bout de chou de quatre ans, nommée comme sa grand-mère salvadorienne, Célestina. C'est ce que lui a expliqué Christina, beaucoup plus détendue, à la fin du diner.

Trinity bouge un peu dans le lit.

Las Vegas ?...

Séminaire !

Cela la prend comme une douche froide. La peur s'immisce immédiatement en elle, furtive et glacée, comprimant son ventre et sa gorge de ses doigts froids, implacables.

Instinctivement, la jeune femme se recroqueville, sous sa grande couette.

Pour la nième fois, elle va pour maudire sa panique, lorsque soudain, elle se souvient. Elle sort brusquement la tête de dessous la couette.

Les pilules !

Elle en a pris une hier et tout a changé. Elle sourit presque en se rappelant sa prestation sur l'estrade et la sortie furieuse de Nick Burr. « Bien fait pour lui, se dit-elle, il n'avait qu'à pas me chercher... »

Et s'il voulait se venger ? À cette idée, son ventre se convulse à nouveau, la faisant grimacer. « Qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce qui va m'arriver ? »

Elle remet la tête sous sa grosse couverture, paniquant un peu plus.

Dans le silence du matin où tout est calme, on frappe à la porte. C'est comme un coup de tonnerre qui fait bondir son cœur.

Sous la couette, elle se fige. Il n'est pas 7 h 00. Si tôt, ce ne peut être que Nick Burr pour se venger. C'est certain.

Trinity commence à trembler de tous ses membres. Elle essaie de se raisonner mais rien n'y fait. La peur la tient.

On frappe à nouveau, plus fort.

Elle arrive à se lever difficilement et se traîne vers la porte. Elle n'ouvrira pas, pense-t-elle, mais elle veut savoir si c'est vraiment son ennemi qui est en train de la tourmenter.

Ça frappe encore plus fort. Cette fois-ci, on utilise un objet métallique pour taper sur la porte.

Elle s'arrête. Elle ne peut plus avancer. Ses pires cauchemars sont en train de se réaliser. « Je dois appeler la police, pense-t-elle, sinon il est capable d'enfoncer la porte et de me tuer. » Elle regrette ses réactions hier pendant la conférence. Elle regrette d'avoir humilié Nick Burr. Elle regrette tout.

Soudain, elle entend une voix qui l'appelle de l'autre côté de la porte.

Cette voix est féminine.

C'est suffisant pour redonner tous ses esprits à Trinity qui respire un grand coup. Elle se précipite sur le judas pour y voir Christina tenant d'une main un plateau à petit déjeuner et de l'autre une cuillère dont elle frappe le dos sur la porte.

Trinity, soulagée, s'empresse d'ouvrir et de laisser entrer Christina.

« Eh bien, lui dit cette dernière, vous avez le sommeil lourd, vous. »

Trinity, en pyjama, la regarde, encore surprise.

« Mais qu'est-ce que vous faites ici ? Vous n'êtes pas rentrée chez vous pour dormir ?  
– Je viens juste de finir et j'ai vu qu'il y avait un plateau petit déjeuner à vous livrer avant 7 h 00, alors je me suis dit que j'allais remplacer Arsenio et faire un petit détour avant de rentrer. »  
Elle cligne de l'œil.

« C'est très gentil, Christina. Mais... le salon de coiffure ?  
– Cet après-midi seulement. J'ai le temps de dormir ce matin. Si Célestina veut bien me laisser. »

Elle dépose le plateau sur la table, là où hier elles ont diné ensemble.

« Bon appétit, dit-elle avec un grand sourire. Je vous laisse, j'ai mon bus à prendre. »  
Elle repart, Trinity la raccompagnant jusqu'à la porte. En chemin, Christina remarque que le bureau porte de nouvelles traces brillantes.

« Votre escargot a fait une petite balade, cette nuit, dit-elle en souriant.

– C'est normal, les gastéropodes adorent circuler la nuit. Et puis, Speedy est intrépide, vous savez ! J'ai peur qu'un jour, il finisse écrasé sous mes couvertures, répond Trinity.

– Vous seriez bien triste, dit Christina en se rapprochant du bureau. Tiens, il est là ! »

Le petit Euxina est au sommet de sa boîte, toutes antennes pointées, en train de humer le mélange de phéromones qui se rapproche de lui. Il y en a qu'il connaît bien mais d'autres qui lui sont beaucoup moins familières. Ceci dit, il n'y a pas d'acidité dans ce nuage, que des choses agréables, douces.

Trinity approche lentement un doigt et touche délicatement le haut de la coquille de Speedy. Aussitôt, les antennes de l'escargot se figent et commencent à disparaître. Puis, reconnaissant la signature olfactive de ce doigt, il les ressort doucement et commence à les agiter.

Christina regarde Trinity, surprise.

« Il vous reconnaît ?

– Je ne suis pas certaine, mais en tout cas, dès que je le caresse doucement, il a l'air d'aimer ça.

– C'est incroyable ! »

Trinity continue à caresser très doucement la coquille de Speedy qui, toutes antennes sorties, ne bouge pas.

« Oui, les escargots sont des petites bêtes bien plus étonnantes qu'on ne le pense. Je vous raconterai, un jour. Allez-y, caressez-le aussi. »

Trinity retire son doigt.

« Vous croyez ?

– Oui, bien sûr, il faut simplement être très douce. »

Christina avance un doigt. Le petit gastéropode fige à nouveau ses antennes. Il a senti un autre groupe de senteurs qui se rapproche, pas acides, pas dangereuses, mais inconnues.

D'un coup, Speedy rentre complètement ses antennes car on vient de le toucher plutôt rudement.

« Oh, pardon, dit Christina.

– Oui, il faut vraiment effleurer sa coquille. Je pense qu'il ressent les vibrations. »

La jeune Salvadorienne ajuste l'intensité de sa caresse et bientôt, les antennes du petit gastéropode ressortent doucement.

« Voilà, ça y est, il vous a adoptée.

– Vraiment ?

– Oui, il a mémorisé votre carte olfactive et à l'avenir, il vous reconnaîtra. »

Christina retire finalement sa main, au grand regret de Speedy. Ce bouquet de senteurs, ce

mélange de phéromones, cet arôme piqué avait quelque chose de particulier dont il était déjà tombé sous le charme. Il s'était d'ailleurs tranquillement installé dans une douce méditation, pensant que cela allait durer une éternité.

Il agite un peu les antennes pour protester mais rien n'y fait. Les odeurs miellées ne reviennent pas.

« Il faut que je parte, sinon je vais vraiment rater mon bus », souffle Christina en se dirigeant vers l'entrée, suivie par Trinity.

Elle ouvre la porte, va pour sortir, puis se ravise. Elle se rappelle de quelque chose. Tête baissée, le front plissé, elle cherche ses mots. Son visage retrouve une certaine sévérité avant de s'adoucir à nouveau. Elle lève enfin ses yeux noirs, brillants.

« Je voulais encore vous remercier pour hier.

– Oh, je vous en prie. Ça m'a fait plaisir, à moi, de vous inviter, Christina.

– Non, ce n'est pas ça. J'y ai repensé pendant toute la nuit et je voulais vraiment vous remercier pour les mots que vous m'avez dit.

– C'est normal. Vous êtes réellement courageuse, Christina.

– De mon point de vue, je me considère surtout comme un gros échec, alors merci de m'avoir montré qu'il y avait des choses bien en moi. Je ne l'oublierai pas. »

Elle sort très vite et claque la porte avant que Trinity ait pu dire quoi que ce soit.

Cette dernière hoche la tête. Elle sent quelque chose de doux en elle. Au niveau du cœur ou des poumons. C'est une sensation agréable, énergisante, qu'elle aimerait bien garder. Mais voilà, les yeux de furet moqueurs de Nick Burr réapparaissent brusquement dans sa tête.

Et tout s'évapore.

Perdue dans ses pensées, elle se dirige vers la salle de bain.

Comment se fait-il que je puisse aider Christina face à ses propres soucis et que je ne puisse pas m'aider, moi ? Quels sont ces démons qui ne veulent pas m'écouter ?

Face au lavabo, elle fouille dans son sac.

Je le sais pourtant bien que je peux être complètement différente, posée, forte, en phase avec ce que je voudrais vraiment être.

Elle prend le flacon et enlève le bouchon rouge.

Qu'est-ce qui fait que je ne puisse pas me dire, à partir d'aujourd'hui, tu n'as plus peur ? Comment je sais que ça ne va pas marcher ? Alors que pour les autres, oui, ça fonctionne ?

Elle met un des comprimés blancs dans sa bouche.

Est-ce que je suis différente ? Trop sensible ? Folle ?... Trinity soupire. Elle est fatiguée de toujours se poser ces questions. Elle se redresse et se regarde dans la glace, ses yeux bleus intenses, presque tourmentés, le droit un peu plus sombre. Aujourd'hui, la peur ne passera pas par moi !

Et d'un coup, avec un grand verre d'eau, elle avale la pilule.

Le barman du Charlie Palmer astique ses verres.

Comme d'habitude en semaine, le bar, à cette heure tardive, est pratiquement vide. Il y a juste un client assis au bout du comptoir de marbre noir, perdu dans ses pensées.

Il le surveille du coin de l'œil, mais l'homme à lunettes, plutôt jeune, de type méditerranéen, ne bouge pratiquement pas, impassible.

Le barman reprend son manège avec ses verres massifs lorsque des pas, qui se rapprochent dans le couloir, lui font tourner la tête vers l'entrée. Ce sont des talons de femme qui résonnent sur le carrelage de marbre qui conduit au bar.

Mécaniquement, l'autre homme fait de même et regarde vers l'entrée.

La femme qui entre d'un coup, sans hésitation, a les yeux qui brillent. C'est la première chose qui marque les deux hommes. Il y a aussi comme une douce énergie qui émane d'elle. Presque une aura. Elle porte une robe courte, rouge et noire, stylisée, qui lui arrive au dessus du genou. Ses cheveux blonds, peignés avec soin derrière ses oreilles, forment comme une auréole autour de son visage aux traits fins.

L'homme au bar ouvre la bouche et cligne des yeux, fasciné.

Le barman, lui, retrouve très vite son professionnalisme. Il est là pour travailler. Il a une mission.

La jeune femme se faufile entre les fauteuils et les canapés de couleur orangée, vient s'asseoir avec grâce sur une des chaises hautes et le regarde en souriant. Il la reconnaît, bien sûr. Elle était là hier, à la dérive. Il s'approche.

« Alors, ce sera un Bolli-Stoli ?  
– Exactement. »

Le barman sourit. Trinity aussi.

La jeune femme vient de passer une journée comme elle en a rarement eue. Le séminaire, ce matin, s'est très bien passé. Sa présentation choc de la veille était encore dans toutes les mémoires et elle a bien senti les regards admiratifs – et même plus – de la plupart des traders présents.

Jim, la queue de cheval agitée, lui a confié que Nick Burr aurait quitté l'hôtel et annulé sa participation à tous les prochains séminaires MetaForex.

« Personne d'autre ne l'a suivi dans cette vendetta », a-t-il ajouté avec un clin d'œil.

L'après-midi, elle a travaillé sur son portefeuille de devises et puis, juste avant le dîner, Tom l'a appelée sur son portable pour se plaindre de son silence. Il se demandait si elle le négligeait, ce qui serait inadmissible pour leur relation.

Le golden boy du Dow Jones qui lui sert de copain voulait-il marquer son territoire et lui apprendre le b.a.-ba d'une future épouse docile ?

En tout cas, la conversation n'a pas duré longtemps.

Elle l'a laissé terminer son flot de jérémiades, puis elle a demandé : « C'est tout ? » Il s'est senti encore plus offensé.

« Ça suffit, Trinity, a-t-il ajouté, péremptoire. Tu commences à abuser de ma patience. »

D'une voix pensive, elle a répondu

« J'abuse ?

– Oui, tu exagères, a-t-il ajouté, et si tu continues comme ça...

– Quoi ? l'a-t-elle coupé. Que va-t-il se passer ? Tu vas me quitter, c'est ça ? Et tu vas m'abandonner à mon triste sort, toi, mon sauveur ? »

À l'autre bout du fil, il y a soudain eu des bafouillements, une moins grande certitude.

« Mais... écoute Trinity... je...

– Non, c'est toi qui m'écoutes, l'a-t-elle encore coupé, en portant l'estocade. Tu vas aller à l'appartement où tu n'es jamais. Mon appartement, d'ailleurs. Tu vas prendre un grand carton, tu vas y mettre toutes tes affaires et tu vas dis-pa-raître. Compris ? »

Silence au bout du fil.

« Ah oui, a-t-elle rajouté, laisse tes clefs de l'appartement dans ma boîte à lettres. Sans oublier celles de ma voiture, que tu utilises en ce moment. »

Et elle a coupé la communication.

Le barman se rapproche et pose le Bolli-Stoli devant elle.

« Vous avez l'air tout sourire ce soir. La journée a été bonne ?

– Oui, très agréable.

– Tant mieux, je préfère vous voir comme ça » conclut-il avant de retourner à ses verres.

Sa remarque fait ressurgir le souvenir de Paul Davenport. Trinity chasse bien vite son image.

Elle jette un œil autour d'elle. Personne. Décidément, cet endroit est toujours vide, ce qui est étonnant pour un bar à Las Vegas. Elle aperçoit finalement l'autre homme au bout du comptoir et le regarde directement. Ce dernier, se sentant épié, tourne son visage vers elle et face aux yeux bleus, clairs et lumineux, qui le dévisagent, il détourne vite la tête en rougissant.

Tiens, pense Trinity, un homme timide, comme moi... avant.

Cela la ramène à la raison de sa venue au bar, si tard. Elle ne pensait pas y descendre mais juste avant, elle a reçu un autre coup de fil, de la part de sa mère sur son portable.

Et là aussi, elle l'a vite « expédiée ».

Elle lui a tenu tête. À sa mère. Deuxième grande nouvelle de la journée. Elle a à peine écouté le ton froid et sentencieux. Ce ton de reproche qu'elle connaît bien depuis son enfance.

Trinity s'est même demandée si c'était génétique chez tous les êtres humains d'être aussi naturellement orwelliens.

« Maman, l'a-t-elle interrompue, j'ai beaucoup de travail – ce qui n'était pas vrai – et je n'ai pas envie de t'écouter maintenant. Je te rappellerai dès que j'aurai du temps, promis. Je t'embrasse. »

Et elle a raccroché !

Maintenant, elle se demande si elle n'est pas allée trop loin...

« Mais non ! se reprend-elle, il faut leur faire comprendre que Trinity, la bonne poire, c'est fini et bien fini. »

Elle jette un œil au bout du bar et attrape le regard de l'homme qui se détourne à nouveau, rouge pivoine.

Ma mère a assez abusé. Mon copain... mon ex-copain plutôt, aussi. Trinity Silverman ne se laissera plus faire !... « Tant que tu auras ces pilules », lui glisse une petite voix au plus profond d'elle-même.

Elle la fait taire rapidement. Sa nouvelle vie est trop belle, trop réjouissante pour qu'elle se laisse rattraper par des doutes.

Son regard se porte à nouveau vers l'homme assis seul, face à son verre.

Elle se regarde dans le miroir. Ses yeux scintillent. Elle se sent vivante, belle. Et puis, soudain une pensée lui traverse l'esprit.

Elle sourit. Non, quand même. Quelle audace...

Elle a à peine un instant d'hésitation.

Trinity Silverman descend doucement de son siège en attrapant négligemment son verre et puis, lentement, elle marche le long du comptoir, vers la droite.

L'homme assis doit s'y reprendre à deux fois pour bien confirmer, derrière ses lunettes, que cette délicieuse jeune femme se dirige droit sur lui. Il baisse encore plus la tête, tout rouge.

Le barman lui-même, qui en a vu d'autres, s'arrête d'essuyer ses verres, pour observer la scène, ébahi.

Trinity stoppe juste à côté de l'homme, qui a maintenant pratiquement la tête sous les bras.

« Vous avez perdu quelque chose ? »

Derrière ses lunettes sans montures, l'homme cligne des yeux. Interdit. Soufflé. Abasourdi.

Le barman n'en est pas moins stupéfait mais, toujours professionnel, il leur tourne le dos pour mieux observer la scène dans les reflets du grand miroir.

Trinity, pilules ou pas, est une chic fille. Elle sent l'embarras profond de son interlocuteur qui ose à peine la regarder.

« Pardon pour mon intrusion, dit-elle en souriant gentiment, je m'appelle Trinity. »

Elle lui tend la main par-dessus le siège vide, couleur orange, qui les sépare.

« Je... Je m'appelle Gianmarco, lui répond l'homme dans un anglais accentué.

– Vous êtes en vacances ?

– ... Non, je participe à un congrès. »

Trinity a un petit rire.

« Ici, c'est soit l'un, soit l'autre. On vient à Las Vegas soit pour perdre son argent, soit pour assister à une conférence... ou même souvent, les deux ! » conclut-elle en souriant.

Il y a un petit temps de flottement entre eux. L'homme passe la main sur son front, indécis, puis semble se détendre et sourit un peu, découvrant des dents très blanches.

« C'est vrai... Ce soir, j'ai voulu essayer les machines à sous et j'ai perdu 50 dollars... dit-il.

– Et vous vous êtes arrêté ?

– Bien sûr. Pourquoi continuer ?

– Pour pouvoir vous rattraper...

– Vous auriez fait ça, vous ? » demande-t-il en réajustant ses lunettes.

Il la regarde de face pour la première fois. Trinity a un petit frisson. Il a quelque chose de réconfortant, de rassurant dans son visage. Ses traits sont plutôt carrés, avec une certaine douceur autour des yeux, qu'il a verts, foncés. Son regard est franc, bien qu'il soit encore un peu sur ses gardes face à cette inconnue qui l'a pratiquement agressé.

Finalement, il est réellement séduisant.

« Non, moi non plus, je n'aurais pas continué. La probabilité de pouvoir récupérer votre mise aurait diminué au fur et à mesure que vous auriez joué. Contrairement à ce que les gens pensent, plus vous insistez sur une machine à sous et moins vous avez de chance de toucher le jackpot. Elle sont calibrées ainsi. »

Gianmarco lève les sourcils, surpris par cette tirade.

« Vous travaillez pour les casinos ?

– Non, répond-elle en souriant, mais je m’y connais en chiffres et en hasard : je travaille dans le marché des devises, le forex.

– Ah ? Je... Je ne connais pas. C’est quoi le... forex ? C’est différent de la bourse ?

– Oui. Dans les marchés traditionnels, vous placez votre argent en espérant qu’une valeur monte et fasse fructifier votre investissement. Dans le forex, vous pouvez miser dans les deux sens. Soit sur le gain d’une devise, soit sur sa chute. Vous pouvez gagner beaucoup d’argent. »

Le front de Gianmarco se plisse.

« Comment peut-on gagner de l’argent si la monnaie perd de la valeur ? »

Trinity ouvre la bouche pour lui répondre et puis regarde le siège vide, entre eux. Gianmarco rougit encore.

« Oh, pardon ! Je vous en prie », dit-il en faisant un geste de la main.

La jeune femme s’assied, tout en faisant glisser son verre devant elle. Maintenant, ils sont très proches. Face à face. Trinity redevient pourtant, un instant, la professionnelle passionnée par le marché des devises.

« Je ne vais pas rentrer dans les détails mais pour faire simple, vous misez sur des paires de monnaies. Par exemple, le dollar contre l’euro. Si vous pensez que le dollar va perdre du terrain face à l’euro, vous placez votre argent sur cette chute. Si cela se produit, vous gagnez. Si au contraire, c’est le dollar qui reprend quelques centimes sur la monnaie européenne, c’est vous qui perdez de l’argent.

– Ça paraît simple, alors. »

La jeune femme s’emballe un peu plus et se penche vers Gianmarco.

« Oui, c’est ce que tout le monde pense. En réalité, c’est très compliqué car le marché est extrêmement volatile. Certaines personnes font des fortunes, mais c’est sur le dos des autres 90 % – les traders du dimanche – qui n’y connaissent rien et qui perdent leurs économies en essayant de jouer sur leur ordinateur. Le forex, c’est un jeu à somme nulle.

– C’est-à-dire ? répond-il.

– C’est-à-dire que pour que vous puissiez gagner de l’argent, il faut que quelqu’un, quelque part, en perde.

– C’est cruel... »

Trinity, prise dans ses explications, n’a pas vu venir la remarque de Gianmarco. Elle se redresse lentement, comme si elle se réveillait d’une sorte de transe, clignant des yeux.

« Oui... Vous avez raison, mais... Vous savez, les gens se lancent, pensant qu’ils vont faire

fortune en quelques semaines, avec des pseudo stratégies que l'on trouve sur Internet. Il faudrait qu'ils se forment, d'abord. »

Elle fait une pause et regarde son verre, à moitié plein.

« C'est peut-être cruel, mais c'est la vérité. De toute façon, la vie elle-même est comme ça. Tout comme le sont les relations entre humains. Une histoire d'amour, par exemple, c'est aussi un jeu à somme nulle. »

Trinity regrette aussitôt ce qu'elle vient de dire, mais c'est trop tard : Gianmarco fronce déjà les sourcils.

« C'est-à-dire ?

– Dans... Dans un couple, il y a toujours une personne qui aime plus que l'autre et elle finit par en souffrir. L'amour n'est jamais égalitaire, à 50 %. »

Pour se conforter dans son opinion, elle saisit son verre et boit une longue gorgée de Bolli-Stoli.

Gianmarco secoue la tête.

« Vous ne pouvez pas dire ça, parce que ce n'est pas vrai. »

Trinity repose son verre, ragaillardie.

« Et pourquoi ? »

C'est au tour de Gianmarco de s'emballer.

« En Italie, nous avons un dicton qui dit que nous faisons tout avec passion et amour. Nous respirons de cette façon, nous mangeons de cette façon, nous aimons de cette façon ! Chez nous, il n'y a pas d'amour à 40, 50 ou 60 % ! Quand un homme et une femme s'aiment, ils le font avec passion... Parfois, le temps d'une simple nuit. Mais cette rencontre restera pour toujours gravée secrètement dans leur mémoire, comme un trophée précieux qui leur rappellera, pour le restant de leur vie, que oui, cette nuit-là, ils ont été vivants, humains, heureux et qu'ils ont aimé à 100 % ! »

Il lève vivement une main, touchant encore son front de ses doigts fins et élégants. Il ressemble à un pianiste virtuose, qui vient de terminer une sonate par un solo exalté, et qui s'apprête à se lever pour saluer la salle.

À cet instant, Trinity a une furieuse envie de le croire et de l'applaudir. C'est comme un besoin primordial, intense, primaire. Elle aimerait même que ces doigts-là l'effleurent, la touchent, la guident, faisant jaillir en elle des notes de mélodies inconnues.

Malgré la pilule, elle ne peut s'empêcher de rougir. Elle détourne les yeux pour cacher cet émoi

naissant. Ce doit être le Bolli-Stoli. Très vite, elle se ressaisit et ses yeux, retrouvant peu à peu leur espièglerie, reviennent sur Gianmarco.

« Dites, vous qui me parlez d'amour-passion et qui en savez beaucoup sur moi... Vous faites quoi, vous ? »

Il lève les mains comme pour se protéger.

« C'est vous qui êtes venue vers moi, dit-il en plaisantant.  
– C'est vrai, donc vous pouvez garder votre vie secrète. »

Il boit un peu.

« Je travaille dans un laboratoire de physique au nord de l'Italie. Comme je vous l'ai dit, je suis ici pour un congrès international... et c'est très ennuyeux. »

Trinity éclate de rire.

« Au moins, vous êtes honnête. C'est pour ça que vous venez ici, tard le soir : pour noyer votre ennui dans l'alcool ?  
– Exactement, sinon je ne pourrais pas survivre jusqu'à la fin de ces conférences interminables et obscures. »

Ils rient ensemble.

« Pour vous dire la vérité, reprend Gianmarco, je ne pouvais pas dormir et donc je suis venu ici presque par hasard. »

Il met la main sur son cœur.

« Je ne suis pas un pilier de bar, je vous assure », ajoute-t-il avec un air sérieux, ce qui lui donne un air tout à fait innocent. Puis il sourit, content d'avoir osé un trait d'humour.

Trinity rit encore, elle aussi.

« Alors, qu'est-ce que vous devez penser de moi ?  
– Je vais penser que vous vous y accrochez.  
– À quoi ? demande la jeune femme, surprise.  
– Aux piliers. »

Elle repart dans un grand rire.

« Ma réputation est fichue, ajoute-t-elle.  
– Vous en aviez une, auparavant ? »

Elle fronçe les sourcils, joueuse.

« Dites donc, vous... »

Gianmarco, rougissant, lève à nouveau ses mains fines en signe de paix.

« Pardon, je vais trop loin.

– C'est vrai que je vous ai abordé...

– Abordé ? Non, je dirais plutôt... agressé.

– Ça suffit !

– Vous voyez, vous continuez. »

Ils continuent à rire de bon cœur.

« Moi, je vous voyais pianiste, souffle Trinity.

– À cause de mes mains ? répond le chercheur italien, en les posant à plat sur le comptoir. C'est ce qu'on me dit souvent. Mais je joue quand même un peu. J'ai subi des années de gammes lorsque j'étais ado. Il faut bien que ça serve à quelque chose... »

Son regard se perd entre les bouteilles de whisky et de rhum.

« En fait, reprend-il brusquement, je suis venu dans ce bar parce qu'il fallait que je m'éclaircisse les idées. Je vais vous confier un petit secret : ces derniers temps, ma recherche m'emmène sur des rivages très étonnants et j'ai du mal à garder les pieds dans la réalité... »

Il a dit ça avec un ton beaucoup plus sérieux qui contraste avec l'humour dont il avait fait preuve juste avant. Il fixe Trinity avec ses yeux verts profonds où elle découvre de l'angoisse.

« ...et ça me fait peur. »

Trinity ouvre un œil.

Il fait presque jour. Elle le voit derrière les rideaux tirés de sa chambre.

Le réveil indique 5 h 57.

Elle grogne.

Dormir, encore. Tête, bobo. Bolli-Stoli, arrêter. Pilier de bar, plus jamais. Gianmarco, mignon.

D'un coup, ses yeux s'ouvrent en grand.

Gian... Gianmarco ?

Elle essaie désespérément de faire tourner sa mémoire qui ne veut pas coopérer. En clair, elle est aussi rapide que Speedy.

L'angoisse commençant à la prendre au ventre, Trinity tente de se rappeler...

Elle plisse le front.

Le bar, oui... Un Bolli-Stoli, oui... Mon approche... Oh, je peux pas le croire !... J'ai fait ça, moi ?...

Trinity se retourne sous la couette, poussant un juron étouffé.

« Oui, je l'ai fait », se répond-elle timidement... Elle soupire.

Forex, oui... Physicien, très oui... Italien, très très oui... et... et ?

La jeune femme se redresse dans la pénombre.

Bon sang, se dit-elle, paniquée. Est-ce que... Est-ce que ?...

N'arrivant pas à penser et ayant une tête qui va exploser, elle se lève et passe dans la salle de bain. Elle se verse un verre d'eau, attrape une aspirine dans sa trousse de toilette et aperçoit le flacon à bouchon rouge.

Elle n'hésite pas longtemps.

Elle le saisit et verse une pilule dans sa main.

Trinity regarde sa paume, grande ouverte. Les deux comprimés blancs sont très similaires. On pourrait les confondre. La seule différence, c'est le mot « Bayer » gravé sur le cachet d'aspirine.

Un autre doute traverse son esprit.

Paul Davenport...

Elle chasse ces idées, jette les deux pilules dans sa bouche et boit d'un trait le verre d'eau.

Satisfaite, elle se regarde dans la glace. Les traits encore un peu bouffis par une nuit sans doute agitée, elle se rapproche et se regarde dans le bleu de ses yeux.

« Qu'est-ce que vous avez fait hier, tard dans la nuit, mademoiselle Silverman ? » murmure-t-elle.

Aucune réponse ne pouvant se frayer un passage dans son cerveau encore déconnecté, elle soupire une nouvelle fois et décide d'aller faire un petit jogging afin de s'oxygéner. Elle sait qu'en courant, les endorphines que son corps va produire lui seront utiles pour relâcher la pression dans sa tête.

Elle s'habille d'un corsaire noir moulant qui lui arrive à mi-jambe et d'un débardeur collant, lui aussi noir, avec un liseré mauve. S'asseyant sur le lit, elle enfle ses Komodosport blanches et grises avec des entre-doigts vert pomme. Elle prend soin de bien caler chaque petit orteil à sa place, comme dans un gant.

Pas de musique, se dit-elle, j'ai besoin de réfléchir. Elle sort en jetant un dernier regard à Speedy qui étire lentement ses antennes au sommet de sa boîte en plexiglas. La nuit, pour lui aussi, semble avoir été courte et il ronchonne un peu.

Il va encore me faire des traces sur le bureau, se dit Trinity, esquissant un petit sourire malgré son inquiétude.

Une petite boule toujours présente au creux de l'estomac, elle entre dans l'ascenseur et, lorsque les portes se referment, soudain, elle se rappelle...

De tout.

Gianmarco et elle sont montés ensemble dans l'ascenseur après avoir salué le barman.

Ce dernier avait d'ailleurs un air entendu qui ne lui a pas beaucoup plu.

Le jeune scientifique italien lui a demandé quel était son étage et puis, il a appuyé sur le bouton « 4 ». Pendant la montée, une petite gêne s'est installée, du moins c'est ce qu'elle pense. Elle ne se souvient plus très bien de son état d'esprit vu que le Bolli-Stoli commençait à lui peser

très fort sur la tête.

Gianmarco paraissait absent, le regard bas, concentré.

La porte s'est ouverte avec son « ding » habituel. Il a appuyé sur le bouton pour bloquer les portes.

« Merci beaucoup d'avoir illuminé ma soirée, lui a dit le chercheur. Je... je ne sais pas comment vous remercier, j'ai... j'ai vraiment apprécié votre compagnie, a-t-il bafouillé en cherchant sans doute comment il allait pouvoir enchaîner sur une invitation à poursuivre la soirée ensemble. – Je boirais bien un jus de fruit. J'ai soif », a-t-elle soufflé.

Dans l'ascenseur qui descend, Trinity ferme les yeux en poussant un petit cri, incrédule. « Moi, j'ai dit ça ?! » pense-t-elle, horrifiée. Elle porte la main à son front. Mais qu'est-ce qu'il a dû penser...

La réaction de Gianmarco a été pleine de tact et de gentillesse.

« Merci... merci pour cette suggestion, Trinity. Il y a d'excellents jus de fruit dans le mini frigo de ma chambre. »

Il a relâché le bouton et appuyé sur celui du huitième étage.

Dans le lobby, encore désert à cette heure matinale, Trinity attire les regards des employés avec sa silhouette fine et ses mini chaussures de sport plates, colorées, à cinq doigts.

Elle ne le remarque pas, perdue dans ses pensées. « Et après ? » se dit-elle, sourcils froncés.

Dehors, l'air frais lui fait du bien et elle s'élançe tout de suite, doucement, essayant de se relaxer, à mesure que son avant-pied effleure le sol.

Son esprit est ailleurs.

La porte de l'ascenseur s'ouvre au 8<sup>e</sup>, dans la nuit silencieuse, et les deux en sortent, marchant dans le couloir, chuchotant, riant sous cape, comme s'ils craignaient de réveiller les autres clients de l'hôtel.

Gianmarco fouille dans sa poche pour récupérer sa carte magnétique et la glisse dans la serrure de sa chambre. Il ouvre et pénètre le premier dans la pièce. Il tient ensuite la porte en faisant un grand geste avec une courbette pour inviter Trinity à entrer.

Elle rit devant son geste mi-poli, mi-grandiloquent et s'avance.

En plein élan, d'un coup, elle s'arrête net, pétrifiée.

Ses yeux s'arrondissent et s'emplissent de panique. Il sont fixés sur la gauche de la porte.

Elle commence à reculer.

« M... merci beaucoup. Je... je suis fatiguée, je préfère aller me coucher. Dé... désolée, merci... au revoir... » dit-elle en disparaissant brusquement de l'encadrure de la porte.

Il l'entend s'éloigner en courant.

Gianmarco, interdit, n'en revient pas et sort à son tour, en longeant le côté opposé de la porte, par prudence. « Il y a peut-être une grosse araignée ou quelque chose comme ça » pense-t-il. Il regarde sur le côté gauche de l'embrasure.

Rien.

Le « ding » de l'ascenseur lui fait tourner la tête. Il a tout juste le temps de voir les portes se refermer sur Trinity. Il fronce les sourcils, la colère montant en lui. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Elle ne va pas bien ou quoi ?

Seul dans le couloir silencieux, il regarde à nouveau le côté gauche de la porte.

Il n'y a absolument rien. Le mur est lisse, propre, avec la petite plaque en métal qui indique le numéro de sa chambre.

886.

Sur le Strip, Trinity court de plus en plus vite.

Les larges trottoirs qui pendant la nuit débordent de monde sont pratiquement vides, si ce n'est quelques autres joggeurs et quelques fêtards en état de perdution dans le petit matin encore frais.

Las Vegas se trouve en plein milieu du désert et les écarts de température y sont importants.

Mais Trinity s'en moque.

Elle court.

Elle court comme si elle voulait oublier les souvenirs qu'elle vient de retrouver. Elle a honte. Qu'est-ce que Gianmarco va penser d'elle ? Elle l'a humilié et maintenant il doit se dire qu'elle est une espèce de lunatique, une joueuse ou même – et elle en frémit rien qu'en y pensant – une allumeuse.

Mais ce qui l'étonne aussi, c'est cette peur qui l'a saisie lorsqu'elle a vu le numéro de la chambre. 886. Celle de Paul Davenport la nuit d'avant. La chambre aux souvenirs qu'elle avait enfouis au plus profond de sa mémoire pour bien les oublier.

Pourquoi a-t-elle eu peur ? Est-ce que l'effet de la pilule était terminé ? Il devait bien être 2 h 00 du matin...

La jeune femme poursuit son jogging. Elle profite d'un feu rouge pour traverser le Strip et revenir sur ses pas, vers l'hôtel.

Ce matin, il faut qu'elle téléphone à Gianmarco pour s'excuser... En disant quoi ? Elle ne va pas lui avouer la vérité.

Sa foulée s'allonge. Elle laisse sur sa droite le Bellagio, dont les ballets de jets d'eaux sophistiqués illuminent les nuits de Las Vegas, mais qui pour l'instant dort encore, la colossale masse blanche et pristine de l'hôtel se reflétant dans l'immense bassin d'eau qui le borde.

Non, elle ne va rien lui dire. Elle ne va même pas lui parler, c'est mieux. Il va penser qu'elle est une garce et c'est peut-être mieux comme ça. Autant qu'il l'oublie. Gianmarco mérite mieux qu'elle.

Elle court maintenant à très vive allure. Les fenêtres des tours du casino NewYork NewYork sont pratiquement toutes éteintes. Normal à cette heure-ci.

Perdue dans ses pensées, Trinity ne s'arrête même pas aux feux et traverse les croisements à

vive allure. De toute façon, il y a peu de circulation. Juste quelques taxis jaunes qui emmènent leurs clients, vidés de leurs dollars, à l'aéroport.

Oui, c'est ça, oublier au plus vite Gianmarco.

Cette pensée lui fait mal au cœur. Encore un échec. Avant même d'avoir commencé quoi que ce soit. Au moins, il n'y aura pas de rupture mélodramatique comme avec Tom.

Elle passe sans un regard pour l'Excalibur, dont elle a toujours trouvé l'architecture moche et puis, juste après, ses yeux accrochent la masse noire, compacte et lisse du Luxor. Tiens, c'est un peu elle, ces formes fuyantes, cette immense pyramide sombre.

Trinity se demande quand elle réussira à avoir une vie normale. Quand arrivera-t-elle à avoir un compagnon stable et une vie de famille ? Les années passent. Sa carrière avance mais pour aller où ? Souvent, elle se dit qu'elle voudrait tout lâcher. N'est-elle pas en train de gâcher ses plus belles années ? Celles où elle pourrait tout faire ?...

Elle aperçoit maintenant les bâtiments dorés et élancés du Mandala Bay et juste derrière pointe son hôtel, le Four Seasons.

« Déjà ? » pense-t-elle.

Elle n'a pas envie de rentrer tout de suite et continue sa route en direction de l'hôtel de police.

Courir lui fait du bien. Elle se sent mieux. Peut-être aussi que la pilule commence à faire son effet. Elle a moins peur. Son visage se détend et elle se concentre sur sa course.

Ses pieds, littéralement gantés de ses Komodosport, effleurent à peine le pavé. Sa foulée devient encore plus souple. Trinity tire un peu plus sur ses bras et apprécie la flexibilité de son corps qui la propulse plus vite en avant.

Pendant quelques secondes, son esprit se vide. Il n'y a plus que le bruit léger de la pointe de ses pieds qui caresse le sol en rythme avec son souffle posé, régulier.

Un taxi la passe. Puis un autre.

« On est tout près de l'aéroport », se rappelle-t-elle. Elle aperçoit de l'autre côté du Strip quelques queues de fuselages.

Une idée lui vient.

Elle sait jusqu'où elle va courir. Elle sait où sera sa ligne d'arrivée, ce matin. Elle accélère encore, pratiquement à fond maintenant. Elle jette un coup d'œil par dessus son épaule et traverse la chaussée en diagonale pour atteindre l'allée centrale qui divise le Strip en deux à cet endroit.

Elle sprinte.

Il y a un grand panneau là-bas. L'un des panneaux les plus connus et les plus célèbres du monde. Le panneau devant lequel tous les touristes qui viennent à Las Vegas voudraient se faire photographier. Un panneau qu'ils ne savent pas souvent où trouver dans la ville.

Il est là, solitaire, encadré par quelques palmiers dans le matin frais et tranquille de Sin City, comme on surnomme Las Vegas.

La ville du péché.

Trinity, malgré l'effort, sourit. Oui, eh bien ce n'est pas à elle que ça va arriver !

La ville est aussi connue pour son célèbre slogan : What happens in Vegas, stays in Vegas. « Ce qui se passe à Las Vegas, reste à Las Vegas »... et ça oui, Trinity sait déjà qu'elle respectera, à la lettre, cette promesse. Peut-être que dans une autre ville, dans les mêmes circonstances, elle n'aurait jamais osé faire ce qu'elle a fait pour obtenir les pilules.

Mais ici... C'est comme si le monde avait passé un accord tacite.

On peut tout faire à Vegas, personne n'en saura rien.

Trinity lance un bras en avant et touche victorieusement l'un des deux poteaux bleu ciel du grand panneau avant de ralentir et de stopper un peu plus loin dans le gazon vert et humide.

Elle respire fort, tout en marchant, mains sur les hanches, récupérant lentement son souffle.

Finalement, elle revient vers le panneau et le regarde de face. Elle ne l'a jamais vu d'aussi près.

Dans un grand losange blanc surmonté par une étoile rouge est inscrit : « Welcome to Fabulous Las Vegas » et dessous, en plus petit, « Nevada ».

Inspirant lentement, elle sourit.

Trinity est américaine. Dans ses veines coule le sang de ces pionniers qui ont traversé les États-Unis d'est en ouest – se débarrassant au passage des tribus indiennes gênantes – pour se créer une vie meilleure, une existence heureuse, un avenir radieux, pour eux et leurs familles. Mais aucun, évidemment, ne s'est installé ici, en plein désert.

S'il n'y avait pas eu la mafia new yorkaise – sous couvert de banquiers mormons – pour créer pratiquement de toutes pièces Sin city, il n'y aurait jamais rien eu de fabuleux ici. Et rien d'encore plus fabuleux comme la nuit « vegasienne », avec ses illuminations et ses néons.

En plein milieu du désert.

Ou alors, vu sous un autre angle, le plus grand gaspillage d'électricité au monde.

Trinity chasse ces idées sombres.

Elle a assez de gaspillages à gérer dans sa vie personnelle.

Le lobby commence à se remplir.

Les réceptionnistes s'agitent.

Les valises à roulettes glissent sur le marbre lustré de l'hôtel. Les clients matinaux, surtout des businessmen, se dépêchent de régler leur note.

Time is money.

Trinity entre par une petite porte coulissante, sur le côté, afin de se faire la plus discrète possible. Elle passe derrière un groupe d'hommes d'affaires japonais, debouts en cercle, conversant à mi-voix. Leur calme apparent contraste avec la frénésie déployée par leurs collègues américains.

Les vrais touristes n'apparaîtront que plus tard, les traits tirés, les mines plus ou moins réjouies, avides de rentabiliser leur court séjour à Las Vegas.

Venus du monde entier, aveuglés comme de petits insectes par les lumières des jeux de hasard, ils sont venus ici oublier leur vie faite de routine et de banalité, au prix de quelques centaines – ou quelques milliers – de dollars.

Trinity longe les murs du lobby. Tête baissée, elle se dirige vers les ascenseurs, espérant ne pas avoir à attendre trop longtemps que l'un d'eux ouvre ses portes. Elle ne veut rencontrer personne, et surtout pas...

Mais elle n'a pas le temps de les atteindre.

Une main se pose sur son épaule, qui la fait s'arrêter net. Elle se retourne lentement, ne sachant pas ce qu'elle va lui dire. Gianmarco a droit à des excuses et elle n'a plus le choix.

Lorsqu'elle découvre son interlocuteur, Trinity, surprise, pousse un soupir de soulagement.

C'est Christina qui se tient devant elle.

Trinity note que quelque chose ne va pas.

« Christina, qu'est qu'il y a ?  
– C'est mon ex... Il est revenu, hier soir.  
– Et alors ?  
– Il veut de l'argent. Il sait que je touche une aide et il veut sa part. »

Oubliant ses propres soucis, Trinity croise les bras.

- « Mais il ne peut pas faire ça. C'est du vol.
- Peut-être, mais il m'a menacée. Si ce soir je ne lui donne pas la moitié de mes aides, il s'en prendra aussi à Célestina.
  - Ce n'est pas possible !...
  - Je le connais. Avec de l'alcool, il est plus fort ; il est capable de tout. »

Les deux jeunes femmes, dans un coin du lobby, ne prêtent pas attention à l'agitation tout autour de la réception.

« Même si je lui donne l'argent, je n'ai pas confiance. J'ai peur qu'il se laisse aller à des pulsions violentes. »

Christina baisse la tête.

« J'ai peur pour Célestina.

– Vous êtes sûre qu'il viendra ?

– Oh oui, je l'ai vu dans son regard. Il est acculé. Il doit avoir une grosse dette pour agir comme ça. »

Trinity voit les larmes envahir le visage fatigué de Christina qui soupire et reprend.

« Je voudrais disparaître avec ma fille, oublier cette vie minable et retourner dans mon pays.

– Pourquoi vous ne le faites pas ?

– J'économise, mais la vie ici est chère et avec mon ex qui me harcèle, il me faudra des années avant que je n'aie l'argent nécessaire. Célestina grandit vite et ici les études coûtent cher. À ce rythme-là, je n'aurai jamais assez pour lui payer une bonne université. Mes parents se sont privés de tout pour que je puisse y aller au Salvador. Ils croyaient en l'éducation. Et moi aussi. »

Trinity lui prend soudain le bras, décidée.

« On ne va pas discuter de tout ça ici, mais une chose est sûre : il ne faut pas le rencontrer. Venez toutes les deux dormir dans ma chambre. Vous y serez en sécurité. »

Christina se dégage lentement et sourit tristement.

« Et demain soir ? Et tous les autres jours ? »

Elle secoue la tête.

« Non, la seule solution c'est que je lui parle ce soir. Que je lui fasse comprendre fermement que je n'accepterai plus ses menaces et que je ne payerai pas. Il n'est pas mauvais, mon ex, c'est l'alcool qui le rend violent. »

Elle pousse un autre soupir.

« Je n'ai pas le courage de l'affronter. J'ai trop peur qu'il s'attaque à Célestina. Vous comprenez, Trinity ?... Trinity ? »

Cette dernière ne l'écoute plus. Les yeux au sol, elle sait ce qu'elle doit faire. Elle est forte, maintenant, alors c'est facile de décider. Elle va aider Christina de la seule manière possible. La meilleure. Celle qui règlera tous les problèmes de la jeune Salvadorienne. Son regard revient dans celui de Christina.

« Vous avez fini votre travail ?

– Oui, j'allais rentrer lorsque je vous ai aperçue dans le lobby.

– Venez avec moi. »

Le ton est décidé. Sans attendre, Trinity tourne les talons et, dans sa tenue de sport, se dirige vers les ascenseurs. Sa silhouette fine et ses chaussures-gants colorées font encore tourner plus d'un regard. Christina la rattrape.

« Vous allez où ? Dans votre chambre ? »

Regardant droit devant elle, Trinity lui répond presque sèchement.

« Oui. Cela va juste prendre une minute. »

Les deux femmes finissent de traverser le lobby, se faufilant entre les clients, Trinity à grandes enjambées, Christina, perplexe, trotinant derrière elle, pour essayer de la suivre.

Alors qu'elles arrivent devant l'un des ascenseurs, un des réceptionnistes appelle Christina. La jeune Salvadorienne, un peu ennuyée, s'excuse auprès de Trinity.

« Donnez-moi juste une seconde. »

Elle court jusqu'à un coin du long comptoir marbré pour s'entretenir avec l'employé, plutôt âgé. Trinity stoppe devant les ascenseurs. Le « ding » habituel retentit et les portes s'ouvrent.

Elle étouffe un cri.

Paralysée.

Gianmarco sort de l'ascenseur. Il porte un costume beige, léger, en pied-de-poule, serré à la taille. Un simple polo à gros boutons tirant sur le vert pâle complète le tableau.

Ses yeux sont masqués par une paire de lunettes de soleil tout aussi élégantes que le reste. Trinity ne peut pas voir ses yeux verts. Profonds...

Apparemment, il ne la voit pas. Il passe droit devant elle sans lui accorder le moindre regard. Trinity est toute rouge, la bouche ouverte et raide comme une statue.

Gianmarco laisse derrière lui un parfum très léger et frais.

Christina rejoint Trinity en courant.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

La chef de projet de MetaForex finit par se ressaisir et s'engouffre dans l'ascenseur, tétanisée. La jeune Salvadorienne a tout juste le temps de la suivre avant que les portes ne se referment.

C'est Christina qui rompt le silence pendant que l'ascenseur monte au 4<sup>e</sup> étage.

« On dirait que vous avez rencontré le diable... »

Le mouvement de tête de Trinity est vif.

« Non, le diable, c'est moi. »

Christina est surprise par le ton brusque. Elle ne comprend toujours rien mais se signe quand même. Trinity n'ajoute rien. Le « ding » retentit et les deux jeunes femmes se dirigent vers la chambre de la chef de projet de MetaForex.

Avant d'entrer, elle s'arrête et fixe Christina.

« Nous avons des choses importantes à faire maintenant. Ce qui va se passer doit rester entre nous. Vous me promettez ? »

Christina, encore plus décontenancée, fronce les sourcils.

« Oui... Oui, bien sûr, si c'est important pour vous.

– Ça l'est. Bien plus que vous ne le croyez. »

Elle glisse sa carte dans la fente de la porte et toutes les deux pénètrent dans la chambre.

« Servez-vous un verre d'eau, dit Trinity en disparaissant dans la salle de bain.

– Mais je n'ai pas soif !

– Faites-le. »

Le ton de Trinity est toujours aussi sec, ce qui surprend encore la jeune Salvadorienne. Elle s'approche du bureau pour prendre une petite bouteille d'eau. Sur le bouchon, elle reconnaît une forme familière. C'est Speedy qui profite du matin tranquille – jusqu'à maintenant – pour explorer de nouveaux territoires. Il a déjà parcouru de long en large la longue plaine ennuyeuse que constitue la surface du bureau et a décidé de se lancer à l'assaut des montagnes environnantes.

Alors qu'il se réjouissait d'avoir atteint le sommet, tranquille, voilà que quelque chose le saisit par la coquille. Il connaît ces senteurs. Il sait qu'elles ne sont pas dangereuses. Mais quand même, il était bien là-haut et proteste avec véhémence.

Christina approche de ses yeux le minuscule escargot qu'elle a saisi délicatement entre ses doigts. Il est vraiment curieux, pense-t-elle, en regardant sa longue coquille, qui ressemble à une petite tresse, figée dans l'éternité. Il ressemble à un minuscule rasta avec une seule « root ».

« Voilà, murmure la jeune Salvadorienne, ne t'inquiète pas, je te remets chez toi. »  
Elle dépose doucement l'Euxina circumdata dans sa boîte de plexiglas. Immédiatement, Speedy prend la poudre d'escampette, au rythme d'un escargot.

Dans la salle de bain, Trinity se regarde dans le miroir. Son front est plissé. Elle tient entre ses mains le flacon à bouchon rouge. Elle observe le récipient qui contient les pilules. Elle se regarde à nouveau et, d'un coup, hoche la tête.

Sa décision est prise.

Elle rejoint Christina qui l'attend à la table, assise devant son verre d'eau.

Sans un mot, Trinity s'assied à son tour, ouvre le flacon, fait rouler un des comprimés dans sa paume et le tend à la jeune Salvadorienne qui fronce encore plus les sourcils.

« C'est... c'est quoi ?

– Ce soir, vous pourrez parler à votre ex. Vous n'aurez pas la moindre peur, je vous le promets. Vous lui ferez comprendre fermement qu'il doit disparaître de votre vie et de celle de votre fille ou qu'il en subira les conséquences. Dites lui bien que la prochaine fois, c'est avec la police qu'il devra s'expliquer. Il va sentir votre détermination. Il vous obéira. »

Elle avance un peu plus sa paume ouverte.

« Ne me posez aucune question sur l'origine de ce comprimé. Buvez, vite. Avant que je ne change d'avis. »

Un peu hésitante, Christina prend la pilule. Elle regarde Trinity droit dans les yeux.

« Je peux vous faire confiance ?

– Vous pouvez. »

Quand la Salvadorienne met la pilule dans sa bouche, Trinity ferme les yeux malgré elle. Lorsqu'elle les ouvre à nouveau, Christina est en train de finir le verre d'eau. Cela lui donne un petit pincement au cœur.

« Et maintenant ? demande Christina.

– Dans trente minutes, vous sentirez les premiers effets. Et vous n'aurez plus peur. De rien. »

Il y a un petit silence dans la chambre.

« C'est ça que vous recherchiez dans la poubelle ? »

Trinity hoche la tête.

« Et je suppose que je ne peux pas en acheter quelque part ?  
– N’y pensez même pas. De plus, c’est le seul flacon que je connaisse. »

Elle le secoue pour faire tinter les comprimés.

« Et ce sont les dernières pilules que je possède. »

La jeune Salvadorienne se rend compte maintenant de la valeur du geste de Trinity.

« Vous n’auriez pas dû. Je suppose que vous en avez besoin autant que moi. »

La chef de projet de MetaForex secoue la tête.

« Il faudra bien que j’apprenne à vivre sans. Et vous aussi. Demain, l’effet aura disparu. »

Christina hésite une seconde et puis se lance.

« Vous en avez pris une, là ?

– Oui.

– Pourtant, votre réaction dans le lobby...

– Si je n’en avais pas pris, je crois que.... »

Trinity voit une lueur de curiosité s’allumer dans le regard de la jeune Salvadorienne.

« ...et ne me posez plus de questions ! » se reprend-elle.

Christina a un petit rire.

« Vous me connaissez si bien ? Et vous voyez, je ris déjà, je me sens mieux... La pilule fait son effet.

– Non, là c’est plutôt votre subconscient qui vous fait croire ça.

– Je vous assure... C’est vraiment étonnant ! »

Elle se prend doucement la tête entre les mains.

« C’est comme si la peur s’évaporait. C’est... c’est... miraculeux ! »

Elle fait un petit signe de croix et, les yeux brillants, regarde à nouveau Trinity.

« Merci, du fond du cœur. Vous êtes comme un ange gardien. »

Les paupières de Trinity papillonnent devant le compliment. Ses traits s’adoucissent. Elle baisse la tête, gênée.

« Je prierai pour vous », ajoute Christina.

Elle se lève, prend l’une des mains de la chef de projet entre les siennes et la serre très fort.

« Merci », murmure-t-elle encore avant de quitter rapidement la chambre.

La porte claque toute seule.

Trinity ouvre l'autre main. Elle tient toujours le petit flacon blanc.

Soudain, elle ne sait plus. Une vague d'émotion la saisit et des larmes apparaissent au coin de ses yeux. Elles roulent doucement sur ses joues. Avec ses doigts, elle les écrase, mais d'autres apparaissent et glissent encore plus vite dans le sillon creusé par les premières.

En haut de sa boîte de plexiglas, Speedy s'est arrêté. Bien décidé à repartir à l'assaut de ses montagnes, il allait se lancer, lorsqu'il a « senti ».

Dans sa panoplie d'odeurs, les phéromones qu'il vient de humer, il ne les aime pas beaucoup. Il sait pourtant que ce sont juste des senteurs qui font partie de la palette de la vie, mais celles-ci lui ôtent toute force. Elles lui donnent envie de se recroqueviller au plus profond de sa coquille et de ne plus en bouger.

Il reste là, hésitant, entre ses désirs de conquête et ses doutes. Il est tellement concentré qu'il n'a pas vu venir ce doigt qui le touche délicatement. Et puis, l'index se tend devant lui comme un pont qui s'étend vers l'infini.

Speedy n'hésite pas et, vaillamment, s'élance.

Ses antennes inférieures touchent un sol tiède qu'il connaît bien mais, cette fois-ci, très humide, amer et salé. Il se met vaillamment au travail. Un travail titanesque, une mission chimérique pour un escargot si petit. Mais Speedy n'en a que faire et il aspire de toutes ses forces ces senteurs de détresse pour les faire disparaître.

Le reste de la matinée est plus tranquille. Trinity, dans sa chambre, se force à continuer à travailler sur sa présentation pour les grands patrons de MetaForex.

L'après-midi est plus agité puisque, les yeux rivés sur son ordinateur portable, elle doit se battre contre le cours des devises qui monte et qui descend comme des montagnes russes.

« Heureusement que ma modélisation du marché est fiable, se dit-elle. Sinon, j'aurais perdu beaucoup d'argent aujourd'hui. »

Elle finit par remarquer qu'il y a quelque chose qui la gêne. Quelque chose qui s'est immiscé dans son esprit et qui ne veut plus la lâcher. Quelque chose qu'elle a refusé de voir jusqu'à présent.

Elle finit par comprendre que c'est la pilule qu'elle a donnée à Christina qui la trouble de plus en plus, les regrets commençant à la miner. En même temps, elle s'en veut de penser comme ça, avec autant d'égoïsme, car elle le sait : elle a fait ce qu'il fallait !

Aussitôt, de nouveaux doutes apparaissent.

« Comment vais-je faire ? pense-t-elle. Il me faut à tout prix un de ces cachets pour la grande présentation, donc cela veut dire qu'il va falloir que j'en économise un. »

L'esprit cartésien de Trinity, ajouté au comprimé de ce matin, a un effet calmant.

« Demain, je peux peut-être éviter d'en prendre ? se dit-elle. Oui, il n'y aura pas de réunion particulière et je n'aurai qu'à rester tranquillement dans ma chambre. »

Trinity se redresse un peu.

« C'est décidé, demain je n'en prends pas ! »

Elle frissonne quand même un peu.

Gianmarco.

Peut-être que son séminaire est terminé ? Elle n'aura plus besoin de le croiser. Et puis, de toute façon, il la méprise. Il n'y a qu'à voir comment il l'a complètement ignorée, ce matin.

Trinity en rougit encore. Blessée.

« Ça suffit ! dit-elle tout haut. Je ne vais pas me raccrocher à un inconnu dont je ne connais rien... »

Elle se lève et marche presque comme une lionne en cage dans sa chambre pourtant spacieuse. Elle s'approche du bureau et penche la tête au-dessus de la boîte en plexiglas. Au beau milieu, Speedy est tranquillement en train de mâchonner un bout de champignon.

« Qu'est-ce que tu en penses, toi ? » lui demande-t-elle.

Le petit escargot continue tranquillement à grignoter, mais ses antennes ont commencé à s'agiter, comme s'il était attentif aux vibrations de la voix de Trinity.

« Dis-moi, Speedy, qu'est-ce que je vais faire de ma vie ? »

Elle soupire.

« J'ai envoyé balader mon boyfriend et ma mère. J'ai insulté l'un des clients les plus importants de MetaForex. Je marche à coup de cachets et pour une fois que je trouve un garçon qui me plaît vraiment, je l'humilie dans ce que les hommes ont, sans doute, de plus sensible : la peur d'être rejeté par une femme. »

Un autre soupir.

Speedy abandonne un instant son festin car il a capté des phéromones de tristesse, ce qui rend impossible de savourer un bon plat. Ces petites molécules-là, elles s'immiscent partout et rendent difficile la jouissance de l'existence.

Fut-elle gastéropodienne.

« Qu'est-ce que je dois faire ? Quitter MetaForex ? Lancer ma propre boîte ? Partir dans un long voyage ?... »

Cette dernière idée l'interpelle. Après tout, elle a quelques économies et un besoin intense de respirer.

Elle abandonne Speedy qui, ne sentant plus les phéromones et vibrations pessimistes, est bien content de pouvoir retourner déguster son champignon.

Trinity ouvre une nouvelle fenêtre dans son ordinateur où elle tape les mots « voyage » et « Salvador ». Distraitement, elle clique à droite, à gauche, histoire d'en savoir plus sur la patrie de Christina. Peut-être que ce serait une bonne idée de faire un petit tour là-bas.

Plutôt que d'aller en Europe.

En Italie.

Elle tape du plat de la main sur la table.

« Ça suffit ! » se dit-elle en se levant brusquement.

Elle passe rapidement dans la salle de bain pour se rafraîchir le visage et elle se glisse ensuite

dans un pantalon capri blanc qui lui arrive au-dessous du genou. Elle enfile un polo aux arabesques rouges, roses et orange et complète le tout avec une paire de tennis plates, blanches également.

Avant de sortir, elle se regarde dans le grand miroir de l'entrée.

« Comment tu me trouves, Speedy ? »

Elle sourit en pensant qu'elle lui pose régulièrement cette question, mais le petit Euxina est bien loin de ces considérations superficielles.

La porte claque derrière elle.

Cette fois-ci, le Strip est bondé.

Ce n'est pas comme ce matin où elle avait le trottoir pour elle toute seule. Maintenant, la foule déambule, bruyante et joyeuse sous le soleil. On entend toutes sortes de langues et il y a beaucoup d'enfants qui courent dans tous les sens.

« Oui, pense Trinity, ce n'est vraiment pas la même clientèle que le soir. »

Pourtant, dans cette foule, la jeune femme n'est pas à l'aise non plus. Elle se sent comme observée. Pendant une fraction de seconde, elle pense à Gianmarco, mais rejette aussitôt cette idée. Il est occupé avec ses conférences.

Arrête de penser à lui !

Elle regarde autour d'elle, mais rien. Il ne semble pas que quelqu'un s'intéresse particulièrement à sa personne. Trinity hausse les épaules. Elle se croit dans un film ou quoi ? Et puis d'abord pourquoi en serait-il autrement ? Elle est juste une femme, anonyme parmi des milliers d'autres sur un trottoir.

Tout ça l'agace. Alors qu'elle arrive au niveau du Caesar Palace, elle décide de rentrer à l'hôtel et fait demi-tour.

Elle parcourt quelques mètres, les yeux vagabondant, et soudain s'immobilise, tétanisée.

Là-bas, tout au bout de la rue, dans la foule, Nick Burr la fixe avec ses yeux de furet.

Son cœur fait un bond.

Qu'est-ce qu'il fait là ? Il n'est pas parti ?

Instinctivement, Trinity fait volte-face et se redirige vers le Caesar Palace dans lequel elle s'engouffre par la grande entrée. Avant que les portes ne se referment, elle a le temps de voir

Nick Burr, avec son air sinistre, s'avancer vers elle.

« Oh non ! » se dit-elle.

Le bruit des machines à sous l'accueille. Elle accélère le pas et, un peu au hasard, tourne à droite au bout de la salle. Le grand couloir est plus silencieux et débouche sur une place intérieure, ronde, entourée d'arcades et coiffée d'une immense coupole.

Au centre trône une monumentale sculpture, copie grandeur nature du célèbre David de Michel-Ange.

Mais Trinity n'a que faire de l'élégance des courbes du géant de carton-pâte. Elle fuit un ennemi et c'est son instinct qui la guide. Elle s'engage à grandes enjambées dans une sorte de petite avenue au sol de marbre immaculé.

Elle fait encore quelques pas, ralentit, et puis s'arrête.

« Une seconde, murmure-t-elle, j'ai bien pris un comprimé ce matin, moi. Alors, je ne suis pas censée avoir peur. »

Un sourire se dessine sur ses lèvres.

Lentement, elle se retourne et, en regardant derrière, elle a tout le temps de voir apparaître, devant la grande statue de David, un Nick Burr qui avance à grands pas.

Le visage de ce dernier passe alors du sourire carnassier à l'étonnement benêt. Il s'arrête aussi, brusquement.

Il ne comprend pas.

Elle devrait être en train de s'enfuir, paniquée et tremblante, comme toute femme se comporte lorsqu'elle se sent en danger.

Les deux se dévisagent pendant une fraction de seconde avant que, d'un coup, tel un prédateur, Trinity, sourcils froncés, se lance à grandes enjambées vers son ennemi.

Trinity voit le visage de Nick Burr pâlir avant qu'il ne se mette à battre en retraite pour lui échapper.

Mais voilà, la jeune femme est en tenue légère et pratique la course à pied.

Nick Burr, lui, est en costume serré et ne connaît les marques de sport que par les pubs vues à la télé.

N'empêche, le trader star retrouve une deuxième jeunesse en prenant ses jambes à son cou, poursuivi par une lionne aux instincts de tueuse.

Ils retraversent à toute vitesse le casino, les caméras de surveillance s'intéressant soudain à ces deux fusées qui se fauillent entre les machines à sous.

Pourtant, lorsqu'elle arrive à la grande entrée, Trinity, à peine essoufflée, s'arrête et regarde autour d'elle.

Sa proie a disparu.

Elle hausse les épaules et, sans insister, quitte le Caesar Palace.

Se frayant un passage parmi tous les touristes, elle reprend le chemin du Four Seasons tout en éclatant de rire.

« Qu'est-ce que je lui aurais fait si je l'avais rattrapé ? se dit-elle. Je lui aurais tiré les oreilles ? Donné une fessée ? Fait avaler sa cravate jaune triste ? Je suis vraiment bizarre parfois », continue-t-elle en riant toute seule.

Dans l'ascenseur qui la ramène à sa chambre, elle secoue la tête.

« Je me comporte comme une gamine, moi ! » conclut-elle.

Et c'est ce qu'a dû penser Gianmarco.

Son sourire se fige.

Son visage s'assombrit et, tête baissée, elle rentre dans sa chambre pour se noyer dans son travail, pour – encore une fois – oublier. Elle ne s'interrompt que pour commander un plateau repas. Quelques minutes plus tard, quelqu'un frappe à la porte en indiquant d'une voix discrète : « room service ».

La tête encore dans ses dossiers, Trinity se lève distraitement. Lorsqu'elle ouvre, la surprise se lit sur son visage.

C'est le barman du Charlie Palmer.

« Oui, je sais, dit-il en entrant, ça vous fait drôle de me voir ici mais ils sont débordés en bas et je leur donne un coup de main avant de commencer mon service.

– C'est vrai que votre visage me rappelle des choses... bien plus nocturnes », dit-elle en rougissant, gênée.

Il ne relève pas et continue.

« Promis, ça, c'est bien un jus de fruit frais. Je ne vous ai pas monté un Bolli-Stoli. Si vous en voulez un, il faudra venir le chercher au bar », dit-il, souriant, en déposant le plateau sur la table.

Ce qui fait encore plus rougir Trinity.

Il repart en regardant autour de lui, admiratif.

« Dites donc, elle est jolie, votre suite !

– Ce n'est pas moi qui paie. Mon entreprise a les moyens.

– Et s'ils vous offrent un cadre pareil, c'est que vous devez être quelqu'un d'important, conclut-il en sortant.

– Vous êtes bien trop généreux dans votre jugement.

– Bonne soirée, mademoiselle.

– Bon courage à vous, en bas. »

La porte refermée, Trinity retourne à la table pour manger et continuer à travailler. Elle avale le contenu de son assiette – une salade composée – l'œil rivé sur les derniers cours des devises. Elle finit son jus de fruit frais, mangue-pêche-banane, avant de repousser le plateau et de se replonger dans ses calculs et ses modélisations mathématiques.

Elle continue tard et va se coucher, épuisée, après une douche bien chaude.

C'est rare, mais Speedy a été oublié.

Il y a belle lurette qu'il a fini sa dernière lamelle de champignon et pendant la nuit, il se met à avoir faim. Et quand il a faim, il est d'humeur maussade. A-t-on idée d'obliger les gens à aller chercher leur repas en pleine nuit ?

Le petit Euxina est devenu un escargot de luxe et bon, même s'il affectionne les promenades nocturnes, aller « chasser » son prochain repas ne l'enchanté guère, lui qui est habitué à avoir des tranches de champignon fin directement livrées à la maison.

Toutes antennes sorties, il passe le rebord de sa boîte en plexiglas et s'élanche sur la grande plaine morne qui maintenant l'ennuie plus que tout. Il la connaît par cœur et il sait que tout au long de cette sombre étendue, il n'y a rien à se mettre sous la radula.

Radula, c'est le nom de la langue des escargots. Elle comporte environ 2 000 petites aspérités en forme de dent et est râpeuse à souhait, comme le meilleur papier de verre du menuisier.

Sur sa droite, il y a bien ces fines tranches de cellulose blanc mais les ayant déjà goûtées, il les trouve réellement sans goût et plutôt acides.

Alors qu'il arrive au bout du bureau, ses antennes captent soudain une phéromone inconnue.

Aussitôt, il se fige et tente d'analyser cette molécule étrangère. Il y a du stress dedans, de la sueur et autre chose qu'il n'arrive pas à identifier.

Ces phéromones désagréables commencent à le bombarder. Il a compris : elle se dirigent vers sa plaine. Vite, il rétracte ses antennes polluées par ces odeurs et aussi « rapide » que l'éclair, il se glisse avec agilité sur le bord du bureau avant de passer dessous, et de s'arrêter, tête à l'envers, en toute sécurité.

Au-dessus, il entend des bruits étouffés, des mouvements qui l'inquiètent vraiment, puis les phéromones agressives s'éloignent.

Lentement, Speedy risque une antenne depuis le dessous du bureau. Un peu comme le ferait un périscope olfactif.

Elles sont toujours présentes, mais un peu plus loin.

Courageusement, le petit escargot remonte sur le dessus du bureau. Il hume la plaine. Ces phéromones malpropres ont été déposées partout !

Speedy a oublié sa faim.

Il n'a qu'une envie : rentrer à la maison le plus vite possible. Mais avant, il va falloir traverser toute cette étendue maintenant polluée. Il rentre un peu les antennes et, se blottissant le plus possible dans sa coquille, il se glisse rapidement, sur la pointe de son pied, entre les éclats de phéromones agressives et acides.

Tout en avançant entre les zones sinistrées, Speedy jette une antenne en arrière. Oui, l'orage phéromonien se poursuit là-bas, au loin, mais pour lui, le plus important, c'est d'atteindre son havre de paix.

Il note au passage que les champs de cellulose blanche ont été déplacés mais pas mâchonnés. Speedy se demande bien pourquoi. Ce n'est pas la meilleure nourriture du monde.

Après un temps gastéropodien extrêmement rapide, le jeune escargot atteint sa boîte et se glisse dedans. Soulagé, il rentre ses antennes et se rétracte dans sa coquille, le pied scellé à la paroi. Il pense s'endormir rapidement, le ventre vide mais en paix lorsqu'il sent, à nouveau, que quelque chose ne va pas.

Quelque chose de chaud est sous son pied. Il sent des molécules de chaleur qui le traversent de part en part. Il connaît ça. C'est comme lorsqu'il lambine sous un bon soleil d'été, sauf que là, c'est la nuit.

Il y a un soleil artificiel qui est braqué sur lui !

Il va pour sortir prudemment ses antennes lorsque soudain il sent que quelque chose le pousse.

Il essaie de s'accrocher avec son pied contre la paroi mais la pression est trop forte. Il doit lâcher prise et se sent tomber. Par réflexe, il se blottit complètement au plus profond de chez lui, alors qu'il roule de plus en plus vite dans la boîte.

Soudain, il frappe violemment l'une des parois, sa coquille se fissurant d'un coup.

Et Speedy perd connaissance.

Le réveil sonne.

Trinity s'étire doucement sous sa couette et pousse un soupir.

La seule chose qui lui vient clairement à l'esprit, c'est le visage carnassier de Nick Burr. Elle a beau se cacher au plus profond de son grand lit, ses yeux de furet sont toujours sur elle.

Sa première réaction est... Vite, une pilule !

Et puis, elle se rappelle. Aujourd'hui, elle doit en économiser une. Rien que d'y penser, elle angoisse encore plus. Elle commence à trembler. Son ventre se tord.

Il n'y a rien à faire pour qu'elle puisse se calmer.

Soudain, elle se redresse, s'assied sur son lit et se parle à voix haute, comme elle le fait souvent lorsqu'elle veut se reprendre en main.

« Trinity, tu vas arrêter ? Tu n'es plus une enfant, tu n'as plus à craindre ta mère. Ressaisis-toi ! Tu es une femme comme une autre, avec ses succès et ses échecs mais tu n'as rien à craindre de personne... J'ai bien dit : personne ! »

Elle inspire un grand coup.

« Voilà, respire, continue-t-elle. Tu le sais bien, que tu devrais pratiquer la méditation. Combien de personnes te l'ont déjà recommandé ? Il va falloir t'y mettre ! »

Elle continue à inspirer et expirer à grands coups, lentement. Cela lui fait penser à courir. Cette idée la fait frissonner. Sortir ? Même tôt le matin, cela l'inquiète au plus haut point.

« Pourtant, il va bien falloir que je sorte à un moment ou à un autre. Mais pas aujourd'hui. »

Satisfaite de sa décision, elle se glisse hors du lit pour aller faire sa toilette et se brosser les dents. Dans la salle de bain, elle a un regard pour le flacon blanc au bouchon rouge qui trône sur le côté du lavabo. Mentalement, elle se dit encore « non ».

Elle enfile un peignoir blanc et, de retour dans sa chambre, commande rapidement un petit déjeuner. D'un coup, elle repense à Speedy, se rappelant qu'elle ne lui a rien donné à manger la veille.

« Le pauvre ! » pense-t-elle.

S'asseyant devant la boîte en plexiglas, elle cherche son petit ami sous les quelques feuillages.

Elle aperçoit la jolie et longue coquille torsadée, mais aucune trace de Speedy. La bordure de la coquille, le péristome, est d'ailleurs tourné vers le haut, ce qui n'est pas normal pour un escargot.

Sauf s'il est mort.

« Oh non ! » souffle Trinity qui sent une nouvelle vague d'inquiétude monter en elle. Mais cette fois-ci, elle se ressaisit vite.

Elle approche une main sûre pour saisir la coquille avec délicatesse. Entre deux doigts, elle soulève le petit colimaçon étiré. Speedy est caché dedans.

Vivant ?

Elle tourne doucement la coquille pour l'examiner et note une fine marque vers le milieu. En approchant les yeux, elle repère une fissure et aperçoit, derrière, le corps de Speedy encore humide.

Elle souffle, un peu plus rassurée.

Son ami est toujours là et bien vivant.

Elle sait qu'il va sécréter ce produit qui constitue sa coquille – du carbonate de calcium – pour refermer cette « plaie ». Ainsi, les escargots, même « cassés » ont la capacité de colmater les brèches occasionnées par d'autres animaux qui ont essayé de les briser pour les manger.

Mais elle va lui donner un coup de main.

Elle le repose doucement et traverse la pièce pour aller prendre dans sa valise sa trousse de secours – spéciale gastéropodes – quand soudain, on frappe un grand coup à la porte. Elle se fige au milieu de la pièce alors que son cœur se met à nouveau à battre plus fort.

« Room service ! » crie une voix joyeuse.

Trinity se relaxe. Cette voix, elle la connaît bien.

Elle ouvre la porte en grand et là, devant elle, se tient Christina, un grand sourire illuminant son visage. Sur l'immense plateau, il y a même une belle rose, orange et rouge, plantée dans un verre d'eau.

« Eh bien, je suis gâtée aujourd'hui, dit Trinity.

– C'est normal ! lui répond la jeune Salvadorienne en entrant. Lorsqu'on a un ange dans sa vie, on le bénit. »

Trinity rougit un peu et suit Christina jusqu'à la grande table du salon.

Cette dernière dépose le plateau sur la table et en voyant le contenu, la chef de projet de MetaForex ne peut s'empêcher de réagir.

« Mais... je n'ai pas commandé tout ça !

– Aujourd'hui, c'est moi qui vous offre le petit déjeuner.

– Non, il ne faut pas...

– Et pourquoi pas ? Vous m'avez bien aidée. Je me suis aussi permise de prendre une boisson pour moi, vous permettez que nous le prenions ensemble ?

– Évidemment, asseyez-vous... et puis, racontez-moi. »

Les yeux brillants, Christina prend le temps de s'asseoir, de se servir un peu de café et de prendre un croissant.

« Votre pilule est fan-tas-ti-que ! Je ne vois pas d'autre mot. Hier soir, quand mon ex est arrivé, je ne tremblais pas, je n'avais pas peur, je savais exactement ce que j'allais lui dire. J'avais une confiance inébranlable en moi. »

Elle s'arrête pour mordre dans son croissant.

« Et alors ? s'impatiente Trinity qui boit un jus de fruit banane-ananas.

– Alors ? » tente de répondre Christina, les lèvres pleines de miettes.

Elle fait un signe pour indiquer qu'elle doit d'abord avaler les bouts de croissant qui sont dans sa bouche. Elle reprend ensuite une gorgée de café pour bien faire descendre le tout.

« Alors ?... », dit-elle encore une fois en souriant.

Trinity se fâche un peu.

« Arrêtez de me faire marcher !

– D'accord, pardon. Tout s'est exactement déroulé comme prévu. Il a tellement été surpris par ma réaction qu'il n'a pas su quoi dire. Je crois même qu'il a eu peur lorsque je lui ai parlé de la police. Alors, il a tout accepté. Tout !

– Vous voyez, je vous l'avais dit.

– Oui, vous aviez raison. C'est incroyable. Mais moi, je suis surtout heureuse pour Célestina. J'avais tellement peur. En espérant maintenant qu'il respecte sa parole parce que... Je n'ai plus de pilules... »

Un silence gêné se fait dans la grande chambre.

« Je sais, répond Trinity, mais... Nous devons apprendre à vivre sans. Vous voyez, aujourd'hui je n'en prends pas.

– Et ça se passe comment ?

– Plutôt bien.

– Et quand vous allez sortir ? »

Trinity rougit encore et baisse la tête, regardant sa tasse de thé.

« Je... je n'ai pas l'intention de sortir d'ici aujourd'hui.

– Ah oui ? Et ce n'est pas un peu tricher, ça ? répond Christina avec un petit sourire.

– Si, mais c'est ce que je peux faire de mieux en ce moment », répond Trinity en fixant son amie, droit dans les yeux avant de les détourner à nouveau.

Les deux jeunes femmes restent silencieuses. Le regard de Trinity se porte sur son bureau. Elle y aperçoit la boîte en plexiglas.

Et son cœur fait un nouveau bond.

« Oh... j'ai oublié Speedy ! »

Elle se lève brusquement pour aller récupérer la trousse de secours « spéciale gastéropodes ». Christina, surprise, la regarde se diriger vers l'entrée, ouvrir le placard, en sortir une valise et farfouiller dedans.

« Qu'est-ce qu'il a, Speedy ? »

Toujours la tête dans la valise, Trinity répond tout en continuant à chercher la trousse.

« Il a eu un accident. Je ne sais pas comment il a pu se fêler la coquille, lui qui est un véritable acrobate. D'habitude c'est au contact d'un prédateur ou par accident, quand on lui marche dessus, que cela arrive.

– Oh, le pauvre. Il ne va pas mourir, au moins ?

– Non, il va colmater cette brèche. Mais c'est mieux de lui donner un coup de main. »

Elle pousse un petit cri de victoire et brandit un tube.

« Voilà ! »

Elle se précipite vers la boîte de plexiglas, suivie par Christina. Trinity saisit à nouveau son petit compagnon qui n'a pas bougé depuis tout à l'heure. La coupure est nette mais tellement large qu'elle pourrait facilement casser en deux la coquille.

« Regardez ! dit Christina, je le vois dessous... »

Avec douceur, Trinity s'emploie à mettre un peu d'une colle spéciale, naturelle et biodégradable, afin de rattacher la coquille et ainsi, aider Speedy à se rétablir plus rapidement. Sa main est sûre et « l'opération » ne prend que quelques secondes, sous les yeux de Christina qui retient son souffle.

« Heureusement, dit la jeune femme en restant concentrée sur ce qu'elle fait, la fêlure est bien nette et facile à réparer. Sinon, il aurait fallu procéder autrement. »

Finalement, Trinity repose le tube sur le bureau, garde la minuscule coquille torsadée dans sa main et attend. Au bout d'une bonne minute, on voit apparaître le bout d'une antenne. Celle-ci est hésitante, semblant scruter prudemment les alentours.

« Il nous voit, là ? Il ne va pas prendre peur ? demande Christina.

– Pas du tout. Il ne voit pratiquement rien. Par contre, je suis certaine qu'il a déjà capté nos odeurs. »

Une deuxième antenne apparaît, scannant elle aussi les environs tout autour de l'ouverture de la coquille.

« Ça va, il reprend confiance. Il faut le laisser, maintenant. »

Trinity dépose Speedy en douceur dans son lit de terre et d'humus. Elle regarde Christina.

« Vous avez des champignons, à la cuisine ?

– Oui. Vous en voulez ?

– Ça serait gentil, parce que j'ai oublié de le nourrir, alors si on pouvait lui donner quelque chose de frais...

– Pas de problème ! Je reviens tout de suite. »

Christina fait demi-tour, faisant tournoyer sa queue de cheval derrière elle. Elle attrape le plateau repas et se dirige vers l'entrée, enjambant la valise, toujours au sol. Elle sort et la porte se referme derrière elle.

Trinity en profite pour arranger un peu la grande chambre qui commence à ressembler à un champ de bataille. Un petit coup discret à l'entrée la tire de ses pensées et Christina, avec un grand sourire, lui donne un gros champignon coupé en lamelles, déposé sur une soucoupe et emballé dans un film plastique transparent.

« Vous auriez dû voir la tête d'Oscar lorsque je lui ai dit qu'un client voulait un seul champignon, cru, coupé le plus finement possible. Il voulait au moins rajouter de la sauce et du persil ! Je ne sais pas si Speedy aurait apprécié. »

Trinity sourit et remercie la jeune Salvadorienne. Cette dernière secoue la tête.

« Ce n'est rien du tout, après ce que vous avez fait pour moi. Bon, je me sauve. Je veux voir Célestina avant qu'elle ne parte à l'école. Restez forte aujourd'hui, d'accord ? À bientôt !

– Merci, Christina. Repassez me voir quand vous voulez. »

La jeune employée de l'hôtel s'éloigne dans le couloir pendant que Trinity accroche un signe « Do not disturb » à la poignée de la porte avant de la refermer.

Après avoir déposé une lamelle dans la boîte de Speedy, elle se dirige vers la salle de bain.

« Être forte... », pense-t-elle, pendant qu'elle fait tourner la poignée de la douche.

L'eau jaillit de la poire.

« Elle est gentille, Christina, mais c'est elle qui est forte. Moi, je n'ai pas son courage. »

Trinity touche l'eau du bout des doigts pour confirmer qu'elle est à la bonne température. Elle ôte alors son peignoir et entre dans l'imposante baignoire pour prendre une douche revigorante.

Une fois séchée, les cheveux dissimulés dans une serviette qui lui forme un turban sur la tête, elle prend le temps d'entretenir et de protéger son corps d'une lotion nourrissante, apaisante.

Mais son esprit est ailleurs.

Machinalement, elle cherche parmi ses dessous ceux qu'elle va porter aujourd'hui.

« Ann Summers, se dit-elle, a vraiment le chic pour créer des soutiens-gorges et des culottes qu'on a envie de porter, juste pour le plaisir. »

Elle prend, dans ses mains tendues en avant, un slip brésilien noir à broderies rouges et penche la tête sur le côté pour l'admirer... avant de s'arrêter brusquement.

« Mais, je suis stupide ou quoi ! Aujourd'hui je ne sors pas. »

Elle jette la culotte dans un des tiroirs de la petite commode blanche et la referme d'un coup sec.

Elle opte alors pour un shorty noir uni à dentelles sur les côtés, un pantalon capri noir de chez Puma et un simple t-shirt crème qui arbore un gros point d'interrogation mauve comme motif.

Un peu frustrée, elle allume son ordinateur et se plonge dans le travail. C'est toujours une bonne façon d'effacer temporairement ses soucis et ses peurs. Au moins, dans cette bulle anonyme et luxueuse que constitue cette suite, elle peut oublier pour un temps le monde extérieur... et sa cruauté.

Elle ne déjeune pas et, seulement vers 16 h 00, elle se dit qu'elle mangerait bien quelque chose. Curieusement, la ligne du « room service » sonne constamment occupée lorsqu'elle l'appelle et elle note qu'elle a soif. Elle a bu de l'eau toute la journée. Elle a envie d'autre chose. Un thé glacé, peut-être ?

Il y a un distributeur automatique au bout du couloir.

Le visage de Trinity se rembrunit et elle a un petit frisson.

Elle se ressaisit et se parle à voix haute comme pour conjurer ses peurs.

« Écoute, si tu as peur de sortir dans le couloir de ton hôtel, ta vie est définitivement terminée. Allez, on y va ! »

Elle a prononcé les derniers mots avec force, comme pour se donner un peu plus de courage.

Elle ouvre doucement la porte, le souffle court.

Elle passe la tête.

Un coup d'œil à gauche et à droite.

Personne.

Pratiquement sur la pointe des pieds, elle part à petites foulées, tout au bout du couloir, juste à côté de l'ascenseur, là où se trouve la pièce avec distributeurs, micro-onde et poubelles diverses.

Elle se jette dedans, introduit rapidement les pièces dans la machine, appuie sur « A12 » et attend comme dans un supplice que le moteur électrique se saisisse de sa boisson dans la rangée A et la fasse basculer dans le tiroir du bas.

Il est lent. Presque aussi lent que Speedy.

Trinity a une furieuse envie de lui donner un coup de pied pour le faire accélérer. Finalement, la bouteille en plastique de thé froid tombe dans le tiroir. La jeune femme s'en saisit et, après un rapide coup d'œil, repart tel un ninja dans le couloir.

Elle s'engouffre dans sa chambre, claque la porte derrière elle et souffle un grand coup. Débouchant la bouteille, elle boit avec délice quelques gorgées fraîches.

C'est bon !

Elle traverse la pièce pour aller s'asseoir sur le canapé du salon. Elle se laisse tomber dedans et continue à boire. Elle sent quelque chose de dur sous elle. Elle glisse une main sous sa cuisse et en retire un petit livre à la couverture cartonnée et usée, d'un bleu défraîchi.

Les yeux de Trinity s'éclairent.

C'est sa bible à elle. Son livre fétiche.

Et quand elle repense à la façon surprenante dont elle l'a acquis, cela la replonge dans son passé d'étudiante.

C'était il y a longtemps.

Enfin, pas si longtemps que ça : une dizaine d'années.

Déjà.

Elle était encore une jeune étudiante, un peu geek, passionnée par les chiffres, les marchés, la modélisation et comment l'homme intervient vraiment dans tout ça.

Trinity faisait un stage à Paris, deux semaines au mois de mai. Est-ce qu'on pouvait vraiment appeler ça un stage ? Quinze jours dans la capitale la plus romantique du monde !

Son français n'était pas parfait mais elle se débrouillait assez pour pouvoir s'en sortir et ne pas mourir de faim.

Son stage, décroché par hasard, se déroulait dans une toute petite entreprise de courtage privée, un de ces bureaux auxquels on n'aurait pas confié ses économies, vu sa taille.

En fait, son patron, Julien Delage, ne recherchait même pas de clients. Au début des années 1970, sur un coup de chance, alors qu'il était lui-même tout jeune stagiaire, il avait misé toutes ses économies sur le « bon numéro » et avait fait fortune en une nuit.

Depuis, il gérait quelques portefeuilles sans nom et voyageait beaucoup dans les déserts de l'Afrique de l'Ouest. Un homme étrange, un peu mystérieux, qui évidemment ne pouvait que fasciner une jeune femme comme Trinity. Il devait avoir plus de soixante ans mais il émanait toujours de lui une jeunesse indéfinissable malgré ses quelques rides et ses cheveux grisonnants.

Julien Delage restait très discret. Elle ne savait rien de sa vie, si ce n'est que la seule musique qu'il écoutait était celle des Doors et puis, aussi, des airs ethniques africains qui sentaient bon le dépouillement et la simplicité.

Un jour, alors qu'ils analysaient la courbe d'une valeur qui ne cessait de monter, Julien avait laissé échapper un petit soupir d'ennui.

« Elle va retomber, avait-il dit.

– Comment, monsieur ? Mais tous les indices indiquent le contraire ! avait répondu Trinity.

– Vous voulez parier ? »

La lueur amusée dans le regard de son patron avait gêné la jeune étudiante timide qu'elle était. Il y avait un mélange d'humour dedans mais aussi d'autre chose qu'elle n'avait pas pu déterminer.

Bien sûr, elle n'avait pas parié, le flair de Julien Delage étant plus que renommé dans le milieu.

Évidemment, la valeur était retombée, à la surprise de tous, sauf celle de Julien et donc, de Trinity. La maison, la seule à avoir misé sur une chute de la valeur avait engrangé des dizaines de millions, selon les estimations de Trinity.

Lorsque pendant un déjeuner, quelques jours plus tard, elle lui avait demandé comment il avait su avec tant de certitude, Julien l'avait d'abord regardée d'un air qui montrait clairement qu'il ne comprenait pas de quoi elle parlait.

Il lui avait fallu quelques secondes pour se rappeler.

« Ah oui, avait-il souri, là où vous n'avez pas osé parier... »

Il avait fait une pause, son regard s'était quelque peu assombri et la réponse qu'il avait faite à Trinity l'avait sidérée :

« La chance, Trinity, la chance, tout simplement. »

Face au barrage de dénégations de sa stagiaire, Julien avait levé les bras au ciel en signe de reddition.

« Bon, si vous voulez vraiment tout comprendre, avait-il commencé, il n'y a qu'un seul livre que vous devez lire. C'est là où j'ai presque tout compris. Le reste n'est que poudre aux yeux.

– Et c'est quoi, ce livre, avait demandé Trinity, en retenant son souffle.

– Vous ne le trouverez plus dans le commerce. Ça fait longtemps qu'il est épuisé et a disparu de la circulation. Dans le monde du trading, c'est un peu un livre mythique. Si un jour, vous en trouvez un à vendre, n'hésitez pas, achetez-le tout de suite, quel qu'en soit le prix. Il vous donnera toutes les clefs dont vous avez besoin. »

Il avait fait une pause.

« Je parle bien de l'édition originale, la seule et unique valable, datant de 1914. Le jeu, la chance et le hasard de Louis Bachelier, sorti chez Flammarion. »

Dès lors, intriguée par ce livre, Trinity courut les bouquinistes et les librairies qui vendaient des livres d'occasion, afin d'en découvrir une copie.

Paris avait perdu de son charme.

Elle en avait trouvé, des exemplaires, mais ils étaient tous plus ou moins récents. Et puis, c'était comme un défi maintenant : il lui fallait l'édition originale, qu'elle ne trouvait nulle part.

Son patron avait donc raison ?

De plus, le temps lui était compté car les jours filaient et elle devait repartir pour les États-Unis.

La veille de son départ, elle avait couru, plan détaillé à la main, les librairies les plus reculées dans les ruelles les moins fréquentées par les touristes.

En fin de journée, épuisée, les pieds en feu, elle avait poussé la porte d'une toute petite boutique du VI<sup>e</sup> arrondissement, propre, ce qui est rare quand on vend des livres d'occasion. Elle était spécialisée dans les livres orientaux mais Trinity, ayant déjà visité toutes les autres, avait fini ici, juste par perfectionnisme, pour se dire qu'elle les avait toutes faites.

Une jeune femme à la chevelure brune et abondante, au teint mat, avait levé les yeux du livre qu'elle lisait.

« Bonjour, avait-elle dit avec un sourire lumineux, je vais bientôt fermer mais vous pouvez quand même regarder les rayons. »

Trinity, dans un état second, était juste venue se planter devant elle. La suite avait été surréaliste et était à jamais gravée dans sa mémoire.

« Est-ce que vous avez Le jeu, la chance et le hasard de Louis Bachelier ? Je cherche une édition originale. »

La jeune femme, pas surprise pour un sou, avait hoché la tête.

« Oui, la voici. »

Et sans plus de cérémonie, elle avait sorti de dessous le comptoir un livre d'apparence très vieille, à la couverture bleue, usée.

« Vous... vous êtes certaine ? avait bafouillé Trinity, n'arrivant pas à y croire.

– Oui, je connais mon métier, avait répondu la libraire, toujours souriante. Édition originale, 1914, 1<sup>er</sup> tirage. Un livre extrêmement rare.

– Et... et vous l'avez, comme ça, à portée de main ?

– Les choses de valeur, on les garde à l'œil. »

Trinity s'était sentie vaciller.

La jeune femme à la peau mat avait vite contourné le comptoir pour venir la soutenir.

« Asseyez-vous ici. On dirait que vous avez besoin de reprendre des forces. Je reviens tout de suite. »

Elle l'avait conduite à côté du comptoir, où une table basse et deux poufs en cuir rouge apportaient une touche encore plus exotique à cette librairie.

Trinity, à bout de forces, s'était laissée tombée sur l'un d'eux mais elle gardait quand même un œil sur le livre. Julien Delage allait être fier d'elle.

Dans une librairie orientale !

La jeune libraire était revenue avec un petit plateau contenant une théière en métal, deux petits verres transparents et une assiette pleine de ce qui ressemblait à de petites crêpes carrées.

Souriante, elle s'était assise sur l'autre pouf.

« Ça va mieux ? Je m'appelle Nadia.

– Oui, un peu. Moi, c'est Trinity.

– Alors, concrètement, qu'est-ce qui vous arrive pour être dans cet état ? »

La gentillesse de la jeune femme fit que Trinity s'était tout de suite sentie en confiance. Elle lui raconta sa poursuite parisienne du livre de Bachelier pendant que Nadia, tout en hochant la tête, remplissait les petits verres d'un liquide brûlant, ambré. Elle faisait monter la théière très haut tout en versant le liquide d'un geste sûr.

« Eh bien, vous l'avez trouvé, finalement !

– Oui, je n'en reviens pas. Ça doit être ça, aussi : le choc d'avoir finalement trouvé un exemplaire... dans la dernière librairie de ma liste.

– Tenez, goûtez-moi ça. Attention, c'est chaud. C'est du thé à la menthe et ça va vous redonner du tonus.

– Ça sent vraiment bon », avait dit Trinity en approchant le verre de ses lèvres.

Le liquide, avec un peu de mousse sur le dessus, était brûlant et elle dut s'y reprendre à plusieurs fois pour pouvoir en avaler un peu. Le goût était léger.

Mais Nadia n'en avait pas fini avec elle.

« Il faut aussi manger. Vous allez goûter à un de mes msemens tout frais. Ils sont de ce matin. »

Elle avait pris dans l'assiette un de ces carrés en pâte doré.

« Vous préférez quoi dessus ? Du miel ou du beurre au thym ? avait-elle demandé, avant de se pencher vers Trinity d'un air de conspirateur et de chuchoter : moi, je mets les deux. »

Trinity avait éclaté de rire et avait dit « oui » de la tête. Quelques instants plus tard, elle dégustait un msemen beurré avec une pointe de miel. C'était un peu comme un feuilleté, même si ça lui rappelait le goût de ses pancakes californiens. En tout cas, c'était délicieux.

Elle ne résista pas au deuxième verre de thé que Nadia poussa devant elle ni à un deuxième et troisième msemen préparé avec dextérité par la jeune libraire.

« Ce n'est pas français, tout ça. C'est de quel pays ? »

Si Nadia pouvait rayonner un peu plus, c'est à cet instant que cela se produisit. Ses yeux s'illuminèrent et passèrent du noisette à une teinte légèrement dorée.

« Du Maroc, bien sûr ! s'exclama-t-elle en levant son verre de thé à la menthe. Ma famille est originaire de là-bas et, même si je suis née en France, j'adore mes racines. »

Les deux jeunes femmes avaient sympathisé, Trinity goutant aux bienfaits des msemens et du thé sur son organisme. Pourtant, au bout d'un moment, elle avait bien été obligée de revenir au sujet de sa visite.

« Nadia, le livre de Bachelier, il est bien à vendre ? »

La jeune libraire avait dit « oui » de la tête tout en versant un troisième thé dans le verre de Trinity.

« ...et combien coûte-t-il ? »

À ce moment-là, le visage de Nadia s'était rembruni.

« Bien plus que vous ne pouvez y mettre.

– J'ai des économies, vous savez. Alors, dites-moi : combien ? »

Nadia, le visage plus sérieux, lui avait donné le prix.

Trinity avait eu un mouvement de recul sur le pouf.

« Mais... C'est plus que le prix d'une voiture de sport ! »

L'autre avait doucement haussé les épaules.

« Si vous préférez une Porsche... »

Trinity avait réfléchi une seconde et avait avalé d'un trait le reste de son thé, bien plus amer que le premier.

« Je le prends. Demain matin, je viens avec l'argent. Vous me le gardez ?

– Bien entendu », avait dit Nadia, surprise par la détermination de la jeune femme.

À l'ouverture des banques, le lendemain, Trinity, l'angoisse au ventre, avait réuni tout l'argent qu'elle pouvait. C'était une folie. Pour un livre. Inconnu.

Mais elle faisait confiance à son patron.

Arrivée à la librairie, Nadia, qui avait attaché ses cheveux dans une grande natte souple l'avait saluée de son grand sourire.

« Eh bien, je ne pensais pas que vous reviendriez !

– Pourquoi ?

– Vous croyez que vous êtes la première à me demander ce livre ? Mais dès que j'annonce le prix, les acheteurs éventuels disparaissent. »

Trinity avait rougi.

« Justement... Je, je n'ai pas pu réunir toute la somme. Ça m'est impossible depuis la France. Il... Il me manque un bon tiers, que je pourrai vous virer depuis les États-Unis. Ensuite, vous pourriez m'envoyer le livre... C'est possible ? »

Nadia avait pris un air sévère en faisant un signe de la tête vers la droite.

« Passez dans mon bureau. »

Le cœur battant, Trinity l'avait suivie.

Le « bureau » était en fait les deux poufs rouges et la petite table basse sur laquelle trônaient les mêmes spécialités que la veille. En plus grandes quantités.

Nadia avait éclaté de rire en s'asseyant.

« Je vous ai fait peur, n'est-ce pas ? Dans ma famille, les affaires sérieuses se traitent toujours autour d'un thé et lorsque l'on termine le troisième, le deal est fait. »

Trinity s'était détendue et, entre thé et msemens beurrés-miellés, les deux femmes avaient parlé à bâtons rompus, la jeune étudiante américaine expliquant pourquoi elle désirait à tout prix cette édition du livre de Bachelier et comment elle comptait régler la somme manquante, petit à petit.

Nadia avait fini son troisième thé, avait reposé le verre, s'était levée pour aller jusqu'au comptoir et était vite revenue, tenant le livre entre ses mains.

« Je vous fais confiance. »

Elle avait glissé un signet entre les pages.

« Concrètement, sur ce marque-page vous trouverez toutes les coordonnées nécessaires pour me faire parvenir le reste du paiement. Je m'arrangerai avec le patron. »

Elle avait refermé, d'un coup sec, le livre et l'avait tendu à Trinity.

« Tenez, prenez-le. »

Interdite, Trinity avait posé son msemen à moitié entamé et avait avancé une main tremblante,

comme si on lui remettait le Saint Graal.

« Vous... vous êtes certaine ? »

Nadia avait hoché la tête, souriante.

« Trois thés suffisent... »

Ce n'est qu'une fois dans l'avion, à destination de Los Angeles, qu'elle avait ouvert le mystérieux livre.

Elle avait ensuite respecté sa parole et avait viré mensuellement une partie de l'argent qu'elle devait. Il avait fallu un certain temps pour qu'elle finisse de régler sa dette. Nadia avait parlé d'une Porsche mais c'était plus d'une Ferrari qu'il s'agissait !

Trinity sourit en repensant à toute cette histoire. Qu'est devenue Nadia, la fascinante libraire à la main légère, versant avec grâce le thé à la menthe ?

Assise sur son canapé, dans cette chambre de Las Vegas, elle mesure le chemin parcouru. En grande partie grâce à son livre fétiche.

Elle va pour reprendre une autre gorgée de son thé glacé, forcément bien moins bon maintenant qu'elle a repensé à celui de Nadia, lorsqu'elle remarque que le téléphone sur la table de chevet clignote. Un message ? Ce doit être le room service qui la rappelle.

S'asseyant sur le rebord du lit, elle pose sa bouteille sur la petite table, saisit le combiné, pianote sur quelques touches et, alors qu'elle allait reprendre une autre gorgée, elle entend le début du message, qui la fige.

« ... Bonjour... bonjour Trinity, c'est... c'est Gianmarco. »

La voix du jeune chercheur, avec son accent italien, est comme un éclair suivi d'un coup de tonnerre dans le cœur de Trinity. Ce dernier se met soudain à battre la chamade.

« Je..., poursuit la voix de Gianmarco, embarrassée, ... je m'excuse pour... hier soir et aussi pour ce matin. Peut-être que je... que j'ai voulu aller trop vite mais vous... vous me... Enfin, je voudrais juste vous inviter à dîner ce soir... C'est, c'est possible ?... À 19 h 30 au Verandah, le restaurant du Four Seasons... Et si... si vous ne venez pas, je comprendrai... Portez-vous bien, au revoir. »

Le clic au bout du fil indique que Gianmarco a raccroché mais Trinity reste immobile, combiné à l'oreille, comme si le chercheur italien allait reprendre le téléphone pour ajouter quelque chose.

Au bout de quelques secondes, elle revient enfin à la réalité. Elle se penche sur le téléphone et appuie sur la touche « Replay » et écoute une deuxième fois le message.

Elle rappuie sur le même bouton pour l'entendre une troisième fois. Son doigt, finalement, reste sur la touche pour faire repartir le message dès qu'il est terminé. Au bout d'un moment, allongée sur son lit, les yeux au plafond, elle connaît le message par cœur.

« Gianmarco », murmure-t-elle.

Elle ne pensait pas que juste de prononcer son prénom lui ferait autant d'effet. Elle repense à cette rencontre au bar de l'hôtel. Ils se connaissent à peine et pourtant, si la chambre n'avait pas eu ce numéro maudit...

Elle rougit en pensant à son audace, hier soir.

Audace ?

Elle se redresse d'un coup dans son lit.

Audace ? Assurance ? Courage ?... L'image de Paul Davenport se superpose lentement sur celle de Gianmarco jusqu'à effacer ce dernier. Le chimiste des laboratoires Marck sourit aussi mais c'est un rictus qui anime son visage.

Elle se frotte les yeux pour essayer d'effacer ce mélange des deux visages.

Trinity se laisse retomber sur le lit.

Si je veux revoir Gianmarco, il va falloir que je prenne une pilule, pense-t-elle, autrement je n'aurai pas la force de soutenir son regard. Il me croit une femme à l'aise, libérée, intelligente. Mais sans les cachets, je ne suis que peureuse, moche et complexée.

Elle cache sa tête sous la couette et repousse encore, non sans effort, l'image faustienne de Paul Davenport. Trinity ramène le visage séduisant du jeune chercheur italien devant ses yeux. Ce n'est finalement pas si difficile. Elle s'imagine, heureuse, tout naturellement, dans ses bras. Elle serre très fort la couette contre elle. Elle est bien, au chaud, avec plein de sensations qui l'envahissent.

Elle se laisse porter par son imagination et construit dans sa tête de multiples scénarios futurs où la vie à deux est simple et belle.

Lorsque Trinity se réveille, la chambre est pratiquement plongée dans le noir. Lorsqu'elle réalise qu'il doit être tard, elle pousse un petit cri et regarde l'heure incrustée dans la table de chevet, priant intérieurement pour qu'il ne soit pas trop tard.

19 h 15.

D'un bond, elle se lève et fonce dans la salle de bain tout en ôtant ses vêtements. Elle met la douche en marche, se jette dedans, commence à s'asperger avant d'arrêter brusquement le jet et de ressortir immédiatement.

« La pilule ! » souffle-t-elle.

Trempée, elle inonde le carrelage en marbre, manque de glisser et attrape le flacon blanc à bouchon rouge. Après avoir avalé un comprimé, mentalement elle se dit : « trente minutes ! »

De toute façon, il lui faut au moins ça pour se préparer de façon décente.

Pourvu qu'il ne soit pas trop tard.

La douche est finalement expédiée, le corps frotté et essuyé, les cheveux séchés et brossés en mèches sages qui lui passent derrière les oreilles.

Elle hésite à sauter l'étape « crème de corps hydratante et nourrissante » puis se dit « on ne sait jamais », en rougissant un peu.

Elle aurait bien aimé se vernir à nouveau les ongles mais elle n'aura pas le temps. Alors, elle opte pour un maquillage simple en pensant déjà à ce qu'elle va se mettre.

Les minutes passent. 19 h 35. 19 h 40.

Malgré tout, une confiance irrésistible se glisse peu à peu en elle. Elle commence à bien connaître cette sensation absolue et puissante. Elle la sent monter dans ses veines, balayant tout doute sur son passage. Elle s'en veut un peu de se laisser dominer comme ça mais, en même temps, elle se sent soulagée.

Ce soir, elle sera forte. Elle ne peut s'empêcher de sourire.

Elle enfle le slip brésilien rejeté le matin et se glisse dans une robe fourreau noire, légère et courte, d'Emilio Pucci. Une folie, hors de prix, achetée chez Saks à San Diego. Seyante, avec des manches courtes au ras des coudes. Trinity avait adoré le large motif de dentelle noire laissant voir sa peau qui coupait la robe en deux, au niveau de la ceinture, juste au-dessous des seins.

Pieds nus, elle court chercher dans sa valise sa paire d'escarpins noirs, les seuls qui aillent avec toute sa garde-robe.

Il est 19 h 55 lorsqu'elle claque la porte de la chambre derrière elle et s'élance, pieds nus, en courant dans le couloir. Alors qu'elle attend l'ascenseur, elle enfle ses chaussures à talons hauts.

Dans le miroir de l'ascenseur qui descend, elle se scrute sous toutes les coutures afin d'être certaine que tout est bien là où il doit être. Elle lisse sa robe, replace une mèche et se regarde dans les yeux. À nouveau, elle y voit des images audacieuses qui l'inquiètent un peu mais qu'elle ne peut plus stopper.

Elle ne va pas faire demi-tour maintenant. Elle en a bien rêvé, tout à l'heure, non ?

Il y a du monde dans le lobby et Trinity se fraie un chemin, aussi vite que ses escarpins le lui permettent, vers le restaurant.

Au maître d'hôtel qui, devant son pupitre, s'enquiert de sa réservation, elle répond qu'elle est attendue et continue son chemin, sans attendre d'être accompagnée.

Lorsqu'elle débouche à grands pas dans la salle du restaurant à l'atmosphère feutrée, aux teintes pastel et crème, à la moquette épaisse, elle sent plusieurs regards se poser sur elle. Sans se démonter, elle s'avance, se sentant grande et pleine de confiance. Elle cherche parmi les tables où se trouve Gianmarco.

Trinity regarde sa montre. 20 h 01. Elle se dit qu'il est peut-être déjà parti. La déception l'envahit. Elle arrive en bout de salle sans le voir et doit faire demi-tour. À regret. Soudain, elle aperçoit, à l'opposé, tout là-bas, le maître d'hôtel bien campé sur ses pieds. Le visage fermé, les mains croisées devant lui.

Visiblement, il n'a pas apprécié l'attitude cavalière de la jeune femme.

À regret, désappointée, elle avance dans sa direction.

Et puis, elle remarque qu'il fait un petit geste du doigt pour lui indiquer une table sur sa droite, haussant les sourcils comme pour lui confirmer qu'il suffisait de lui demander.

Lorsque Trinity tourne la tête dans la direction indiquée, derrière une fine tenture, elle remarque une touffe de cheveux, savamment décoiffée, qu'elle connaît bien. Elle dissimule le visage de quelqu'un qui, la tête posée sur une main, est en train de lire sur son iPhone tout en sirotant un Bolli-Stoli.

« Gianmarco ? »

Le jeune chercheur italien met une seconde avant de réagir.

« Oh, Trinity ! Il se lève précipitamment. Merci beaucoup d'être venue.

– Et merci à vous de m'avoir invitée. Je suis vraiment désolée pour mon retard.

– Je vous en prie, ce n'est pas grave. Il la regarde de haut en bas. Vous êtes... resplendissante. »

La jeune femme rougit et fait « chut » en mettant un doigt sur ses lèvres.

Ils s'asseyent tous les deux.

« Je vous offre un Bolli-Stoli ?

– Avec plaisir... »

Intimidé, Gianmarco fait signe à un garçon qui s'empresse de prendre la commande. Ils en profitent pour choisir leur menu.

Le garçon reparti, un court silence s'installe entre eux deux.

Gianmarco passe sa main sur le haut de son front.

Trinity n'hésite pas.

« Je vous demande de m'excuser pour mon attitude puérile d'hier soir. »

Gianmarco secoue la tête.

« Non, c'est moi qui aurait dû être plus respectueux. J'aurais simplement dû vous raccompagner à votre chambre.

– Désolée, c'est moi qui vous ai bien forcé la main. »

Un nouveau silence. Ils goûtent à leur Bolli-Stoli qu'un serveur vient d'apporter.

« Alors, vous me pardonnez ? demande Gianmarco.

– Je n'ai rien à vous pardonner. Je suis une grande fille. Je sais où je mets les pieds.

– Mais alors ?... Pourquoi ?...

– J'ai paniqué en voyant votre chambre... Un mauvais souvenir, c'est tout. »

Gianmarco fronce les sourcils, confus.

« Vous... vous ?... »

Trinity éclate de rire.

« Non, ce n'est pas ce que vous pensez. Je n'ai pas l'habitude de visiter les clients de l'hôtel, la nuit.

– Alors, excusez-moi aussi pour ce matin. J'ai été ridicule.

– J'aurais fait la même chose. »

Le garçon les interrompt à nouveau.

« Tournedos Rossini ?

– C'est pour moi, dit Gianmarco.

– ... et donc salade composée au jambon de parme et chèvre chaud pour mademoiselle. Bon appétit. »

Les deux se plongent dans leurs assiettes respectives sans un mot.

« Hmm, ce tournedos est parfait. À point, dit finalement Gianmarco. Et votre salade ?

– Très bonne, merci. »

Nouveau silence. Mais Trinity ne peut s'arrêter, maintenant.

« Votre congrès ?

– Ça va. J'attaque mon quatrième manga. »

Elle rit.

« C'est donc si ennuyeux ? Est-ce que vous présentez, vous aussi ? »

Le regard de Gianmarco s'assombrit, comme l'autre soir lorsqu'il parlait de son travail.

« J'aurais dû. Mais mon nom a été retiré de la liste des conférenciers.

– Normal. Une conférence sur les mangas dans un congrès sur la recherche en physique fondamentale, forcément, ça n'intéresse personne. »

Ça ne fait pas rire Gianmarco. Le sourire sur le visage de Trinity se fige.

« Excusez-moi, je voulais juste vous détendre.

– En ce moment, j'hésite entre l'incrédulité et l'angoisse.

– De quoi ?

– Ça serait trop long à vous expliquer mais disons que dans mes recherches, mes calculs me conduisent à des résultats parfois étonnants, qui ne correspondent pas aux lois universelles de la physique.

– Ce n'est pas un progrès, ça ?

– Justement, non. Cela remettrait en cause tout un pan de ce qui a été découvert jusqu'à

maintenant. »

Gianmarco avale un morceau de son tournedos.

« Et pourquoi avez-vous peur ? demande Trinity en picorant dans son assiette.

– Hier, ça allait encore, mais aujourd'hui j'ai appris l'annulation de ma conférence. Ce n'est pas rien. »

Il a un petit sourire.

« Mais c'était après vous avoir invitée à ce diner. »

Trinity éclate de rire.

« Et vous avez bien fait ! Je m'ennuyais aussi un peu. Comme je dois encore rester quelques jours pour une autre conférence – moi aussi – cela me fait plaisir de partager un repas avec un vrai être humain, pas un touriste en short », finit-elle, tout sourire.

Les yeux verts de Gianmarco retrouvent de leur éclat. Une lueur dorée semble même les traverser.

« Là, vous êtes encore en train de me faire du rentre-dedans... »

Trinity fait une moue déçue. Le chercheur italien se reprend tout de suite.

« Mais ça ne me dérange pas, au contraire. Rentrez-moi dedans, autant que vous le voulez », dit-il en souriant, découvrant enfin ses belles dents blanches.

Trinity a un petit frisson. Voilà que ça la reprend. Mais ce soir, elle n'a pas envie de se retenir. Gianmarco continue.

« Chaque homme cache en lui un enfant qui veut jouer. »

La jeune femme fronce les sourcils.

« Non, non, ce n'est pas de moi, poursuit Gianmarco, hilare. C'est de Nietzsche, le philosophe.

– Et pourquoi vous dites ça ?

– Parce que c'est vrai, non ? Vous ne trouvez pas ? Rigides dans nos certitudes, nous en oublions les plaisirs simples de la vie. »

Le visage de Trinity s'éclaire.

« Vous avez raison. J'aime cette citation. Mais vous êtes amateur de philosophie ?

– Moi ? Non, pas du tout, dit-il en riant. C'est ma grand-mère, la férue de Nietzsche. C'est elle qui m'a élevé à coup de citations du philosophe allemand.

– Et vous n’avez pas été traumatisé ? dit Trinity en souriant.

– Ne riez pas, aussi loin que je puisse m’en souvenir, je l’entends me citer du Nietzsche pour que je finisse ma soupe ou que je range ma chambre. »

Ils rient tous les deux en finissant leur assiette.

« Si nous nous trouvons tellement à l’aise dans la nature, c’est qu’elle n’a pas d’opinion sur nous, reprend Gianmarco. Qu’est-ce que vous en pensez, de celle-là ?

– Elle est belle... et si vraie.

– N’est-ce pas ? Ma grand-mère avait l’habitude de me la citer lorsque nous nous promenions dans les collines, près de la maison, au-dessus du grand lac. Il hésite. ... mais elle me la répétait aussi, à voix haute, pendant la réunion parents-élèves de la classe. Tous mes camarades étaient présents avec leur père et leur mère. Moi je n’avais que ma grand-mère, qui était bien plus âgée que tout le monde. Les regards qui nous observaient à la dérobée me mettaient mal à l’aise. »

Le visage de Trinity s’adoucit.

« Mais Nietzsche... et surtout votre grand-mère, ont fait de vous un brillant chercheur.

– Oui, c’est elle qui est très fière maintenant. Vous connaissez la réputation de la mamma italienne ? Imaginez donc celle de la nonna... la grand-mère ! »

Ils sourient, complices.

Le garçon s’approche, pour desservir.

« Vous prendrez un café ? Avec peut-être un dessert ? »

Trinity choisit un tiramisù. Gianmarco s’incline de manière solennelle.

« Merci de faire honneur à ma patrie. Encore un motif de fierté pour la nonna, dit-il en riant. Il se tourne vers le garçon. Je vais prendre un affogato.

– Un quoi ? lui demande Trinity.

– Un affogato. Vous ne connaissez pas ? »

Trinity secoue la tête pendant que le garçon s’éloigne.

« C’est simplement une boule de glace à la vanille que l’on met dans une tasse et que l’on recouvre d’un expresso. Affogato, ça signifie noyé en italien.

– Je retiens, dit la jeune femme.

– Et vous avez bien raison parce que lorsque vous y goûtez, après, vous ne pouvez plus vous en passer. »

Les desserts servis, Gianmarco pousse le sien vers Trinity.

« Allez-y.

– Non, quand même, c'est votre dessert...

– Je peux toujours en commander un autre, si je suis en manque.

– Dans ce cas... »

Elle plonge sa petite cuillère dans la tasse blanche que lui a tendue le chercheur italien. Le mélange est élégant entre la glace à la vanille ambrée et l'expresso qui prend des teintes dorées. Elle goûte. D'un coup, ses yeux s'écarquillent et fixent ceux de Gianmarco, tout sourire.

« Qu'est-ce que je vous avais dit ?

– Mmmh ! C'est délicieux, ce mélange sucré-amer et chaud-froid. »

Elle reprend une cuillère dans la tasse.

« Dois-je en commander un autre pour moi ? » demande Gianmarco, un sourcil levé, un peu moqueur.

La cuillère en pleine bouche, Trinity hausse les sourcils. Elle avale en catastrophe.

« Pardon, pardon ! Excusez-moi, c'est vraiment trop bon.

– Et votre tiramisu, ça ira ? »

La jeune femme baisse les yeux sur l'assiette où son dessert, présenté avec goût, est recouvert d'une fine poudre de chocolat noir.

« Non, je ne vais pas me laisser abattre. Ce n'est pas la fin du monde non plus », conclut-elle en jetant un dernier regard à l'affogato de Gianmarco.

Pendant quelques minutes, ils dégustent tranquillement leurs desserts respectifs. Sans un mot. De temps en temps, ils se regardent et ils sourient.

Dans leur bulle.

Heureux de savourer ce moment.

Le barman du Charlie Palmer traverse la salle du restaurant et ils ne le remarquent même pas. Lui, il n'est pas surpris de les retrouver ensemble.

Tout va bien.

Trinity, tout en savourant son dessert, se dit qu'avant, elle se serait arrêtée de parler. Juste maintenant. Elle se serait empêchée de dire ce qu'elle pense, elle n'aurait pas osé parler avec sincérité, avec son cœur.

La vérité est pourtant simple, pour elle comme pour lui.

Pourquoi les gens s'emmêlent-ils dans des jeux ou des postures si compliqués ?

C'est fou ce qu'une petite pilule peut changer.

Elle sait exactement ce qu'elle va dire dans quelques secondes et ça ne l'inquiète plus du tout. Au contraire. Elle brûle d'envie de murmurer cette phrase pourtant anodine, à laquelle, en temps normal, elle ne penserait même pas.

Elle regarde Gianmarco et inspire un grand coup.

« Vous savez, j'ai de l'excellent jus de fruit dans ma chambre... »

La cuillère de l'Italien, débordante de glace à la vanille, s'arrête à mi-chemin entre la tasse et ses lèvres. Le jeune homme, immobile, bouche bée, commence à devenir pivoine.

« Je... hum... enfin, je, vous... Vous êtes sûre ?...  
– Que mon jus de fruit est de première qualité ? »

Gianmarco vire au pourpre et passe le bout de ses doigts sur son front.

Plus séduisant... ça n'existe pas.

« Arrêtez, Trinity, vous n'êtes pas gentille... Après hier soir... »

Elle le coupe.

« Bien sûr que je suis certaine... Et d'abord, finissez votre glace, elle est en train de tacher la nappe. »

Le chercheur italien se dépêche d'avaler ce qui lui reste de vanille dans la cuillère. Tête baissée, il s'empresse ensuite de finir son dessert. Il pose finalement sa petite cuillère sur la soucoupe et regarde Trinity.

« Allons-y », propose-t-elle.

Gianmarco hoche doucement la tête, n'en revenant toujours pas.

« Oui, allons... hum, allons goûter à ce fameux jus de fruit. »

Trinity est un peu surprise.

« Ah, vous retrouvez vos esprits ?  
– À partir de maintenant, je... je ne veux rien manquer... »

Ils se lèvent, quittent le restaurant et se retrouvent dans l'ascenseur. Gianmarco se tourne vers la jeune femme.

« Le 4<sup>e</sup>, c'est ça ?  
– Comme si vous aviez oublié...  
– C'est vrai que je ne peux pas. »

C'est au tour de Trinity de rougir un peu. Les portes automatiques se referment sur eux.

- « Vous m'en voulez encore...  
– Non, mais ce n'est jamais agréable, répond le chercheur italien.  
– Un jour, je vous expliquerai... Promis. »

Gianmarco va pour lui dire quelque chose mais le « ding » résonne et les portes de l'ascenseur s'ouvrent.

Il s'efface pour suivre la jeune femme qui, d'un pas décidé, se dirige vers sa porte, tout au fond du couloir.

- « Vous marchez vite, dit Gianmarco.  
– Évidemment, je sais où se trouve ma chambre. »

Il s'arrête d'un coup. Trinity se retourne.

- « Il y a un problème ?  
– Je... je sais que vous êtes américaine... dynamique et tout... mais quand même, là, on dirait que vous allez à un rendez-vous urgent. »

Trinity, soudain, comprend.

- « Oh, je vois... ça manque de romantisme, tout ça ? » murmure-t-elle.

Gianmarco hoche la tête.

- « Vous me donnez l'impression de traiter cette affaire comme du business », dit-il, en chuchotant.

Trinity sourit.

- « On pourrait peut-être en parler dans ma chambre plutôt que de faire des messes basses dans le couloir ? »

Elle fait demi-tour et repart d'un pas tout aussi décidé.

Gianmarco hausse les épaules et la suit, presque en courant. Lorsqu'il arrive devant sa chambre, Trinity est déjà à l'intérieur, lui tenant la porte.

- « Entrez vite !  
– Pourquoi ?  
– Pour rien », répond-elle en riant.

Gianmarco s'avance dans la suite et ne peut s'empêcher d'avoir un regard admiratif.

« Eh bien, vous avez les moyens !

– Ce n'est pas moi qui paie, c'est MetaForex, mon employeur, dit-elle en ôtant ses talons qui commencent à lui faire mal.

– Ils doivent tenir à vous pour vous payer une chambre pareille.

– Je me donne assez pour eux, mais plus pour longtemps, j'espère... »

Gianmarco ne relève pas, toujours admiratif.

« Moi, je dois me contenter de la plus petite chambre qui soit... et je dois en payer une partie de ma poche.

– Vous faites de la recherche dans le mauvais secteur, lui répond Trinity, en riant.

– Peut-être... Il regarde autour de lui. Avec une suite comme ça, votre jus de fruit doit effectivement être de premier ordre. »

Cette fois-ci, c'est au tour de Trinity de rougir pour de bon. Il fronce les sourcils.

« Vous... vous... avez des remords ? commence Gianmarco. Je peux partir, si vous ne vous sentez plus à l'aise. »

Trinity secoue la tête.

« Non, ce n'est pas ça. C'est que... du jus de fruit, je n'en ai pas », finit-elle par dire, d'un ton penaud.

Gianmarco n'en revient pas.

« Quoi ? Pas de jus de fruit ?

– Eh non, pas de jus de fruit... Ne me dites pas que vous êtes déçu ? »

Gianmarco reprend une teinte pivoine.

« Non, non, non !... Pas du tout... C'est juste que... »

Trinity hausse les épaules.

« Il me fallait bien un prétexte...

– Un prétexte... » répète Gianmarco, cramoisi.

Il y a un temps de silence dans la chambre.

« Vous savez, le bar est quand même bien fourni... dit la jeune femme. C'est le mini-bar d'une suite... » ajoute-t-elle, taquine.

Gianmarco passe ses doigts sur son front, se ressaisissant.

« Je m'en occupe... »

D'un pas qui se veut assuré, il se dirige vers le frigo-bar, comme s'il était décidé à reprendre son rôle de mâle dans cette aventure qui n'arrête pas de le troubler, à la poursuite de cette femme déconcertante.

Cela fait sourire Trinity. Oui, une phrase anodine peut changer beaucoup de choses, même si cette phrase était un petit mensonge. Elle est contente, elle se sent bien, elle se sent forte.

Elle se sent belle.

Soudain, son sourire se fige. Gianmarco vient de s'arrêter brusquement au beau milieu de la chambre, le doigt pointé en avant.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » s'écrie-t-il.

Les inévitables zébrures argentées scintillent sur la grande table de travail.

Trinity s'approche doucement. « Mon petit Speedy, pense-t-elle, tu ne me facilites pas la tâche avec tes escapades nocturnes. »

« Ça ? C'est mon animal de compagnie qui fait des siennes.  
– Ah bon, vous avez un hamster qui salive comme ça ? »

Trinity pouffe.

« Non, Speedy n'est pas un hamster.  
– Ah bon ? La nonna, elle a un petit chien, Musso, une jolie boule de poils blancs que j'adore. C'est un Volpino, très rare. Il aboie beaucoup mais il ne bave pas comme ça. »

La jeune femme secoue la tête, sûre de son effet.

« Speedy est un escargot. *Euxina circumdata* pour les puristes. Et il est aussi très gentil, mais sans poils. »

À nouveau, Gianmarco est bouche bée.

« Vous... Vous voulez dire qu'il y a un escargot qui se balade dans cette chambre ? Un escargot qui vous obéit au doigt et à l'œil ? »

Trinity éclate de rire devant les yeux ronds du chercheur italien.

« Oh oui et tenez, je vais l'appeler. Vous allez voir, il va arriver en courant », répond-elle le plus sérieusement du monde.

Devant l'air abasourdi de Gianmarco, main à nouveau sur le front, elle rit de bon cœur et a du mal à retrouver un peu de sérieux.

« Mais non, je plaisante ! Par contre, c'est bien vrai, j'ai un tout petit escargot qui m'accompagne partout. Venez, je vais vous le présenter. »

Elle prend doucement Gianmarco par le bras et l'entraîne vers le bureau. Elle s'agenouille devant la boîte en plexiglas et encourage le chercheur italien à en faire de même. Ce dernier s'exécute et ôte ses lunettes pendant qu'elle approche la boîte.

Agenouillés l'un à côté de l'autre, les yeux au raz du bureau, ils observent le récipient transparent dont la base est composée de terre humide au sein de laquelle une végétation miniature se développe.

Gianmarco, toujours sans voix, observe l'objet comme si c'était un ovni.

« Et vous voyagez partout avec ?

– Oui, Speedy m'accompagne toujours dans mes périples. »

Il esquisse un petit sourire.

« Speedy ? C'est joli comme nom...

– Vous aimez ?... Eh bien tenez, le voilà, répond Trinity en tendant un doigt vers la gauche de la boîte.

– Ah... ça alors ! s'exclame Gianmarco, comme s'il découvrait un Martien. Il est minuscule ! Je m'attendais à un gros escargot tout baveux... »

Sortant lentement de dessous une feuille verte, comme s'il savait qu'il était le centre de l'attention, Speedy se montre alors dans toute sa splendeur. Toutes antennes dressées, il charge vers le coin supérieur gauche de la boîte.

Arrivé en haut, il se cale sur le bord, sa longue coquille fine et torsadée se balançant sous lui. Ses antennes hument l'air et ce qu'elles captent comme phéromones le bouleverse.

C'est un mélange plus qu'envoutant.

Il en connaît certaines d'entre elles, familières, mais d'autres, nouvelles, viennent s'y ajouter pour s'unir dans une fusion unique et voluptueuse, voire plus...

Il connaît bien ce cocktail, Speedy. Il en a des souvenirs... chauds. C'était avec une belle inconnue aux phéromones lascifs. Rien que d'y repenser, ses antennes en frémissent. Mais là, maintenant, il le sait déjà, ça va recommencer, pense-t-il, un peu envieux. Cela va se traduire par une explosion de senteurs auxquelles tout être vivant ne peut résister.

Gianmarco, tout en gardant les yeux sur le gastéropode, se penche vers Trinity et frôle son oreille.

« Il nous observe », murmure-t-il.

Trinity tressaille. La voix grave, le souffle des mots de Gianmarco, si prêt de son oreille, font naître un léger frisson qui, de sa nuque, se faufile entre ses omoplates, glisse le long de son dos avant de se lover au creux de son bassin. Ses reins se cambrent instinctivement, redressant ses seins. Sa gorge se serre un peu.

Speedy agite encore plus ses antennes.

« Non... Gianmarco, les escargots voient très mal... et n'entendent rien », répond-elle en faisant un grand effort pour maintenir un timbre de voix naturel, ses yeux fixés sur Speedy, qui

s'agite beaucoup.

N'ayant pas de réponse de la part du chercheur italien, elle tourne doucement la tête pour se retrouver nez à nez avec Gianmarco. Il la regarde d'une façon qui éveille encore plus ses sens.

Tout en elle s'accélère. Son cœur se met soudain à battre plus fort, sa respiration devient plus rapide. Au plus profond d'elle-même, une chaleur diffuse brûle peu à peu chaque atome de son corps, s'amplifiant délicieusement.

Les yeux verts de Gianmarco s'obscurcissent un peu.

Trinity se noie dedans.

Elle sent, plus qu'elle ne voit, son visage s'approcher du sien.

Il avance, lentement, très lentement, les yeux rivés sur la bouche de la jeune femme qui s'entrouvre.

Un brasier la consume. Elle ne sait pas si c'est elle, si c'est Gianmarco ou si ce sont les pilules, mais Trinity sent une grande vague frémissante monter de son bassin. Cette sensation, savoureuse, elle le sait, elle ne pourra y résister.

Elle ne veut pas.

N'y tenant plus, elle offre ses lèvres voluptueusement à celles de Gianmarco. Elle a le temps d'apercevoir une lueur de surprise dans ses yeux, avant de fermer ses paupières et de se laisser emporter par ce baiser impérieux et farouche.

Ils basculent.

Leur chute est lente, langoureuse, léonine.

Gianmarco, avec la dernière ombre de conscience qui lui reste, s'arrange pour que son dos amortisse le choc sur la moquette épaisse.

Trinity est sur lui, les deux mains enserrant le cou de son partenaire, l'étouffant presque. Leur baiser est long, pressant et suffocant. Un instant à peine, ils reprennent une bouffée d'air et replongent aussitôt dans les délices de leur communion amoureuse.

Elle épouse le corps de Gianmarco. Délicieusement aliénée, elle le sent vibrer, l'enserrer de ses bras forts, lui caresser le cou, les épaules et le dos.

Leurs respirations s'accélèrent à l'unisson.

Soudain, avec une force irrésistible, Gianmarco bascule sur le côté et l'entraîne avec lui. Ils

roulent sur la moquette. Trinity se retrouve clouée au sol, écrasée par le corps de son partenaire qui a délaissé sa bouche pour lui effleurer le cou de ses lèvres enflammées et lui caresser les épaules.

Trinity essaie d'émerger des flots sensuels qui la parcourent. Elle ne peut pas. Elle retombe et se noie encore et encore sous les assauts de la bouche, de la langue et des mains fermes de Gianmarco.

Dans un dernier soupir, elle s'abandonne complètement à la fièvre qui les consume.

Speedy n'est pas content.

C'est le moins que l'on puisse dire.

Il est même d'humeur maussade.

Pensez ! Hier soir, il en a pris plein les antennes pendant un temps qui lui a paru infini. Il a bien essayé de se cacher dans sa boîte, de se recroqueviller au plus profond de sa coquille, mais rien n'y a fait. Les phéromones exaltées l'ont poursuivi jusque là.

Et puis, de toute façon, comment voulez-vous résister à ces senteurs ? Cela a été un feu d'artifice d'effluves piquants, de molécules éclatantes, d'arômes jubilatoires. Finalement, Speedy a préféré prendre son mal en patience et a attendu, sous une feuille, que cette avalanche voluptueuse s'achève d'elle-même.

Ça fait combien de temps qu'il n'a pas rencontré de partenaire digne de ce nom ? Partenaire masculin ou féminin d'ailleurs, puisque les escargots sont hermaphrodites. Mais Speedy, lui, il préfère être le mâle, ça lui convient mieux. Il faudrait qu'il pense à fonder une famille.

Il soupire. Tant de choses à accomplir. Un si grand monde à découvrir et si peu de temps. Pourra-t-il tout faire ?

Un nouveau bouquet vient effleurer ses antennes. Il les agite un peu, juste pour confirmer son analyse, mais il devine déjà leur signification.

Ataraxie.

Speedy connaît ses classiques. C'est bien ça, il en est certain. Il l'a appris pendant ses études auprès d'un grand sage gastéropodien et ces essences qui lui arrivent sont bien celles d'une ataraxie parfaite, d'un bonheur physique et spirituel complet. C'est exceptionnel, ces moments-là.

Il relance ses antennes pour capter encore quelques-unes de ces essences car ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de les humer. Elles sont rares. Et intenses.

Délicieuses.

Dans le grand lit, on bouge.

Un long soupir se fait entendre. Pas un de ces soupirs qui descendent en intensité à mesure qu'ils se prolongent. Pas un de ses bruits de pot d'échappement émis par une âme égarée. Pas un de ces gémissements qui s'échappent d'une gorge stressée à outrance. Non.

Ce soupir, c'est le plus beau. C'est comme une ode à la béatitude, une déclaration universelle des droits au bonheur, un visa illimité pour le nirvana.

La couette bouge.

Le haut d'une mèche blonde apparaît. Encore une fois, un souffle alangui se fait entendre. Cette chambre va bientôt rivaliser avec le pont des soupirs à Venise.

Sous la couette, Trinity a les yeux fermés, un grand sourire accroché à son visage.

Elle a du mal à se remémorer tous les instants, tous les moments, toutes les minutes. Il y a trop de choses. Trop de caresses. Trop d'ivresse.

Elle roule sur le côté, ne pouvant s'empêcher d'avoir un petit rire d'écolière qui repense à son premier baiser.

C'est dommage qu'il soit parti, pense-t-elle. Elle pousse encore un long soupir de bien-être et, sachant qu'elle sera incapable de se rendormir, tant son cerveau est en mode « slideshow », elle repousse la couette et s'assied sur le bord du lit, nue et heureuse.

Elle se lève pour aller dans le salon tirer le grand rideau. « La journée sera magnifique », pense-t-elle, en voyant les premières lueurs monter derrière les montagnes arides qui entourent Las Vegas.

Son instinct lui dit d'aller courir malgré les petites courbatures qu'elle ressent au niveau de certains muscles et articulations.

« Ce sera comme un petit décrassage », se dit-elle en souriant. Elle se donne une petite claque sur le côté des fesses pour se motiver et se dirige vers la salle de bain.

Là, elle se rince le visage et se repeigne tranquillement.

Ses yeux tombent sur le petit flacon blanc au bouchon rouge.

Elle le regarde d'un air défiant.

« Aujourd'hui, je n'aurai pas besoin de toi ! »

Ça tombe bien car elle a toujours un comprimé de retard. Il faut qu'elle en économise un pour la conférence.

Maintenant, ces pensées lui paraissent si bizarres, petites, insignifiantes. Comment a-t-elle pu se laisser prendre dans des schémas pareils ? Depuis quand ?

Aujourd'hui, la vie est différente. Colorée. Belle.

Elle voit tout sous un angle nouveau, léger, doré comme cet éclat dans les yeux verts de Gianmarco et Trinity se dit que ce qui est possible maintenant devait l'être avant, non ? Pourquoi ne pouvait-elle pas le voir ?

Est-ce parce qu'elle est...

Parce qu'elle est...

Le mot a du mal à sortir. Trinity a été trop blessée dans le passé pour qu'elle ose le penser, ou pire, le prononcer. Elle n'est plus cette jeune adolescente fleur bleue.

Elle est une femme avec des cicatrices.

Elle est une femme qui doute...

Elle est une femme... amoureuse.

Voilà, le mot est lâché. À partir de ce moment, elle ne peut plus le récupérer et le remettre dans sa boîte. Comme un papillon gracieux, il va voleter, tourbillonner, l'entraîner sur des sentiers inconnus et obscurs, dans des expériences nouvelles. Riches, fortes, sensuelles.

Ou blessantes.

Elle se regarde dans la glace. Son visage brille d'une lueur qui n'était pas là hier. Pour bien se convaincre qu'elle ne rêve pas, elle porte son regard sur les quelques rougeurs qu'elle aperçoit, dispersées sur sa peau, traces d'une lutte voluptueuse.

« Mince, se dit-elle, je suis tombée amoureuse si vite... et je l'ai choisi ! »

Elle rougit encore de toutes ses audaces. Mais elle comprend bien que si elle ne s'était pas lancée, tout cela ne serait pas arrivé.

Trinity rit tout haut.

Elle enfle sa tenue de sport et met ses Komodosports, calant bien chaque orteil pour ne pas se blesser.

Elle repasse dans sa chambre, fait un petit bonjour à Speedy qui, bougon, ne répond pas et se dirige vers l'entrée.

Ses pas sont légers.

Trinity se dit qu'elle va courir avec aisance aujourd'hui et cela lui donne encore un petit fou-rire,

sans qu'elle sache pourquoi. Le miroir du couloir lui renvoie lui aussi l'image d'une femme radieuse... et attirante, rajoute-elle, en hochant la tête, après s'être rapidement détaillée de bas en haut.

Elle se redonne une petite tape sur une fesse.

« Mais qu'est-ce que j'ai, moi, aujourd'hui ? » demande-t-elle tout haut à son image qui la regarde dans la glace.

Un petit bruit, à ses pieds, attire son attention.

Elle baisse les yeux et voit qu'elle vient de marcher sur une enveloppe qui a sans doute été glissée sous la porte.

Elle la ramasse. Elle est jaune pâle et porte le logo de l'hôtel. Il y a deux mots soulignés qui ont été griffonnés sur son dos.

Bella Trinity.

Son cœur fait un bond.

Elle n'a pas besoin d'être diplômée en langues pour comprendre ce que signifie le premier mot et de quelle langue il provient.

Haletante, elle déchire l'enveloppe.

*« Comme l'ami qui s'attache au bras de l'ami,  
Je t'étreins avec toute ma force :  
Si tu n'as plus aucun bonheur pour moi  
Eh bien ! Il me reste la souffrance »*

*Trinity,*

*La journée sera longue. Je dois partir tôt pour le congrès. Mais ce soir, à 18 h 30, au Charlie Palmer, la plus belle et la plus merveilleuse des femmes me rejoindra pour un Bolli-Stoli.*

*L'homme le plus heureux du monde,  
Gianmarco*

Appuyée contre la porte, Trinity relit trois fois la lettre. Elle lève son regard un instant, puis se replonge dans une quatrième lecture. Puis une cinquième. Comme si elle craignait que les mots ne disparaissent sous l'effet d'un quelconque sortilège.

Ou qu'elle n'ait pas bien compris la signification de ces quelques lignes.

Ou de la citation. De Nietzsche, sans doute.

Elle pince ses lèvres pour essayer d'arrêter le sourire béat qui ne veut pas s'effacer. Rien à faire. Finalement, elle ouvre la porte, hésitant à emporter la lettre avec elle, et puis elle se ravise et la pose dans le placard de l'entrée, qu'elle referme.

Elle sort et se retrouve dans la rue, sur le Strip, incapable de voir quoi que ce soit. Elle pense et repense à cette lettre, couronnement d'une soirée en tous points merveilleuse et unique.

« Je ne savais pas qu'on pouvait autant nager dans le bonheur », pense-t-elle.

Et s'y noyer.

La seule ombre au tableau, c'est qu'elle ne pourra pas revoir Gianmarco avant ce soir, occupé qu'il va être avec sa conférence.

Elle imaginait déjà un petit déjeuner à deux, puis un déjeuner en tête-à-tête avant un diner en amoureux. Et entre-temps ? Ça... Trinity éclate de rire tout en courant, faisant se retourner les rares passants surpris par cette joggeuse hilare.

Alors qu'elle continue à courir sans effort, une deuxième ombre se lève tout doucement en elle.

Gianmarco ne la connaît pas.

Cela la fait stopper d'un coup dans sa course. Troublée, elle repart doucement.

Il ne la connaît pas du tout, en fait. Elle ne l'a rencontré qu'au Charlie Palmer et pour le dîner de la veille. À chaque fois, dans ses veines, les molécules synthétiques de Paul Davenport faisaient leur effet, sans compter celui des des Bolli-Stoli !

La seule fois où il l'a croisée « normale », c'était hier matin, dans le lobby, et c'est une rencontre qu'elle préfère oublier.

Alors, que va-t-il penser lorsqu'il la découvrira sous son vrai jour ? Discrète, timide et peu engageante ? L'opposé complet de la Trinity qui a pris les choses en main et qui a presque emmené de force Gianmarco dans sa chambre ?

Elle allonge sa foulée...

Trinity ne veut pas que ce malaise l'envahisse. Aujourd'hui, c'est une journée spéciale et elle veut en profiter au maximum, sans pilules.

Au moins une journée.

Elle croise un petit groupe de Latinos, jeans, t-shirts et casquette vissée sur la tête, qui attendent sur le bord du trottoir qu'on vienne les chercher pour les emmener sur le chantier où ils travaillent.

Trinity ne les voit pas.

Elle fait un effort pour repousser les assauts de ses peurs. Même un jour pareil, elle ne pourra pas échapper à ses angoisses ?

Elle se dit que cela ne se terminera jamais, qu'il y aura toujours quelque chose sur laquelle de nouvelles peurs viendront s'installer, bruyantes, criardes et odieuses.

« Non ! »

Le cri est sorti malgré elle. Elle accélère encore sa course, comme si elle pouvait distancer ses frayeurs et les laisser en arrière, essoufflées.

Comment fait-on pour ne pas avoir d'angoisses ? Est-ce que ça existe, des gens qui n'ont pas de stress ?

Oui, encore une fois, elle a bien lu des livres, écouté des livres audio, mais toujours, toujours, toujours, elle est retombée entre les griffes de l'anxiété. En est-elle jamais sortie, d'ailleurs ?

Trinity se dit que cette fois-ci, elle va s'y mettre sérieusement. Cette vie ne peut pas durer. Elle

doit le faire pour elle... et pour Gianmarco.

Un sourire revient sur son visage.

Elle finit la distance entre le Luxor et son hôtel pratiquement en sprintant. En arrivant, elle a presque envie de lever les bras au ciel, victorieuse, comme une gagnante de marathon.

Cela surprend les premiers clients du Four Seasons qui sont en train de grimper dans des taxis, sans doute pour se rendre à l'aéroport.

À Las Vegas, time is always money.

Le ballet des taxis jaunes reprendra tout à l'heure dans l'autre sens, amenant son flot de touristes frais, pressés de perdre leurs dollars dans l'un des casinos qui, l'espace de quelques heures, leur fera oublier à eux aussi tous leurs soucis.

Sin City, c'est leur pilule à eux.

De retour dans sa chambre, Trinity enlève ses Komodosports et reprend tout de suite la lettre de Gianmarco, là où elle l'avait laissée, sur une étagère du placard.

Maintenant, elle en connaît le texte par cœur, mais elle le lit et le relit comme si c'était le plus beau poème du monde.

Presque à regret, elle pose la lettre sur la table et se dirige vers la salle de bain, tout en ôtant sa tenue de sport. Elle fait couler la douche et soudain revient dans la pièce pour relire encore une fois les mots de Gianmarco.

Elle rit. Pour rien. Pour tout.

Trinity retourne dans la salle de bain et se glisse sous la douche chaude et vaporeuse. Ses mains, pleines de gel douche glissent sur sa peau lisse et ferme. Elle ferme les yeux. Oui, des souvenirs lui reviennent. Des mains placées çà et là. Douces. Vigoureuses.

Alors qu'elle est loin, très loin, yeux clos, dans le monde de sa nuit, elle entend comme un bip, un signal d'alarme. Les paupières toujours fermées, elle fronce les sourcils. Que fait ce bruit dans ses songes ?

Le bruit se fait plus insistant, strident.

Elle le connaît, ce son...

Trinity ouvre les yeux d'un coup.

Son portable !

Elle bondit hors de la douche, attrape une serviette et, ruisselante, se rue dans la chambre. Laisant des marques humides sur la moquette elle se jette sur son portable, qui est sur la table de chevet.

Le numéro qui apparait est celui que Gianmarco lui a donné, hier soir.

D'un doigt glissant, elle appuie sur un bouton.

« Gianmarco ! »

Seul un bip lui répond.

« Allo ?... Gianmarco ?... Allo ? »

Rien. Trinity n'entend que la tonalité qui lui indique que l'on a raccroché.

Ils se sont manqués d'un cheveu.

Vite, elle appuie sur la touche rappel du numéro du dernier correspondant.

Elle attend. Le bip de la sonnerie l'impatiente.

Après un temps plus que convenable, elle raccroche, déçue. Ses épaules s'affaissent un peu. « Il a dû couper son téléphone avant d'aller en conférence », pense-t-elle.

On frappe à la porte.

Trinity sursaute. Puis son visage s'éclaire. À peine couverte par sa grande serviette de bain, encore toute dégoulinante, elle se précipite à l'entrée. Elle ouvre d'un grand coup la porte, sûre d'elle.

Et son sourire se fige.

Christina est aussi surprise qu'elle. Surtout de la voir ainsi, une serviette dissimulant à peine sa nudité, les cheveux encore ruisselants plaqués sur sa tête.

« Oh, excusez-moi... Je, je... voulais juste vous offrir un petit déjeuner mais je vous dérange. Tenez, prenez le plateau... »

Se rendant compte que Trinity a besoin de ses deux mains pour cacher son intimité, Christina rougit encore plus.

« ... Bon, je... je le pose par terre, d'accord ? »

Trinity met un temps fou à réagir. La déconvenue de ne pas voir Gianmarco sur le seuil de sa porte est telle qu'elle n'a pas pu cacher sa déception en découvrant Christina, et cette dernière l'a bien senti. Il lui faut quelques secondes pour pouvoir enfin réagir. Elle serre un peu plus la serviette contre elle.

« ... Non, non Christina... Entrez, entrez... Je suis désolée.

– ... Vous êtes certaine ?

– Oui. Allez, entrez vite ou alors tout l'hôtel va savoir que j'inonde la moquette. »

Cette boutade relâche la tension et, esquissant un sourire, Christina se décide à entrer. La

porte claqué derrière elle.

Trinity est déjà repartie vers la salle de bain, les fesses à peine cachées par la serviette.

« Installez-vous, lui jette-t-elle, par dessus l'épaule, j'en ai pour cinq minutes, d'accord ?  
– D'accord », lui répond la jeune Salvadorienne rougissante.

Elle pose le grand plateau sur la table du salon et son expertise en rangement des chambres lui permet de comprendre tout de suite, vu l'état du lit, que la nuit a été agitée. Et la façon dont les couvertures ont été repoussées lui suggère que deux personnes ont dormi sur le grand matelas.

Un peu gênée par sa découverte et voulant respecter l'intimité de Trinity, Christina détourne la tête et ses yeux tombent sur la boîte en plexiglas de Speedy. Elle s'approche et s'agenouille.

« Et toi ? Comment vas-tu ? » murmure-t-elle, cherchant des yeux l'intrépide gastéropode.

Elle l'aperçoit dans un coin, immobile et porte fermée. La nuit a été assez agitée et Speedy tente toujours de récupérer un peu, après le bombardement de phéromones hautement sensuelles, hier soir.

Il perçoit bien les senteurs agréables de Christina, qu'il reconnaît, mais non, là, il a les antennes trop irritées ! Il a besoin de repos et de quiétude.

La jeune employée de l'hôtel n'insiste d'ailleurs pas et se relève. Elle revient vers la table et aperçoit la lettre de Gianmarco, ouverte. Elle a envie de s'en approcher pour y jeter un coup d'œil et doit faire un gros effort pour ne pas succomber à la tentation.

Heureusement, Trinity sort de la salle de bain, maintenant séchée, peignée et portant le peignoir blanc avec le logo du Four Seasons.

« Je suis vraiment désolée, Christina. Merci beaucoup d'avoir pensé à moi et de m'avoir apporté ce petit déjeuner. »

Elle regarde le plateau.

« Il y a deux tasses ; vous avez bien fait, on va le prendre ensemble. »

Elle s'assoit, mais pas Christina, qui hésite. Trinity la regarde, surprise.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Asseyez-vous !

– Vous êtes certaine ?

– Oui, évidemment que je suis sûre. Nous sommes un peu comme des amies, maintenant, non ? »

Le regard de Christina oscille encore entre le lit et la table.

« Je ne voudrais vraiment pas vous déranger... »

Trinity regarde à son tour le lit et comprend. Ses joues s'empourprent légèrement.

« ... Ah oui... Asseyez-vous, Christina... » dit-elle en souriant.

Cette dernière s'exécute, encore un peu gênée.

« Je vais vous expliquer.

– Vous n'avez pas besoin.

– J'insiste. J'ai envie de partager ce qui m'arrive parce que je suis... heureuse. »

À ces mots, le visage de Christina s'éclaire.

« Vraiment ?

– Oui ! Et puis, je vous l'ai dit, vous êtes un peu comme une amie, maintenant. »

Les paupières de la jeune Salvadorienne battent plus vite.

« Vous vous rappelez de mon trouble, hier matin, à l'ascenseur du lobby ? C'est parce que j'y ai croisé un homme important pour moi. »

Christina retrouve sa voix.

« J'en étais sûre ! Il y avait quelque chose qui vous avait troublée. Alors, vous le connaissiez ?

– À ce moment-là, pas vraiment... »

La mère de Célestina hoche la tête avec un sourire entendu, tout en distribuant les tasses et en commençant à servir le thé.

« Oui, ça a été un peu rapide, ajoute Trinity dans un souffle.

– ... Et c'est du sérieux ?

– Je voudrais bien. En tout cas, il m'a laissé une très belle lettre sous la porte, tôt ce matin. Il m'a aussi téléphoné mais comme j'étais sous la douche, je l'ai manqué... et vous êtes arrivée. »

Elle boit un peu de thé brûlant.

« Je comprends mieux, maintenant, répond Christina en souriant. Vous ne pouvez pas savoir comme vous m'avez surprise.

– J'imagine ! »

Elles commencent à manger.

« Vous le revoyez quand ?

– Ce soir. Nous dînons ensemble.

– Donc demain matin, c'est promis, je ne viendrai pas frapper à l'aube avec un plateau. »

Elles rient toutes les deux, détendues et un peu plus complices.

Sur le bureau, Speedy a commencé une longue traversée de cette plaine, immense étendue désertique, son Ténéré à lui, histoire de se dérouiller un petit peu. Déjà qu'il a passé une nuit difficile ; maintenant, ça continue : impossible de dormir.

Il a bien senti les phéromones joyeuses qui virevoltent autour de lui. Oui, tout le monde paraît heureux, tout le monde baigne dans les molécules optimistes. Il n'y a que lui qui se sente solitaire.

Et il aimerait bien que cela change.

Trinity a trouvé la journée interminable.

Elle a eu de longues conversations au téléphone et deux visioconférences avec la direction de MetaForex en vue de préparer la réunion générale d'après-demain. Elle n'a pas pu rester en tenue décontractée dans sa chambre mais a dû se maquiller et s'habiller pour argumenter par webcam avec l'un des vice-présidents et ensuite avec le directeur de la technologie chez MetaForex.

Pourtant, sa tête était ailleurs.

Elle a bien gardé son portable tout à côté d'elle au cas où Gianmarco rappellerait. Il ne l'a pas fait. Il était sans doute trop occupé avec sa propre conférence.

Il est presque 17 h 30.

Trinity, malgré la fatigue de cette journée sans fin, s'est posée dans un des trop confortables fauteuils qui bordent le salon. Elle l'a tiré face à la grande fenêtre et observe la ville qui commence à revêtir ses parures de lumières pour une nouvelle nuit sans fin. Elle s'étire tout en longueur sous l'hôtel, bordée tout là-bas par les Spring Mountains qui, sous le soleil couchant, paraissent comme une muraille métallique plantée à l'horizon.

La jeune femme a poussé un petit pouf devant elle et y pose ses jambes.

Dans une main, elle tient une tasse de thé chaud dont elle boit, de temps en temps, une gorgée. De l'autre, elle serre contre elle la courte lettre de Gianmarco, essayant de mieux comprendre la citation du début. Ses yeux s'attardent surtout sur les deux dernières lignes qu'elle a du mal à comprendre.

Elle lui demandera, tout à l'heure.

Trinity inspire profondément et essaie de ralentir son cœur qui bat beaucoup trop vite à son goût.

Ce soir !

Elle voudrait bien pouvoir se calmer, pouvoir méditer – quelque chose qu'elle va vraiment devoir tenter maintenant – pour vivre dans cet instant présent dont tout le monde parle tant.

Elle essaie d'être optimiste. D'apprécier les bonnes choses que la vie lui donne... Ou plutôt, qu'elle a arrachées de haute lutte.

Gianmarco est son plus beau cadeau.

Rien que de prononcer son nom, elle frissonne. Son pouls s'accélère encore un peu. De nombreuses images remplissent son esprit. Hier soir, ce soir, demain, après-demain, dans le futur.

En quelques minutes, elle a déjà imaginé toute sa vie future avec lui, enfants compris.

Trinity prend une autre gorgée de son thé.

La nuit ne va pas tarder. Ce soir, ils iront à nouveau dîner. Et si ce n'était pas aussi bien ? Et si Gianmarco l'avait déjà oubliée ? Après tout, il ne l'a pas rappelée depuis ce matin...

Elle chasse ces idées noires mais l'angoisse pointe, un peu.

Elle ne va pas prendre une pilule, quand même ? Elle a bien tenu toute la journée dans le confort protecteur de sa chambre.

Justement.

Elle s'étire et reprend une autre gorgée de thé, se donnant encore un petit quart d'heure de relaxation avant d'aller prendre sa douche.

Qu'est-ce qu'elle va mettre, ce soir ? Ah, si elle était chez elle, à San Diego, elle pourrait faire le choix parfait ou même courir jusqu'à Saks pour acheter un nouvel ensemble.

Speedy l'écoute attentivement.

La galerie du Caesar's Palace ?

Pendant une seconde, elle a envie d'y aller. Puis elle se reprend.

« Non, se dit-elle, je ne veux pas qu'il m'aime pour mes toilettes. Je veux qu'il m'aime pour moi. Donc ce soir, je ferai simple, c'est tout. »

Lorsque Speedy approuve son choix de ses antennes dressées, elle se sent rassurée. L'amour, ce n'est pas une histoire d'artifices. C'est ce qu'il y a dans le cœur, un petit geste, un toucher, une caresse.

Un regard complice.

Speedy confirme qu'elle a raison. Trinity sourit. Oui, ce soir, ils s'aimeront avec simplicité comme deux êtres peuvent partager un amour naissant, à 100 %, comme disait Gianmarco dans son envolée d'hier.

Speedy lui demande alors pourquoi elle reste là, assise ? La jeune femme lui répond qu'elle se relaxe un peu avant d'aller se préparer. Le gastéropode pousse un petit soupir qui n'échappe

pas à Trinity.

Elle lui demande ce qui ne va pas. Speedy ne répond pas. Quand elle insiste, ce dernier, un peu triste, se replie dans sa coquille et ferme la porte, abandonnant la jeune femme seule dans son fauteuil.

Speedy ?

D'un coup, Trinity se réveille en sursaut. Toute la chambre est plongée dans le noir. Seule Las Vegas la nocturne – et ses lumières maintenant crues – lui permet de voir, dans le reflet de la grande fenêtre, qu'elle est affalée dans son fauteuil, sa tasse vide posée sur un des accoudoirs.

Elle se redresse d'un coup. Paniquée. Quelle heure est-il ?!

Trinity prend son téléphone sur la petite table.

21 h 07.

« Quoi ! Mais... mais... ce n'est pas possible.... Je n'ai pas pu dormir autant de temps ! Gianmarco ? Il va être furieux que je lui pose un lapin comme ça ! Oh non, ce n'est pas possible, ça... »

Trinity bondit pour aller allumer. Il faut que je me prépare en quatrième vitesse, se dit-elle.

Comme hier.

Zut, zut, zut, zut !

Pendant qu'elle s'active, elle sent en elle un malaise qui se répand. Elle pense tout d'abord que c'est parce qu'elle a manqué le rendez-vous et qu'elle risque de tout perdre.

Son amour, sa vie, son futur.

Il lui faut quelques instants pour réaliser que ce n'est pas ça. Cette véritable nausée qui monte en elle, c'est quoi ?

Alors qu'elle est déjà dans la salle de bain en train d'appliquer un peu de fond de teint, elle s'interrompt soudain.

Et ce qu'elle réalise la fait encore plus paniquer.

Elle repose le coton de maquillage sur le lavabo d'une main tremblante.

L'air se raréfie.

D'un pas mal assuré, elle revient vers la chambre, vers le fauteuil, vers son téléphone.

« S'il vous plaît, murmure-t-elle, faites que non..., faites que non... »

Elle le prend des deux mains et se laisse tomber dans le même grand fauteuil. Elle appuie sur la touche pour consulter les appels reçus.

Le dernier date de 16 h 28 et provient du siège social de MetaForex.

Ses mains tremblent un peu plus.

Elle tape difficilement le numéro de Gianmarco et lance la fonction de recherche dans les archives.

Elle ne respire plus.

Le verdict tombe en une seule petite ligne : dernier appel – 7 h 12.

Ce matin.

Il ne l'a même pas rappelée.

Pas une seule fois, même ce soir.

Et s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'est pas venu au dîner.

Les larmes commencent à inonder les yeux de Trinity.

Il s'est moqué d'elle, c'est tout.

Elle éteint les lumières.

Elle étouffe. Tout ça, c'est trop. Son cerveau n'en peut plus. Quelque chose se rompt dans son cœur.

Alors, elle pleure. Encore et encore.

Elle n'arrive même plus à s'accuser de quelque chose, comme elle le fait d'habitude.

Se traiter d'idiote ? Pour avoir imaginé une histoire d'amour là où il n'y avait eu que du sexe ? Pour s'être fait avoir par un séducteur hors pair – italien, en plus – qui a su jouer les timides ? Pour être une cruche, une quiche, une nulle ?

Dans son fauteuil, Trinity voudrait bien oublier le monde et tous ceux qui y vivent, causes de son malheur.

Elle a honte. Elle veut se faire minuscule, se recroqueviller dans une coquille, et puis fermer la porte, comme Speedy.

Combien de temps reste-t-elle comme ça, roulée en boule, essayant d'effacer les dernières vingt-quatre heures ? Le problème, c'est que le sourire de Gianmarco est le maître de sa mémoire et cela lui fait encore plus mal.

Elle se redresse. Il fait toujours sombre dans la chambre. Elle se lève et s'avance à tâtons, la clarté du dehors guidant ses pas peu assurés.

Instinctivement, elle s'approche du bureau et s'agenouille devant. C'est là que tout a vraiment commencé... pour le meilleur et maintenant, le pire.

Elle croise les bras, les pose sur la table et place sa tête en leur creux.

Les minutes passent. Ravageuses.

Et puis, elle entend.

C'est un tout petit bruit, très délicat.

Un infime petit « crunch », qui revient à intervalles réguliers.

Il le tire de sa torpeur. Il la rassure. Il y a des choses qui ne changent pas sur cette terre, des choses immuables, dont on sait qu'elles seront là demain et après-demain.

Ce tout petit bruit la calme un peu. Elle retient son souffle pour mieux l'entendre lorsqu'il monte, tout en délicatesse, dans la nuit noire.

Speedy.

Le petit Euxina est en train de croquer un bout de feuille avec sa radula, sa langue, râpeuse à souhait.

La première fois qu'elle l'a entendu, chez elle, elle ne pouvait y croire. Comment pouvait-on entendre un escargot minuscule comme Speedy grignoter ? Pourtant, si les conditions sont bonnes, c'est-à-dire dans un grand silence, oui, on peut entendre la radula qui découpe et qui mâche.

Bientôt, Trinity n'entend plus rien : Speedy a interrompu son dîner.

Elle entrouvre les yeux, mais dans la nuit qui baigne sa chambre, elle ne voit rien. Pourtant, elle sait. C'est quelque chose qu'elle ne s'explique pas. Comme si le petit gastéropode comprenait les choses.

Il lui faut juste être très patiente.

De toute façon, elle a le temps.

Où irait-elle ?

Le Charlie Palmer lui revient en mémoire. Ce maudit bar où elle n'a connu que des malheurs.

Paul Davenport.

Gianmarco.

Ces noms lui font mal. Le premier la salit, le deuxième encore plus.

Les larmes surgissent à nouveau, spontanément.

Elle s'étonne qu'il lui en reste, mais les accueille sans résister et les essuie de ses doigts.

Combien de temps reste-t-elle agenouillée ainsi ?

C'est une éternité

C'est infime.

Le toucher est infime.

Au début, il lui était difficile de le sentir. Mais maintenant, elle s'y est habituée. Tout au bout, là-bas, à la toute extrémité de ses doigts, sur la pulpe de son auriculaire, elle sent un toucher si léger qu'il pourrait passer pour le fruit de son imagination.

C'est Speedy.

Ses larmes s'arrêtent. Trinity se concentre sur la sensation, difficile à décrire. On la sent, sans la sentir. C'est plus que doux. C'est éthéré. Indéfinissable.

Trinity veut croire que le petit escargot comprend.

Elle ne l'a jamais dit à personne. On la prendrait pour une folle. C'est son secret. Mais il y a quelque chose, c'est certain.

Elle a aussi noté que dans ce genre de situation, Speedy ne grimpe jamais sur son doigt comme il le fait d'habitude. Il se contente de toucher de ses antennes l'épiderme de Trinity.

Elle y voit comme une connexion. Particulière.

Elle a compris ça toute petite, lorsqu'elle a commencé à se passionner pour les gastéropodes. Selon son humeur, son petit compagnon réagissait différemment. Il fallait être très patient pour le remarquer et c'est pour ça que les autres n'ont jamais rien vu.

Avec un chien, c'est facile de voir ses gestes d'affection. Un coup de langue, la queue qui remue, un aboiement. Avec un escargot, ça prend plus de temps. Et personne n'attend. Sauf Trinity. Petite, elle pouvait rester des heures à regarder évoluer ses petits amis.

Elle avait tout compris de leur vie et de leurs mœurs, avant même d'avoir ouvert son premier livre sur le sujet. Elle fut d'ailleurs même étonnée lorsqu'un jour, le prof en charge des cours de sciences leur expliqua, d'un air gêné, que les garçons et les filles étaient... différents.

Elle n'avait pas pu s'empêcher de réagir.

« Ah bon, on n'est pas hermaphrodite, comme les escargots ? »

Le prof, cramoisi, avait répondu d'un « non » sec et embarrassé qui en disait long sur ses compétences sur le sujet.

Face à aussi peu de compréhension des adultes, et de sa mère en particulier, Trinity s'était réfugiée dans le monde des animaux, notamment dans celui des gastéropodes.

Plus tard, elle avait découvert avec joie et soulagement qu'elle n'était pas la seule à avoir cette passion. Cela dit, elle détestait les collectionneurs qui voulaient juste aligner des coquilles vides dans de grands tableaux vitrés comme des trophées de chasse.

Les barbares !

Elle avait du respect pour les anciens, comme d'Orbigny et d'autres, mais de nos jours...

Non, elle préférait la compagnie de ceux qui aimaient réellement leurs compagnons, fussent-ils escargots, fourmis, araignées ou autres.

C'est facile de créer une relation avec un chien.

Essayez donc avec un escargot.

Faites donc cette expérience et vous comprendrez si vous voulez vraiment cette relation pour vous-même, pour vous rassurer, ou pour votre petit compagnon.

Les antennes de Speedy, qui tout à l'heure tapotaient tout doucement la pulpe du doigt de Trinity, se sont maintenant arrêtées, figées, connectées, avec la jeune femme.

Trinity se calme.

Ses yeux se ferment doucement.

Elle ne résiste pas.

Trinity ouvre un œil.

Pendant un instant, un léger instant, une infime et merveilleuse seconde qui flotte dans les airs, tout va bien.

Et puis, d'un coup, tout s'écroule. La réalité lui retombe dessus, sèche, assassine, sans pitié.

Elle s'est assoupie sur le coin du bureau, puis s'est traînée jusqu'au grand fauteuil où elle s'est à nouveau endormie, épuisée, vidée.

Elle n'a pas envie de bouger.

Son monde, devenu brillant l'espace d'une journée, est retombé dans le gris.

Elle ne bougera pas, c'est décidé. Elle est trop fatiguée de cette vie qui ne vaut pas la peine d'être vécue. Tous ces efforts, toutes ces frustrations, toutes ces souffrances depuis qu'elle est née, tout ça, pour en arriver là ?

Non, cela ne vaut pas la peine.

Elle observe, indifférente, la nuit qui s'efface lentement, les néons qui s'éteignent çà et là, les premières lueurs orangées d'un jour encore timide.

Finalement, le soleil, plein, intense, métallique, apparaît lentement derrière la ligne des montagnes.

Trinity se redresse brusquement.

Gianmarco est un imbécile.

Un homme capable d'une telle duplicité ne peut être qu'un idiot.

Et elle va le lui dire.

Trinity se redresse.

C'est ça !

Elle frappe, le poing fermé, sur l'accoudoir de son siège et se lève, décidée.

« Chambre 886, c'est ça, n'est-ce pas ? Attends un peu... » se dit-elle.

Elle est déjà debout et s'engouffre dans la salle de bain. Elle termine sa toilette en un tour de main avant d'attraper le flacon à bouchon rouge et d'avaler une des pilules.

« Avec ça, mon ami, tu ne vas pas faire le poids. Je vais te croquer al dente », pense-t-elle.

Son rire lui fait un peu peur

Elle met sa tenue de jogging, juste revenue du pressing, et enfile ses Komodosport blanches, grises et vert pomme.

Parfait pour lui donner un bon coup de pied.

Elle sort et prend l'ascenseur.

Elle entre dans le long couloir du 8<sup>e</sup> étage d'un pas décidé, prête à en découdre.

Trinity se plante devant la porte 886 et frappe un grand coup.

Mains sur les hanches, en rage, elle attend.

Elle tape une deuxième fois.

« Il a peur, c'est certain », pense-t-elle.

Elle jette un œil sur le côté gauche de la porte, là où la petite plaque métallique indique « 886 ». Elle chasse vite les souvenirs qui lui reviennent et insiste une troisième fois en tambourinant presque sur la porte.

Rien n'y fait.

Personne ne vient ouvrir.

« Trouillard », lâche-t-elle entre ses dents

Elle repart.

Dans l'ascenseur, elle hésite une seconde et presse le bouton du lobby.

Elle ne va pas le lâcher comme ça.

À la réception, il y a encore peu de monde. Un jeune employé empressé – un stagiaire, sans doute – l'accueille d'un grand sourire.

« Bonjour, mademoiselle. Avez-vous bien dormi ?

– ... Oui. J'ai oublié de laisser un message à mon ami. Vous pouvez me passer la chambre

886 ? »

Son ton est froid, sec, direct.

Le réceptionniste cligne des yeux, hésite une seconde avant de hocher la tête.

« Oui, bien sûr, répond-il, un peu secoué. Et qui dois-je annoncer ?... »

La question prend Trinity par surprise. Annoncer quoi ? Qui ? La femme que tu as abusée ? Trinity, tête de linotte ? La Silverman qui va te mettre une bonne gifle ?

Le jeune employé attend toujours, sourire crispé, le combiné à la main.

« Mademoiselle Bolli-Stoli. »

Le jeune homme ne cille même pas. Ils sont bien formés, ces petits jeunes.

« Très bien, mademoiselle Stoli. Je l'appelle et vous pourrez le prendre là-bas sur la gauche, dans la cabine.

– Merci. »

Mademoiselle Stoli commence à s'éloigner, toujours aussi raide, quand le réceptionniste la rappelle.

« Excusez-moi, mademoiselle Stoli !... »

Trinity revient sur ses pas, un peu agacée.

« Quoi ?... »

– Hum... Il y a un petit problème. Vous êtes certaine de vouloir parler à l'occupant de la chambre 886 ?

– Oui, je vous l'ai dit, chambre 886.

– C'est que la chambre est inoccupée, mademoiselle Stoli.

– Quoi ?

– Elle a été libérée vers 7 h 30, hier matin. »

Il y a un grand blanc dans la tête de Trinity.

Puis, laissant en plan le réceptionniste dont le sourire se fige, elle fait demi-tour et fonce vers les ascenseurs. Elle remonte au 4<sup>e</sup> et entre en trombe dans sa chambre.

Elle en aura le cœur net.

Elle saisit son portable et appuie sur la fonction « recall » du numéro de Gianmarco.

« J'aurais dû faire ça dès le début, pense-t-elle. Moi et ma fierté ! »

Ça sonne.

Pendant un moment. Un long moment.

Il y a une sorte de déclic au bout de la ligne. Trinity va pour commencer à crier dans son portable quand une voix féminine, artificielle, lui annonce que son correspondant ne peut être joint et immédiatement, la ligne se coupe.

Interloquée, Trinity regarde fixement son portable comme s'il allait lui donner une explication.

Il est dans un avion ? Vers l'Italie ?

Elle se laisse tomber dans le fauteuil, fatiguée par toutes ces questions qui commencent à s'accumuler dans sa tête.

Les larmes reviennent.

Son portable sonne.

Le cœur de Trinity bondit.

Elle attrape le téléphone, essayant de sécher ses joues.

« Oui ? Gianmarco ?... »

– Mademoiselle Silverman ? C'est Monica Mc Bride, l'assistante de monsieur Noyce. Ne quittez pas, je vous le passe... »

Trinity raccroche immédiatement et débranche son téléphone.

Pas maintenant. Grand patron ou pas, elle ne veut parler à personne. Elle n'en a rien à faire de MetaForex. Elle n'en a rien à faire de rien. Elle est épuisée par toutes ces demandes et toutes ces questions.

Elle veut dormir, dormir, dormir !

On frappe à la porte.

Surprise, Trinity a un mouvement de recul avant se ressaisir.

« Laissez-moi tranquille ! » hurle-t-elle à travers la chambre, tellement fort que les antennes de Speedy en frémissent sous le choc. Ça ne fait d'ailleurs pas très plaisir au petit gastéropode.

Il y a un grand silence puis on entend une voix étouffée derrière la porte.

« C'est... Christina. »

Le soleil est maintenant bien haut dans le ciel de Las Vegas.

Trinity est affalée dans le même fauteuil, où elle a passé la nuit.

Silencieuse.

Dans l'autre, qui a été tiré par Christina, cette dernière, assise en avant, a mis ses mains sur ses tempes, les massant légèrement, une façon pour elle de bien se concentrer pour réfléchir.

Trinity lui a tout raconté, depuis sa première rencontre avec Paul Davenport au bar de l'hôtel jusqu'à sa nuit avec Gianmarco. Elle n'a omis aucun détail. Elle est fatiguée de devoir jouer. Alors, elle a tout déballé, comme on se confierait à une amie dans les moments difficiles. La jeune Salvadorienne a écouté, sans l'interrompre, la laissant parler, pleurer, crier, sortir tout ce qu'elle avait sur le cœur.

Pendant plus d'une heure.

Christina a versé deux thés et a préparé deux tartines grillées, beurrées et recouvertes de confiture d'abricot. Trinity a à peine touché la sienne. Elle avait trop besoin d'évacuer toutes ses tensions.

La jeune Salvadorienne interrompt son massage et se tourne vers Trinity.

« Vous savez quoi ? Moi, je vous trouve courageuse... et bien plus que moi. »

Trinity a juste un sourire fatigué et secoue doucement la tête.

« Si, je vous assure, insiste Christina. Je ne sais pas si j'aurais pu faire ce que vous... Avec ce Davenport. Et puis vous avez osé aller vers Gianmarco.

– J'avais les pilules. Vous aussi, vous en connaissez les effets, non ?

– Non, ce n'est pas de ça que je parle. Ce matin, vous êtes allée frapper à la chambre 886. Je suis certain que même s'il avait été là, ce type, il aurait eu peur de vous ouvrir. Vous savez, ces séducteurs, ces pick up artists comme on dit, ils veulent juste coucher et ont des techniques très rodées qui sont enseignées sur Internet. »

Elle fait une pause, prend sa tasse sur la table basse et boit une gorgée.

« Et bien sûr, ils jouent sur la honte de la femme qu'ils ont séduite pour qu'elle se taise et ne dise rien. Il me semble que c'est ce qui vous est arrivé avec cet Italien.

– Mais il ne m'a pas séduite, il était tout timide. C'est moi qui lui ai pratiquement sauté dessus...

– C'est la meilleure technique. Il devait être séduisant, ou attirant ?

– Oui... souffle Trinity, encore troublée, malgré elle.

– Bon, eh bien oubliez cette ordure qui est maintenant reparti dans son pays. »

Elle boit encore un peu de thé.

« Vous ne me croyez pas, Trinity ? C'est ça ? »

Cette dernière replie ses jambes contre elle, croise ses bras autour et pose son menton sur les genoux. Sa voix est lointaine.

« Il avait l'air si sincère...

– Oh, arrêtez, Trinity, vous n'avez plus quinze ans. Il n'y a pas de prince charmant, vous le savez. Mettez-vous bien ça dans la tête.

– Pourtant, pour la première fois, j'ai vraiment ressenti quelque chose de différent.

– Il a été plus habile que les autres, c'est tout. »

Toutes les deux observent les buildings de Las Vegas.

« Vous n'arrivez pas à vous détacher de lui, c'est ça ?

– Peut-être qu'il a eu une urgence... Il m'a quand même appelée, hier, avant son départ. »

Christina se gratte les cheveux, qu'elle a aujourd'hui tirés en une simple queue de cheval.

« Ah oui, Trinity, vous êtes vraiment amoureuse... »

Elle réfléchit quelques instants.

« ... Et tant que vous le serez, vous ne pourrez pas fermer ce chapitre et avancer dans votre vie. »

Elle hoche la tête.

« Alors, écoutez, parce que c'est vous et parce que je vous apprécie beaucoup – en particulier pour ce que vous avez fait pour moi –, je vais vous aider. »

Surprise, Trinity relève la tête de ses genoux pour mieux écouter Christina.

« Je connais tout le monde, ici. À la réception, je n'aurai aucun problème pour savoir où est parti ce Gianmarco qui a dû laisser une adresse.... Et même si elle est fausse, nous faisons toujours – par mesure de sécurité – une photocopie des passeports des clients étrangers. Elles sont ensuite détruites, mais je suis certaine qu'ils ont encore la sienne. »

Les traits de Trinity s'adoucissent. Une toute petite lueur apparaît même dans ses yeux. Christina secoue immédiatement la tête.

« Non, non, non... Je ne veux pas vous donner d'espoir. Je veux juste que vous puissiez le joindre pour vous montrer quel minable ce type doit être. Ça va vous faire encore plus mal, mais au moins, ensuite, vous pourrez tourner la page. »

La chef de projet de MetaForex sent la vie renaître en elle.

Un peu d'espoir, c'est tout ce qu'elle veut.

Elle ne croit pas une seconde que Christina a raison. Après réflexion, elle pense que Gianmarco n'a pas pu abuser d'elle de cette façon. Pour elle, au niveau de la blessure, ce serait même pire que son expérience avec Davenport. Elle essaie de se ressaisir en regardant son amie.

« Merci, Christina.

– Bientôt, vous allez me détester, reprend la jeune Salvadorienne. Mais c'est mieux de connaître la vérité. »

Elle se lève, immédiatement suivie de Trinity qui retrouve comme une deuxième vie. Christina rassemble les tasses et emporte le plateau-repas avec elle. La main sur la poignée de la porte, elle se retourne une dernière fois vers la jeune femme qui a du mal à cacher un sourire.

« Bon, vous revivez, c'est déjà ça. Mais vous me promettez de ne pas m'en vouloir ?

– Promis ! Vous allez prendre un risque pour moi et j'apprécie beaucoup. Vous êtes vraiment une amie. »

Christina rougit un peu et se dépêche d'ouvrir la porte.

« On en rediscutera quand vous aurez parlé avec votre don Juan. »

Elle sort et la porte se referme derrière elle.

Un téléphone sonne dans la chambre.

Trinity revient vite sur ses pas pour décrocher le téléphone de l'hôtel, sur la table de chevet.

« Oui ? » dit elle en s'asseyant sur le lit.

À l'autre bout, on entend le bruit caractéristique de quelqu'un qui décroche un combiné.

« Silverman, qu'est-ce que vous foutez ?! »

C'est la voix de son PDG, Howard Noyce.

« Monsieur...

– Ça fait deux heures qu'on essaie de vous joindre ! On a cette foutue conférence demain après-midi et vous ne donnez aucun signe de vie. En plus, vous me raccrochez au nez. Dites, vous n'avez plus besoin d'un job ? Je vous paie pour quoi, moi ? »

La voix est glaciale. Trinity a juste envie de raccrocher. Elle respire un grand coup. Pas maintenant. Il faut qu'elle se maîtrise. Elle a envie de lui dire ses quatre vérités et de l'envoyer balader, mais patience, se dit-elle, ça va venir.

Cette pilule fait vraiment son effet.

« Vous en avez terminé ? » demande-t-elle d'une voix assurée.

À l'autre bout du fil, on sent un moment de flottement. Son PDG est habitué à la Trinity soumise, obéissante, s'excusant d'une voix fluette.

« La conférence est prête, continue-t-elle. J'ai juste besoin de vérifier quelques chiffres avec le service commercial, mais c'est tout. De toute façon, nous avons bien rendez-vous demain, dans la matinée, pour la répétition, non ? »

Sa voix est assurée, posée, confiante.

« Enfin, puisque vous amenez le sujet de mon emploi sur la table, sachez que j'aimerais beaucoup vous parler de mon travail, et surtout, de mon salaire. »

Elle n'en revient pas de ce qu'elle vient de dire. À l'autre bout du fil, Howard Noyce manque de s'étouffer...

« Silverman, vous avez mangé quoi, ce matin ? OK pour la répétition, mais pour votre salaire, il est hors de question de vous augmenter. Vous me coûtez déjà trop cher en frais de voyages et en suites d'hôtel. »

Elle va pour lui répondre, mais son PDG ne lui en laisse pas le temps et raccroche.

Trinity, frustrée, lance un « imbécile ! » au combiné, avant de raccrocher à son tour.

Un peu énervée, elle parcourt la chambre de long en large, ce que Speedy n'apprécie pas beaucoup. Quand elle fait ça, elle envoie dans tous les sens des phéromones amères qui déplaisent au petit gastéropode.

S'il pouvait, il ferait la grimace.

Il se dépêche alors de retourner vers sa boîte, à son train d'enfer, traînant sa longue coquille derrière lui. En passant à côté du bureau, Trinity l'aperçoit et s'arrête net, presque honteuse.

« Oh, Speedy, désolée pour toutes ces émotions. »

Elle s'agenouille et pose son index juste devant l'Euxina circumdata. Le petit escargot sent le doigt devant lui, le touche à peine de ses antennes supérieures et part sur le côté pour l'éviter.

Trinity est surprise.

« Speedy ? Qu'est-ce qu'il y a ? »

C'est la première fois qu'il lui fait ça. Stupéfaite, elle regarde le vaillant escargot contourner lentement son doigt et reprendre sa route vers sa boîte de plexiglas.

Trinity en est tellement étonnée qu'elle garde son doigt posé au milieu du bureau pendant que Speedy continue sa route, laissant un filet brillant derrière lui.

On frappe.

Trinity lève enfin la main et voit la trace dorée laissée par Speedy qui a la forme de son index.

Encore perplexe, elle se redresse lentement, alors qu'on frappe encore une fois à la porte. Lorsqu'elle ouvre, Christina se tient devant elle, une feuille de papier pliée en deux dans ses mains.

Elle entre lentement dans la chambre et se dirige d'un pas presque mécanique vers la grande table où elle s'assoit sans dire un mot.

Trinity la suit, toute souriante, s'asseyant face à elle.

« Vous avez pu récupérer la photocopie ; merci beaucoup, Christina ! »

Elle se penche en avant pour prendre le papier, incapable d'attendre davantage pour découvrir l'identité de Gianmarco.

Christina, l'air sombre, tire le papier vers elle, hors de portée de Trinity.

Cette dernière regarde vivement son amie, sans comprendre.

« Mais...

– Écoutez-moi, coupe Christina. Vous m'avez bien dit toute la vérité ? Toute ? »

La question surprend Trinity.

« Mais oui, je vous ai tout dit ! Pourquoi je vous aurais caché quelque chose ? »

- Je ne sais pas, moi... La honte...
- Vous plaisantez ? J'ai déjà eu assez de mal à vous raconter la vérité. Vous ne pouvez pas douter de moi, Christina, vous me connaissez, maintenant. »

La jeune Salvadorienne hoche la tête.

- « Je voulais être certaine. Mais je vous crois.
- Qu'est-ce que cela a à voir avec Gianmarco ?
- Tout, Trinity. Tout... »

À nouveau, un air gêné revient sur le visage de Christina.

« Mais qu'est-ce qui ne va pas ? Dites-moi ! »

C'est Trinity qui a haussé la voix, à nouveau frustrée par les silences et l'attitude de son amie.

« Vous avez trouvé Gianmarco, alors ? » continue-t-elle, impatiente, en pointant du visage vers la feuille de papier que Christina tient entre ses mains.

Cette dernière pousse un soupir.

« Je suis vraiment désolée, Trinity. Je ne sais pas comment vous le dire... mais il n'y a eu aucun client du prénom de Gianmarco dans la chambre 886, hier. »  
Elle baisse les yeux.

Trinity est figée. Elle ne comprend pas.

« Mais ce n'est pas possible, Christina... Je l'ai accompagné jusqu'à cette chambre la nuit d'avant. Il l'a même ouverte avec sa carte et c'est là que j'ai paniqué en voyant le numéro 886 ! »

Son amie ne répond pas, yeux baissés. Trinity reprend.

« Non, je suis certaine de ne pas avoir fait d'erreur. C'était bien la 886. J'avais bu mais je ne me serais pas trompée de numéro. »

Christina lève les yeux.

« Il n'y a pas que ça...  
– Quoi ? »

La voix de Trinity, bien moins assurée, tremble.

« On a fait une recherche sur toute notre base de donnée sur les sept derniers jours. Il n'y a jamais eu de client prénommé Gianmarco ou même d'homme de nationalité italienne qui a dormi dans l'hôtel. »

C'est comme une bombe qui explose dans la tête de Trinity. Pas de Gianmarco ?

« Mais... mais... Ce n'est pas... possible... »

Elle l'a bien tenu entre ses bras, cet homme charmeur et timide à la fois, au sourire magnifique et aux yeux d'un vert indéfinissable... Elle ne l'a pas rêvé, imaginé, inventé !

Elle regarde à nouveau Christina. Elle voit encore son malaise dans ses yeux. Elle se dit que la jeune Salvadorienne ne croit plus son histoire.

« Je vous assure, tout est vrai. Je ne vous ai raconté que la vérité... »

– Je ne doute pas de vos mots, Trinity. Peut-être que vous pensez l'avoir réellement vécu. Ces pilules que vous prenez chaque matin, vous ne savez pas ce qu'elles contiennent, au final. »

Trinity a un mouvement de recul.

« Moi, droguée ?... Mais le coup de fil de Gianmarco ? Et sa lettre ? »

– Tout cela peut être facilement truqué, vous savez... »

Trinity serre les bras autour d'elle et baisse un peu la tête. Elle ne veut surtout pas laisser le moindre doute s'immiscer dans son esprit. Elle est certaine de ce qu'elle a vécu. C'était trop réel... trop beau. Elle relève le menton.

« Ce n'est pas possible, Christina. Je ne sais pas pourquoi vous n'arrivez pas à retrouver Gianmarco, mais il doit y avoir une explication logique... J'insiste : j'ai bien rencontré un physicien italien et j'ai bien passé une nuit avec lui, ici même. »

En même temps, elle tourne la tête vers son grand lit. Il est toujours dans le même état, avec ses draps et ses couvertures emmêlés, tel qu'elle l'a quitté ce matin-là, la plus heureuse des femmes.

Cette pensée la fait vaciller. Tout semble se ralentir. Elle sent monter en elle une vague qu'elle contient comme elle peut. Avec un gros effort, elle poursuit, la voix serrée.

« Oui, Christina, Gianmarco est bien réel et ça, vous ne pouvez pas me l'enlever. Il était bien là, ici à Las Vegas, pour son congrès international. »

Son amie soupire encore.

« Justement Trinity... c'est que... »

Cette dernière pâlit. Plus les minutes passent et plus son monde s'effondre.

Quoi encore ?

« Cette... cette conférence de physiciens, il n'y en a aucune trace non plus dans le calendrier de l'hôtel. »

Trinity chavire intérieurement. Ça commence à faire beaucoup depuis ce matin. Une minuscule fissure s'ouvre en elle.

« Gianmarco m'aurait-il menti ? Mais pourquoi ? Il n'avait pas besoin de faire tout ça pour me séduire... »

La jeune femme a l'impression de se dégonfler de l'intérieur. Elle sent la vie qui s'échappe. Elle en a assez. Elle abandonne. Le monde est trop dur. Trop nul. Ça suffit. Elle abdique. Elle tire sa révérence. Elle se sent vaciller sur sa chaise. Elle ferme les yeux quelques secondes puis les rouvre, essayant de se concentrer sur Christina.

Elle ne voit plus très bien son amie. Elle est toute floue. Pourtant, elle distingue une tache blanche près de Christina... Une tache blanche ? Trinity rassemble ses dernières forces et se ressaisit. Quand elle parle enfin, sa voix est basse, presque rauque.

« Mais alors, cette feuille, c'est quoi ? »

À la façon dont Christina réagit instantanément, en battant des paupières et en baissant la tête, elle sait que ce n'est pas bon. Elle soupire un grand coup et sent en elle comme une amarre qui rompt en pleine tempête intérieure. La voix de la jeune Salvadorienne se fait de plus en plus lointaine.

« Je suis vraiment désolée, Trinity... C'est... c'est la copie du passeport de Paul Davenport. »  
Elle cherche ses mots.

« C'est... c'est bien lui qui a quitté la chambre, hier matin, et personne d'autre... »

Christina relève les yeux pour voir comment son amie encaisse la nouvelle. Le visage de Trinity est sans expression. Ses yeux bleus pétrifiés disparaissent lentement derrière ses paupières, qui se ferment lentement.

« Trinity ?... Trinity ? »

Christina bondit de sa chaise pour rattraper son amie qui glisse doucement. Elle la saisit par les épaules, juste avant qu'elle ne s'effondre sur la table. Elle glisse alors ses mains sous les bras d'une Trinity à demi inconsciente et, avec une force étonnante pour sa petite taille, elle soulève son amie. Bousculant la chaise, elle la traîne jusque sur le lit où elle la couche.

Non loin de là, perché en haut de sa boîte, Speedy est triste. Il a senti dans l'air toutes ces émanations suffocantes, toutes ces senteurs perdues, toutes ces odeurs d'incertitude et de désespoir. C'est d'ailleurs pour ça qu'il est sorti de sa boîte protectrice. Inquiet, il voulait en savoir plus.

Il a alors aussi attrapé dans ses antennes des phéromones nobles, légères pour l'instant, de celles qui ne peuvent être émises que par des êtres droits et compréhensifs. Il sait d'instinct que ces dernières molécules sont importantes pour sauver les autres, ceux qui faiblissent au milieu de leurs doutes.

Speedy agite encore ses antennes. S'il s'écoutait, il s'élancerait tout de suite vers ces êtres en difficulté pour leur apporter son aide. Mais l'expérience lui a appris à ne plus être impulsif. Il doit d'abord réfléchir. Mais il doit faire quelque chose.

Il ne supporte pas l'odeur des belles phéromones qui se meurent.

« Nous disons qu'un phénomène est dû au hasard quand ses causes nous sont inconnues et nous paraissent inanalysables. »

BACHELIER (LOUIS), *Le jeu, la chance et le hasard*. Éditions Flammarion, 1914.

Merci infiniment d'être entré(e) avec moi dans le monde de Trinity. J'espère que l'histoire vous a plu et, qu'ensemble, nous allons passer un bon moment dans une aventure qui ne fait vraiment que commencer.

La plus belle récompense que vous puissiez m'offrir est de me soutenir en plaçant un petit commentaire sur [la page Amazon](#) de La femme sans peur. Merci beaucoup !

Maintenant, vous voudriez peut-être commencer à lire le volume 2 et savoir, avant tout le monde, ce qui va se passer pour Trinity et Speedy ? C'est facile ! Rendez-vous sur [cette page](#) et, en échange de votre adresse mail pour que je puisse vous tenir au courant de la suite de leurs aventures, vous pourrez immédiatement accéder aux premiers chapitres de ce deuxième volume qui, lui, va vous faire voyager !

Sinon, si vous désirez acquérir ou, encore mieux, offrir la version papier de La femme sans peur, rendez-vous sur [cette page](#).

(Page officielle de La femme sans peur : <http://www.lafemmesanspeur.com/>)

Vous pouvez rester en contact avec moi par mon blog [Révolution personnelle](#) ou par mes comptes [twitter](#), [facebook](#) ou [Google+](#). Enfin, pour m'écrire directement voici mon e-mail : [jp@revoperso.com](mailto:jp@revoperso.com)

Pour en savoir plus sur moi, vous pouvez toujours lire [ma bio](#) mais vous verrez, il n'y a rien de surprenant dedans.

Enfin, pour différentes raisons, remerciements très sincères à :

Florence Clerfeuille, Stéphanie Clet, Emmanuelle Alexane, Priscille Bouvier, Jacques et Jacqueline Vandroux, Marie-Cécile Sacquet, Nana Fafo, Nadia J, Stéphane Bourges, Baka Teyutto et aussi à Anfogdo, là où tous les rêves deviennent réels.